This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B, Per

P. 45

REVUE

DE PARIS.

IMPRIMERIE D'ÉVERAT,
RUE DU CADRAN, N° 16.

REVUE

DE PARIS.

TOME SIXIÈME.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
RUE DES FILLES-SAINT-THOMAS, N° 17,

ET CHEZ LEVAVASSEUR, LIBRAIRE, SUCCESSEUR DE PONTHIEU,
PALAIS-ROYAL.

1829.

TAYLOR INSTITUTION
OXFORD
LIBRARY

TAYLOR INSTITUTION

LITTÉRATURE ANCIENNE.

BOSSUET.

Notre siècle manque peut-être d'une de ces convictions ardentes, qui fixent pour un temps les destinées de l'esprit humain; mais ce qu'il n'a pas encore pour lui-même, il le saisit et l'admire dans les autres; pour le jugement des hommes et des œuvres du passé, il cherche plutôt la franchise des couleurs qui lui montrent le vrai, que le caprice menteur des tableaux qui flatteraient ses opinions; il se plaît à l'aspect des figures ressemblantes, à la bonne foi des historiens que leur ame fait en quelque sorte, par une sympathie religieuse, contemporaine des époques et des personnages qu'ils dessinent. Ainsi Bossuet, l'écrivain qui, par son originalité, se détache le plus des autres écrivains, l'orateur qui, par son feu, n'a rien de commun avec les autres orateurs, l'homme du temps le plus opposé à notre temps, mérite par cela même d'être replacé dans toute la vérité des circonstances qui l'entourèrent, des idées qui le nourrirent, enfin dans l'action continuelle de son siècle sur son génie, et de son génie sur son siècle.

La vaillante épée du vieux Gaulois a imprimé un double caractère à notre histoire, en se croisant aussi souvent pour les intérêts du ciel que pour ceux de la terre. Sans juger l'ancienne société française comme type social, il suffit de la prendre ici comme témoignage historique, pour prononcer, avec l'autorité d'un lieu commun, qu'elle était autant religieuse que politique. Or, voilà la société dont Bossuet devint un des rois à côté des monarques.

Mais si bientôt il doit ajouter à l'éclat de la France telle que l'avait faite la triple alliance du sacerdoce, de la royauté et de l'aristocratie, Bossuet en reçoit la force tout d'abord. En effet, l'éducation de ces temps, celle de Bossuet surtout, peuvent seules nous donner raison de son génie. Une telle nature, cultivée de la sorte, ne pouvait pas moins ni autrement produire.

Cette grande image de l'unité qui animera ses écrits aura été la seule lumière offerte aux regards de son enfance. Autour de lui, tout est calme, uni, austère, empreint d'une sorte de souveraineté absolue, et la famille qui engendre les citoyens, et la religion qui les élève, et l'État qui les emploie. Né dans une de ces familles de magistrature qui semblaient alors autant de monarchies patriarcales, Bossuet passe du spectacle imposant de l'autorité paternelle à celui de la règle ecclésiastique; mais la sévérité des deux disciplines disparaît pour lui sous le charme de l'étude, de la reconnaissance, et une imagination ardente et forte est conduite à chérir comme un bonheur l'autorité qui la domine comme un joug.

Marquons bien ces vives impressions de l'enfance, car elles devinrent des sentimens fixes, impérieux, une habitude d'esprit et une conviction de cœur qui firent tout Bossuet. L'empreinte vigoureuse de tant de spectacles, de travaux, de devoirs exclusifs et uniformes, esclaves d'un seul principe, saisit son ame de tous côtés, et ce sera le cachet de sa supériorité, le miracle de sa parole que cet enthousiasme nouveau de l'obéissance, qui le fera commander au monde, la tête haute et fière sous une humilité pourtant sincère et profonde.

Un poète que Bossuet aimait par une secrète fraternité de génie, Homère, a fait une belle description des armes d'Achille, de ces

armes qui doivent toujours être victorieuses. Un orateur vaut bien un héros, et une description de la retraite où se façonna le génie de Bossuet serait peut-être possible, même après la peinture du brasier d'où jaillit le bouclier d'Achille. Là se verrait un enfant d'une imagination impatiente, trouvant dans l'étude des siècles la force qui soutiendra son siècle, dévorant, sous l'influence d'une volonté qui devient en même temps sa conviction, tous les livres saints, recevant de la Bible une foi robuste. Tous les trésors de l'éloquence chrétienne et de l'érudition ecclésiastique se pressent sous ses yeux d'aigle : Chrysostôme et Grégoire de Nazianze lui prodiguent les fleurs de leur douce persuasion, et la poétique harmonie de leur platonisme chrétien; Origène aiguise le fer tranchant de la polémique; Jérôme lui communique le souffle ardent de la Thébaïde et du désert; Augustin lui ouvre tous les mystères de sa religion; avec les mystères de la religion, il lui révèle aussi ceux du cœur humain, que l'orateur châtiera ensuite avec le sentiment de son infirmité native, plus peut-être qu'avec la connaissance pratique de ses variétés individuelles; un autre encore, Tertullien, pousse, de tout l'élan de sa dialectique nerveuse et de toute la rudesse de son imagination africaine, cet impétueux jeune homme, qu'il entraîne chargé de tant de richesses à l'imitation de sa simplicité sauvage. Ne dirait-on pas que l'antiquité évangélique tout entière s'est levée pour armer le génie naissant de l'Église moderne?

C'est peut-être à l'éducation de la solitude qu'il faut demander le secret de ce siècle de talens qui entourèrent Louis XIV, et qui ne fussent pas sortis de ses fêtes. Le travail, la retraite, la contemplation, peuvent seuls élever l'homme, qu'ils semblent anéantir. « Hommes errans, vagabonds, déserteurs de votre ame et fu-
» gitifs de vous-mêmes, commencez à réfléchir, et à entendre la
» voix qui vous rappelle au dedans; car la raison a besoin de temps
» et de silence pour ramasser ses forces, pour ordonner ses prin-
» cipes, pour affermir ses résolutions (1). » Il n'y a que l'origina-

(1) Bossuet, *Sermons*.

lité et la force d'une pensée long-temps recueillie qui surprenne vivement les hommes. C'est avec l'ame du désert qu'on réveille le monde, et qu'on l'entraîne à sa suite.

Bossuet l'apprécia sans doute par réflexion, après l'avoir éprouvée par bonheur, cette puissance de la retraite, du silence et de la solitude; car, malgré l'austérité de sa vie, il la trouvait encore trop souvent disputée par le monde, et quand certaines circonstances venaient réclamer toutes les ressources de son ame et de son talent, il courait auprès du terrible réformateur de la Trappe, son ami, s'humilier et s'agrandir dans les élans d'une méditation presque semblable à la mort par ses rigueurs, et du fond du silence, il revenait chargé des miracles de la parole.

Une chose me frappe dans la destinée de ce singulier génie. La retraite le recueille, la solitude l'absorbe, et le monde le défie à tout instant par ses spectacles. On dirait qu'ils se multiplient comme autant d'exercices offerts à ses forces, incessamment retrempées, et que le ciel lui suscite des occasions aussi grandes que ses travaux. La vie de Bossuet semble une rencontre perpétuelle de scènes extraordinaires. Continuellement il est aux prises avec quelque événement grave, quelque personnage imposant, quelque nouvelle émotion; et alors, qu'il est beau de le voir se mettre en marche vers les intérêts de la terre, avec cette armure céleste dont il est toujours revêtu, venir juger et combattre du haut des principes d'une éternelle vérité, faire passer royauté, grandeur et génie sous la verge inflexible d'une doctriue souveraine, devant laquelle lui-même il s'abaisse en vous écrasant!

Bossuet est là tout entier, dans cette unité de principes qui enchaîne sa pensée dès son premier germe; dans cette puissance de savoir, que la solitude affermit à chaque pas; dans cette nouveauté d'impressions, que son siècle vient jeter au-devant de lui, comme pour donner tout l'élan de la passion et de la victoire aux travaux de la retraite et de la foi.

Quel génie, mais quelle vive et continuelle action de circonstances sur ce génie! Au sortir du cloître, à quinze ans, son premier pas dans la capitale le met en face du cardinal de Richelieu,

prêtre-roi, qui, mourant, fait encore de son lit de douleur un trône redouté. Son premier sermon, Bossuet le prêche à l'hôtel de Rambouillet, tribune célèbre de l'esprit, où, par un premier triomphe d'un grand orateur, la simplicité de son éloquence ne paraît point ridicule. Sa thèse de théologie, aride combat des épreuves scolastiques, il la soutint devant un héros, qui, arrivant de Rocroi, se sent l'envie bouillante de disputer au jeune lévite les humbles palmes de la théologie; et comme il faut que le talent se divulgue avec ses traits originaux, même dans les plus soudaines occasions, il reçoit là les premières lueurs de ce génie d'à-propos et d'inspiration qui relève si bien l'éloquence. Du milieu de sa controverse, il détache sans effort une allusion ingénieuse pour le héros qui l'écoute; mais la bonne fortune d'un succès facile, il la saisit en maître plutôt qu'en flatteur; et, jeune, Bossuet parle déjà du néant de la gloire au grand Condé, comme il en parlera, plus tard, sur son tombeau. L'éloquence qui naît ici, et l'enthousiasme qui s'éveille, annoncent déjà dans le lointain les accens si pathétiques *de la voix qui tombe et de l'ardeur qui s'éteint*. Les souvenirs se confondent pour s'agrandir, et l'on se plaît à cette scène d'un héros et d'un orateur qu'en un moment l'admiration élève jusqu'à l'amitié.

Par un nouveau hasard, une thèse du jeune docteur devient un procès. Le collége de Navarre et la Sorbonne ont à comparaître devant le parlement de Paris. Bossuet improvise quelques mots après la défense des avocats de sa *maison*, et, afin que toutes les illustrations lui servent de cortége, il se trouve que c'est Talon qui porte la parole, et Molé qui juge; qu'un hommage est inséré dans une condamnation, et que Bossuet sort victorieux même d'une défaite.

Suivons à la trace une vie, un talent où tout paraît sous une physionomie curieuse et singulière; arrêtons-nous à chaque pas, car chaque pas est un effort, est un spectacle. Voilà Bossuet docteur de la loi, d'une loi qui, pour lui, est souveraine, absolue, autant politique que religieuse. Les travaux de sa profession le réclament : il quitte Paris pour se livrer à ce qu'ils ont de plus modeste. A Metz, il réfute un catéchisme, et il dirige une

mission; et Vincent de Paul, du milieu de sa retraite et de ses bonnes œuvres, applaudit au succès de son apostolat.

A la réfutation d'un catéchisme, commence en effet la lutte que Bossuet soutint quarante ans contre toutes les sectes dissidentes de la réforme. L'éclat d'un pareil succès était à cette époque une désignation à tous les honneurs. La religion alors planait sur tout, non pas seulement comme un culte, mais comme une loi. Fille du cloître, reine du temple, elle était aussi du monde et des affaires; elle retenait les peuples par ses pratiques et ses cérémonies; elle occupait les intelligences par ses dogmes et ses discussions. Les disputes de la théologie, les raffinemens de la controverse épuisaient la première sève de notre civilisation, et l'esprit humain réveillé semblait se complaire dans ses efforts comme dans un pieux hommage, en employant, à la contemplation du Créateur, les droits retrouvés de la créature. Par un curieux rapprochement, les conquêtes sur l'antiquité profane étaient mises au service de cette ardeur d'investigation et de culte chrétien; la vieille langue du siècle d'Auguste se coalisait avec le jeune idiome du siècle de Louis XIV pour le même office; le mouvement des idées était uniforme; l'intérêt et la science de religion étaient populaires; le pédantisme et le bon goût se rencontraient sur le même terrain; les écoles et les salons parlaient le même langage, les femmes comprenaient les docteurs, et un livre de Nicole obtenait autant d'applaudissemens chez Mme de Sévigné qu'une tragédie de Corneille. La religion, si on osait le dire, semblait la mode grave et austère d'un siècle dévôt et guindé.

Bossuet se trouvait admirablement l'homme d'un tel siècle, car le génie ne devient une puissance que quand il est l'action d'un homme sur tous, et de tous sur lui, une sympathie vivante de la société, la voix du peuple sortant d'une bouche éloquente.

Des hommes se rencontrent donc qui traduisent leur siècle; Bossuet est de ce nombre, et la postérité l'admire, parce qu'il lui apparaît fort comme un principe et grand comme une histoire; pour qui veut l'étudier à fond, cette apparente exagération ne devient plus qu'un exact résumé, et l'on éprouve je ne sais quel

orgueil à sonder cet esprit ferme et inépuisable, car théologie et mystères, morale et politique, réfutation des erreurs, explication des vérités, guerre offensive ou défensive, il élève tout jusqu'à l'éloquence. Deux livres ont suffi pour le faire grand à tous les yeux, les *Oraisons funèbres*, et le *Discours sur l'histoire universelle;* mais ce ne sont presque que des fragmens de son génie, qu'on pourrait appeler la popularité de sa gloire, mais qui n'en sont pas toute la mesure. Le talent de Bossuet a quelque chose d'involontaire, il le poursuit dans tous les sujets, il l'accompagne dans les plus arides travaux; on dirait qu'il ne peut s'en démettre, et justement Bossuet vous maîtrise par le mystère de cet empire invisible à lui-même, qui entraîne la conviction sans la commander, qui rend communes les impressions, et qui fait que les efforts d'une seule intelligence semblent les jets et les lumières d'une vérité supérieure.

C'est un beau spectacle que celui de ces quelques années pleines et vigoureuses, qu'on pourrait nommer la maturité de Bossuet. Dans le cercle de quelques lustres, ses *Sermons*, son *Exposition de la Doctrine catholique*, ses premières *Oraisons funèbres*, le *Discours sur l'histoire universelle*, la *Politique de l'Écriture sainte*, et pour objets de ces écrits, pour mobiles de cette éloquence, Louis XIV et ses pompes, la cour et ses faiblesses, l'éducation du Dauphin et l'avenir de tout un royaume, Turenne converti et Mme de La Vallière pénitente. C'est bien là Bossuet, armé d'une force surnaturelle pour des circonstances toujours singulières, l'homme de l'Église, des antiques traditions, des principes inflexibles, aux prises avec les intérêts de la terre, les spectacles et les défis du monde; puissant au milieu de tant d'occasions délicates et mobiles, parce qu'il est toujours lui-même.

Ses *Sermons* et ses *Panégyriques*, trop peu lus, renferment tous les germes de son talent. Legs tardif d'une admiration refroidie, ils n'ont été reçus par la postérité qu'avec cette indolence des fortunes faites, qui paraissent avoir toujours assez. Ces précieux restes sont une étude cependant aussi féconde et peut-être plus curieuse qu'aucun de ses chefs-d'œuvre. Là, son génie est plus en bloc, si

l'on ose ainsi parler; plusieurs de ses morceaux sont achevés, d'autres incomplets, et ceux-là ne contiennent pas la révélation la moins piquante de cet esprit particulier, qui porte l'éloquence ainsi qu'un fruit naturel, auquel suffit une heureuse végétation. C'est une confidence qu'on aime à surprendre, que celle du travail d'une belle imagination se laissant approcher jusque dans son sanctuaire. Dans les sermons, on découvre que Bossuet demandait beaucoup à la méditation, mais qu'il gardait une place à la liberté des mouvemens; traçant fortement la haute pensée dont il veut frapper les esprits, il jette tout à l'entour les traits primitifs et soudains qu'une grande vérité renferme, les citations des pères qui pourront la nourrir, et le reste, il l'attend de l'inspiration et de l'action de son auditoire sur lui-même. La parole humaine prend en effet bien plus d'empire de son abandon que de son art. Jamais elle n'opère tant d'entraînement que quand elle semble elle-même entraînée. Un grave intérêt, une pensée profonde, animés par les émotions du moment, voilà son secret, voilà son triomphe, tels que Bossuet peut nous l'apprendre par ses sermons, où le sublime a l'air d'un instinct qui se trahit, bien plus que d'une méditation qui se prépare et qui s'inquiète.

Quant au fond des idées, des doctrines, elles embrassent depuis les mystères de la religion chrétienne jusqu'aux pratiques de la vie civile, en plaçant toujours l'homme dans le cercle d'une destination marquée d'en haut. La chaire évangélique fut pour Bossuet, ainsi que pour ses contemporains, les Bourdaloue, les Fénélon et les Fléchier, une tribune que le sort se plut à mettre fréquemment en face du trône, tant il est vrai que Dieu ne permet pas que la dignité de la nature humaine soit à jamais sans interprètes: toujours il tient pour elle en réserve des consolations ou des vengeances; suivant les temps, il les choisit, et le joug pesant du despotisme ou l'industrieuse tyrannie des lois ne donnent que plus d'éclat aux voix éloquentes qui trouvent à se faire passage. Louis XIV croit effacer toute liberté, il ne fait que contraindre l'éloquence à remonter plus haut que la terre pour la défendre, à se prémunir de plus de ressources, à mesure que le pouvoir absolu

se pare d'ailleurs lui-même de plus d'excuses et de plus d'illusions.

Chaque écrit de Bossuet porte un cachet qui lui est propre; car Bossuet, par la bonne foi et la chaleur de l'entreprise, communique à tout ce qu'il touche un mérite littéraire qu'il n'a pas cherché.

L'*Exposition de la foi catholique* avait, lorsqu'elle parut, un grave objet, celui de venger la religion des attaques de la réforme, ou plutôt de réconcilier toutes les églises. On ne saurait trop y remarquer ce bon sens admirable qui est aussi une des propriétés du génie, cette simplicité de propositions, qui va au fond des choses, en chassant devant elle les subtilités qui feraient obstacle, cette candeur de controverse qui n'étend pas la dispute au-delà du point théologique, cette rigidité pourtant bienveillante qui *corrige* (1), comme l'auteur le dit si bien lui-même, *les sécheresses et l'aigreur que l'on trouve souvent dans de tels livres*. Bossuet en voulait à la réforme par le raisonnement, mais non par la persécution; et ses avertissemens, et ses lettres, et sa conduite pastorale disent assez qu'il n'y avait point de complicité entre la guerre de l'apôtre et les dragonnades de Louvois.

Dans cette épineuse question de l'autorité de l'Église, il demandait sans cesse à ses adversaires ce qu'ils admettaient, ce qu'ils contestaient parmi les traditions évangéliques, origine commune à laquelle dans ce débat chaque dissidence du moins se rattachait; Bossuet n'argumente que sur les propres aveux de ses adversaires. Cet ouvrage de l'*Exposition de la foi* est l'abrégé et la substance d'une foule d'autres, destinés à le développer, à l'expliquer, à le défendre, à l'affermir, savoir : les *Avertissemens aux protestans*, le *Récit et* les *détails de la* célèbre *conférence avec Claude*, espèce de tournoi théologique accepté par deux rivaux dans un religieux intérêt, et pour une conquête qui était une conversion (2).

Turenne, ayant apporté déjà ses trophées en hommage à de tels livres, ajoute à l'éclat de ces guerres théologiques, où Bossuet, vainqueur d'une nouvelle espèce, fait connaître à un siècle de victoires et de force une autre domination que celle du glaive.

(1) Bossuet, *Lettres*.
(2) Conversion de Mlle de Duras.

Il y a quelque chose d'imposant dans les renommées qui s'élèvent ainsi comme des pouvoirs, sortes d'élections populaires au sein du despotisme par lesquelles la société envoie du moins quelques-uns des siens aux premiers rangs.

Aussi dès qu'il s'agissait, à cette époque, de quelque entreprise importante et difficile, l'opinion publique désignait toujours Bossuet pour l'accomplir; Louis XIV ne dédaignait pas de recevoir souvent les choix de cette noble conseillère, et l'on ne voit pas que le grand roi se soit mal trouvé de ses nobles obéissances.

L'éducation d'un prince, d'un héritier de tous les devoirs publics, était bien, de toutes les tâches auxquelles l'acclamation universelle appelait Bossuet, la plus rude et la plus haute; car cet enfant qu'on élève pour le trône, on en répond au ciel et à la terre, cet enfant représente un peuple avec ses droits et ses destinées : lourd fardeau, terrible responsabilité que Bossuet soutint avec toute l'ardeur de son ame. La France n'a pu juger les résultats, car la royauté est une de ses besognes auxquelles il faut voir l'ouvrier, et la mort de l'élève n'a laissé au maître que le mérite de ses intentions et la gloire solitaire des travaux.

Bossuet est historien, politique et moraliste par le secret qui l'avait créé orateur. Trois grandes entreprises sorties de l'éducation du Dauphin, le *Discours sur l'histoire universelle*, la *Politique de l'Écriture sainte*, le *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, nous présentent en effet l'évêque de Meaux paré d'une triple couronne.

On a dit que l'histoire universelle n'était guère que celle des Juifs. Le peuple au milieu duquel naquit Jésus-Christ devait paraître en effet le peuple-chef, le peuple-roi au prêtre inspiré, qui, dans la crèche d'un enfant, voyait s'élever un trône universel, une croix ramasser tous les peuples sous l'invocation du même nom; *Rome, la maîtresse, baisser elle-même la tête après le court épisode de son règne profane, pour porter plus d'hommages au tombeau d'un pauvre pécheur qu'au temple de son Romulus* (1). Il y a là, si l'on veut, une préoccupation religieuse, un préjugé de prêtre; mais il y a

(1) Bossuet, *Sermons*.

aussi un avantage littéraire et une idée forte. Réduire l'histoire à un fait qui la domine, faire passer devant soi toutes les révolutions comme des accidens qui le suspendent sans l'interrompre, entraîner toutes les nations, ainsi que des acteurs faisant nombre, à une espèce de fin commune qu'aucune d'elles ne peut éluder, qu'est-ce autre chose, qu'introduire l'ordre dans le chaos, attacher un intérêt moral au squelette chronologique, donner la vie à cette mort du monde qu'on appelle l'histoire, et jeter une nouvelle arche sur les naufrages du genre humain? D'ailleurs tant de guerres et de changemens qui se poussent, tant de conquérans qui se succèdent, tant de générations de choses et d'hommes qui s'entrechoquent dans leurs cours, sont autant de fleuves qui viennent se perdre dans deux grandes révolutions religieuses; car le christianisme et le polythéisme sont, dans le passé de l'univers, deux faits qui absorbent tous les autres, et que le prêtre, ainsi que le philosophe, peut prendre pour sommet de toute entreprise historique. Il faut se placer sur la hauteur, pour ne pas s'égarer dans la mêlée des peuples et des événemens, et l'on ne peut disconvenir que Bossuet, une fois debout sur le Sinaï, ne perd rien de vue, et n'oublie personne dans le dénombrement des peuples qu'il met à la suite du peuple choisi. Il peint à grand traits et les lieux et les hommes, laisse à chacun sa figure, pénètre les secrets de l'antique Egypte, se mêle aux prêtres de Memphis, aux pompes de Babylone, aux jeux de la Grèce, suit de l'œil Alexandre et Cyrus, converse avec Solon et Lycurgue, mesure le forum romain, semble se complaire au Capitole, et ne le quitte à regret qu'à la voix du christianisme qui le rappelle, et à l'aspect de Charlemagne, devant lequel il s'arrête.

Bossuet raconte à la manière large et rapide des anciens, avec la sévérité de Thucydide et la profondeur de Tacite, et s'il est exclusif, c'est encore à leur façon, en ne prêtant aux nations païennes que l'attention courte et dédaigneuse qu'ils réservaient à peine aux barbares. Il égale donc cette antiquité dont l'exemple l'excuse, car sa voix de prophète, qui retentit par intervalles sur les débris du monde, donne une nouvelle originalité au vieux génie de l'histoire.

Celui qui rattachait toutes les archives du genre humain aux an-

nales des Hébreux pouvait naturellement demander aussi à la Bible et à l'Évangile les leçons de la politique, les préceptes de la morale, les devoirs des rois et des citoyens. La *Politique de l'Écriture sainte* est un développement de l'Histoire universelle, une suite de commandemens de Dieu, applicables à la conduite des empires. Bossuet cite les textes sacrés avec abondance, et les commente avec brièveté; son respect religieux semble craindre d'en altérer la rigueur : il ne montre pas aux princes les cercles différens dans lesquels leur autorité peut se mouvoir, les formes diverses des gouvernemens; il ne dit ni quelles sont les meilleures ni quelles sont les pires, il ne distingue ni le génie qui sait résister à point, ni l'art plus difficile et quelquefois plus sûr de céder à propos, ni quand on corrompt les sociétés, ni quand seulement on les réforme; enfin il n'enseigne pas les secrets de la terre, mais il parle, et peut-être, dans ces temps, fallait-il parler de plus haut la royauté : il la fait souveraine du monde, mais sujette de Dieu; il lui livre l'obéissance, mais en lui imposant la justice.

La morale et la métaphysique de Bossuet se modifient peut-être un peu plus que sa politique. Le *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, ayant pour appui la même foi religieuse, laisse néanmoins échapper je ne sais quelle curiosité inquiète et rêveuse. En creusant ce traité des facultés humaines, on découvrirait les premières lueurs de plus d'un système récent; mais à tout prendre, on doit plutôt le regarder comme un reflet de Descartes et de Malebranche que comme une aurore de la métaphysique moderne. Toutefois on ne peut s'empêcher d'y admirer la vigueur d'une intelligence qui veut tout pénétrer et tout connaître, qui avait de sa religion une idée assez haute pour ne pas craindre de la mettre en face des sciences humaines. Esprit supérieur à son siècle et à d'étroits interprètes des mêmes doctrines, il interroge hardiment la matière, et manie jusqu'au scalpel anatomique, pour arracher à l'étude de nos organes les argumens d'un spiritualisme plus éclairé.

On voit, par cette succession d'analyses, sur quel vaste plan Bossuet avait conçu l'éducation d'un roi. On l'a souvent comparé

à Fénélon, parce qu'une querelle trop fameuse a confondu leurs renommées : querelle étrange, où Fénélon, plus calme, donne aujourd'hui à sa cause toute la popularité de son caractère; où Bossuet, plus impétueux, fait regretter sa victoire. Si ceux qui font des parallèles voulaient en essayer un d'une nature piquante et nouvelle, ce serait de rapprocher les procédés différens et les voies diverses par lesquels, dans l'éducation de deux princes, ces deux génies cherchaient à réaliser l'image d'une royauté accomplie. Les productions inspirées par l'œuvre difficile d'élever le Dauphin et le duc de Bourgogne sont là accompagnées même de traditions qui donnent le mot de chacun des maîtres. Ce travail plus que littéraire serait aussi plus piquant que les éternelles louanges du passé. Pour nous, les rigoureux principes de la *Politique sacrée* nous feraient penser que Bossuet avait compris ce qu'il fallait à l'héritier d'un pouvoir absolu, et les indulgentes imaginations du gouvernement de *Salente*, que Fénélon avait deviné ce qu'il faudrait au dépositaire d'une monarchie tempérée.

Les ouvrages que nous venons de parcourir étaient destinés à l'éducation d'un prince, d'un fils de Louis XIV, adressés, en quelque sorte, à l'enfance et à l'intimité du trône; mais il en est un, les *Oraisons funèbres*, qui nous montre Bossuet vis-à-vis de la royauté, dans tout ce qu'elle peut étaler de magnificence, dans tout ce qu'elle peut réunir de vicissitudes, dans tout ce qu'elle rassemble de grandeurs et de misères.

S'il restait des louanges que le génie littéraire n'eût pas épuisées, on les devrait de préférence aux *Oraisons funèbres*, qui sont comme le sublime du plus sublime orateur. La critique, dût sa modestie souffrir autant que notre impuissance, la critique a rendu à ce genre de composition tous ses droits, et à Bossuet tous ses titres (1). Elle a fait sentir admirablement le rajeunissement deux fois imprimé à l'éloquence par le christianisme, la nouveauté du genre de l'oraison funèbre, et l'originalité de Bossuet dans cette innovation. Toutefois ne nous laissons point abattre par nos sou-

(1) M. Villemain, *Essai sur l'Oraison funèbre*.

venirs, ne perdons point cette nouvelle occasion de montrer le secret primitif et générateur d'un beau génie, en nous refusant l'exemple le plus frappant de cette domination d'idées et de cette influence d'état et de principes, source de tant de succès, et particulièrement du triomphe des *Oraisons funèbres*, et faisons paraître Bossuet au milieu des magnificences de la cour et des solennités de la mort, avec ce rayon de majesté sainte et ces signes de commerce céleste qu'il porte écrits sur le front.

Cette voix, qu'a nourrie la solitude, cette ame qui n'a rien de commun avec le monde, ce prophète du temple descendu parmi les vanités d'ici-bas, et venant mener le deuil de toutes les grandeurs humaines, quels contrastes puissans pour l'éloquence! Plus la terre étale de prestiges, et plus Bossuet, inspiré d'en haut, réduit à rien cette pourpre qui ne décore que le néant. *Instruisez-vous, maîtres du monde; ah! que nous sommes peu de chose!* Voilà les flatteries qu'il accorde à la poussière des princes, des reines, des puissans et des victorieux. Sa parole lugubre et terrible semble se jouer avec les sceptres, les lauriers et les grandeurs, prend plaisir à relever de toutes les couleurs de l'imagination la gloire des hommes et l'intérêt des événemens, mais pour laisser retomber avec plus de fracas ces vains appareils de la puissance devant la majesté de la mort et la justice de l'éternité! Singulière éloquence, se traitant elle-même comme une vanité qui se méprise, et à qui cette attitude de dédain et d'oubli imprime plus d'éclat et d'élévation. Je ne sais quoi d'oriental, venu de la Bible, de l'Apocalypse et des pères, colore un style nourri de morale et fort de pensées, et pour que tout soit nouveau dans les destinées du génie le plus original, un siècle de pourpre n'a pas assez d'applaudissemens pour le prophète qui le foudroie de ses anathèmes, pour l'orateur qui l'étonne de sa rudesse et de son audace.

Qu'on juge maintenant de l'influence et de l'empire que devait exercer, au milieu de ses contemporains, un homme qui semblait le représentant de la vérité, qui faisait justice des cours sur les tombeaux, confident de toutes les douleurs royales, qui avait appelé la pitié sur les princesses et sur les reines, qui n'avait pas fléchi

devant la fortune de Cromwell, ménagée par le gouvernement de Louis XIV, et qui donnait la gloire, même par ses censures. Aussi la vie de Bossuet fut active comme son génie, parce que ce génie était devenu, par la nature des opinions régnantes, une puissance dans l'État ainsi que dans l'Église. Il était si cher à l'une, qu'il devint nécessaire à l'autre; la maison de Dieu fut obligée de le prêter aux conseils de la couronne, les affaires furent heureuses de l'emprunter à l'épiscopat, et, lui, trouva le talent de toutes les places dans la simplicité d'une conscience qui voyait partout le même devoir. De là cette page honorable dans la vie de Bossuet, cette assemblée du clergé de 1682, où sujet fidèle de l'État et de l'Église, prêtre, mais citoyen également, fort de science et plus fort de droiture, il affermit les deux puissances en les conciliant; de là cette déclaration des libertés gallicanes (1), tant disputées par nos ancêtres aux usurpations ultramontaines, qui relève, avec l'autorité de l'histoire et la soumission de la foi, un père de l'Église, le plus absolu peut-être dans des principes dont l'unité nous a frappés. Déclaration sainte et pacifique dont Bossuet ne prévoyait pas sans doute toute l'immortalité; monument de sagesse légué par le passé qui s'est trouvé tout neuf encore contre les témérités nouvelles d'une secte ennemie de la civilisation.

En mesurant d'un bout à l'autre la carrière de Bossuet, on peut dire qu'elle avait été un long combat contre la réforme. Chaque livre est, pour ainsi dire, l'action de chaque jour, et l'on pourrait appeler des événemens les ouvrages tels que le *Traité de la Communion sous les deux espèces*, exposition et concession tout ensemble de l'autorité de l'Église sur un grand mystère et sur sa pratique; le *Commentaire de l'Apocalypse*, maniement ingénieux et fort des prophéties et des symboles dans l'intérêt d'une cause; la *Négociation avec Molanus*, et les *Lettres à Leibnitz*, combat singulier que les chefs des deux croyances, plus ennemies que contraires, soutinrent dans l'espoir d'un traité, qui s'arrête à une mutuelle estime; l'*Histoire des Variations*, écrit plein de méthode, de

(1) *A majoribus nostris propugnatas*. BOSSUET, *Declaratio secunda*.

savoir et de bonne foi, modèle de discussion et de récit, nomenclature animée de toutes les controverses d'un long procès religieux, couronne des luttes et de la vieillesse d'un athlète infatigable.

Pour Bossuet, préoccupé de l'esprit d'unité et des preuves de la tradition, les *variations de la foi* devenaient comme des ennemis personnels. Dans l'histoire de ces variations, il prend en main l'anneau de la première nouveauté, le compare à ceux qui suivent, les brise l'un après l'autre, saisit corps à corps Luther, Melanchton, Carlostad, Zuingle, Bucer, Calvin, d'autres encore; trouve la preuve dans des erreurs de la doctrine primitive, dans les contradictions des docteurs qui se succèdent en la modifiant toujours, pousse enfin ses adversaires jusqu'à des limites au-delà desquelles il n'y aurait que le scepticisme pour refuge, dernière extrémité que ne sauraient franchir des chefs de secte, car dès que les religions en viennent là, elles ne triomphent pas de leurs rivales, elles abdiquent elles-mêmes.

Le temps n'a point enlevé à ces querelles savantes toute curiosité; car les bons écrits ont le privilége de survivre souvent à leur objet, de répandre des vérités accessoires, qui deviennent quelquefois, pour la postérité, les principales. Aussi j'oserai dire que Bossuet a des révélations d'histoire, au milieu de sa théologie, que les besoins insvestigateurs de notre époque peuvent consulter avec fruit; car il avait entrevu autre chose qu'une velléité schismatique du quinzième siècle vers la réforme : remarquable effort de l'esprit humain, qui suivait de près l'invention de l'imprimerie, et qui semble l'inquiétude d'un malade se tournant et se retournant dans son lit, pour y trouver une place nouvelle et plus commode.

N'importe de quelle manière les opinions puissent aujourd'hui juger Bossuet : toutes elles lui doivent un dernier témoignage, c'est que dans la diversité des beaux génies, son génie paraît encore le plus original; c'est que dans la rareté des grands caractères, son caractère brille, comme le plus conséquent dans ses principes, et le plus fier dans sa marche.

Chose étonnante! l'homme qui paraissait né pour son époque,

qui paraissait réunir les dons les plus propres aux choses qu'il a dites et qu'il a faites, possède, outre les qualités de son temps, des qualités pour le nôtre. C'est encore aujourd'hui un écrivain plus jeune que la nouveauté même. Son style, auquel il ne songeait pas, serait certes le plus sûr modèle de ce rajeunissement de notre littérature, que l'on poursuit avec une si juste impatience. Mais il faudrait imiter Bossuet, comme il imite lui-même, avec indépendance, car il a jusqu'à l'originalité de l'imitation.

Bossuet peut être vu de près et de loin. Il commande l'admiration, mais il soutient la familiarité. Dans ses combats théologiques, pressé par de savans adversaires et d'illustres témoins, son attitude a quelque chose de rude au milieu de cette foule brillante qu'il domine ; mais qu'on se plaît à le voir descendre de si haut, accepter les plus obscurs contradicteurs, accueillir qui veut l'entendre, recevoir qui veut s'éclairer, toujours prêt, comme son divin maître, à laisser *les petits enfans s'approcher de lui!*

Auprès du trône dont il élève l'héritier, et dont les hommages le provoquent, il ne voit dans les pompes qu'une plus vaste solitude, se fait de la cour un cloître royal, où l'on douterait qu'il habite, si l'amitié, le seul courtisan qu'il y connût, ne venait, à une heure marquée, le chercher et le suivre dans une promenade, seul délassement de tant de travaux. C'était, il faut l'avouer, un contraste digne de Versailles, que cette *promenade des philosophes*, ainsi qu'on l'appelait, sous les arbres qui avaient caché d'autres plaisirs. Bossuet, entouré d'un cortége qui semblait celui de la gloire, car on y apercevait le docte Fleury, l'éloquent Pélisson, le fin et judicieux La Bruyère, Fénélon, jeune alors et disciple bien-aimé du maître dont il devait être le rival. Là, chacun apportait le tribut de ses veilles ; on mettait en commun les réflexions sur les ouvrages nouveaux, on commentait la Bible, on lisait les prophètes, et, prophète lui-même, Bossuet, l'ame de ces réunions, tempérait parfois leur poétique gravité par quelques vers de Racine, encore peu connus. Il ne manque à ces précieux détails, qui respirent un parfum d'antiquité, que la grâce de Plutarque, pour les embellir encore.

Bossuet est bien grand; mais sa grandeur s'accroît de tout ce qui l'entoure, car il est peu de ses illustres contemporains qui ne soient unis par quelques souvenirs à sa renommée. Turenne reçoit de lui la foi; Condé, les hommages de sa tombe; Larochefoucauld, les consolations de son lit de mort. Il devine l'auteur des *Caractères*, venge l'auteur d'*Athalie*, et, placé à côté de toutes les renommées, même celles de la faiblesse, lui encore, il attaque Montespan dans son empire, et affermit, dans sa disgrâce, cette touchante La Vallière, dont le cœur regrettait plus qu'un roi, et que consolait seule la voix sévère du prêtre, qui la traitait comme une morte couverte d'un voile pour linceul, dans un discours, véritable oraison funèbre de la jeunesse et de la beauté, entendue par la victime elle-même.

Oh! que Bossuet sait mieux encore oublier son génie que le faire paraître, ou plutôt que tout est naturel en lui, le sublime et la simplicité! On aime à suivre celui qui avait humilié les guerriers, et enseigné les rois dans des soins et des devoirs plus modestes, ouvrier infatigable, qui ne croyait jamais avoir fini sa journée, parcourant les campagnes, pour y semer des aumônes; les couvens, pour y soutenir, par de mystiques instructions, les pauvres filles de Dieu, servantes du pauvre; prêchant à Meaux plus volontiers qu'à Versailles, et si modeste de langage dans sa chaire d'évêque, qu'il y avait peu de monde à ses discours, et qu'on serait tenté d'en comparer l'humble fortune à ce triomphe de Platon, que des étrangers étaient venus pour entendre, lesquels, en effet, l'avaient rencontré, mais étaient partis d'Athènes, regrettant toujours de n'avoir pas joui d'une éloquence qu'ils n'avaient pu reconnaître, tant elle était simple.

Peut-être, en finissant, ne sera-t-il point sans vérité de dire que le talent, si haut qu'il s'élève, n'a pas de caractère plus intime que la naïveté, qu'il ne plaît jamais tant que quand il s'abaisse; qu'enfin le génie, ainsi que la royauté, a besoin de se laisser approcher, pour être compris et pour être aimé.

A. Malitourne.

DE LA LITTÉRATURE

PENDANT LA RÉVOLUTION.

Deuxième Fragment.

Eloquence de la Tribune.

ROBESPIERRE.

J'ai laissé le lecteur sur une étrange hypothèse (1). J'ai dit qu'il fallait chercher dans les discours de Robespierre presque tout ce qu'il y avait de spiritualisme et de sentimens humains dans l'éloquence conventionnelle. En effet, à part quelques touchantes inspirations de Brissot auxquelles j'ai ailleurs rendu justice, et qui

(1) Dans la *Revue de Paris*, première livraison du mois d'août.

respirent une tendre et profonde mélancolie, ce n'est pas à la Gironde qu'il faut demander ce genre d'impressions qui descendent de haut. Essentiellement classique, elle ne se représente l'esprit de la nature que sous des formes matérielles. Son langage est l'expression élégante et forte de la philosophie et de la littérature du dix-huitième siècle, animées de toutes les ressources d'un beau génie qui réunit quelquefois la véhémence entraînante de Rousseau à la piquante ironie de Montesquieu; mais il n'y a point de Dieu dans sa froide mythologie, et Robespierre accusait Guadet de n'avoir jamais entendu sans sourire le nom de la Providence. Fauchet imprima bien un caractère religieux et solennel à quelques-uns de ses derniers discours; mais ces discours n'appartiennent plus à la polémique révolutionnaire. Fauchet, frappé d'une illumination soudaine, et rappelé, comme saint Paul, par le Dieu qu'il avait persécuté, redevient, dans ces jours d'agonie qui précèdent son supplice, un orateur chrétien.

La question serait étrangement déplacée, si je la mettais là. C'est comme si je m'occupais gravement d'établir quel fut le plus sincèrement dévot de don Juan ou de Tartufe, et je doute que la postérité s'avise jamais de s'en informer, quel que soit, un jour, le vaste loisir dont elle doit goûter les douceurs sous l'empire affermi de l'ordre légal et des libertés constitutionnelles.

Robespierre n'était nullement organisé en homme religieux, et son éducation sèchement philosophique n'avait certainement fait de lui qu'un athée; mais les circonstances, en le portant sur un terrain tout-à-fait nouveau, le forcèrent à pénétrer dans les mystères de l'organisation des peuples. Sa popularité, acquise par deux grandes qualités de l'homme d'État, l'austérité des mœurs et le désintéressement le plus éprouvé, lui donnait le pouvoir presque sans son aveu, et pour assumer sur sa tête toute cette puissance qui régénère les nations, il n'avait plus besoin que de la faire écrire dans la loi. C'est alors qu'il dut rêver aux élémens essentiels des institutions politiques, et qu'en suivant les conséquences d'une ambition qu'il pouvait croire salutaire avec quelque motif, il arriva jusqu'à un Dieu. Une fois cette pensée acquise, il dut sentir

intimement que la civilisation recommençait, et la France répondit à cette révélation de son cœur par un cri de joie unanime.

Les orgies scandaleuses des athées, le mythisme impur et dégoûtant des fêtes de la Raison, les stupides emblêmes de cette idolâtrie absurde qu'on essayait de substituer à des traditions au moins respectables par leur ancienneté, toutes les extravagances d'un temps extravagant parmi tous les temps, avaient ouvert à Robespierre les avenues d'un trône. Médiocre si l'on veut, mais bien moins qu'on ne le dit, il comprit les avantages de sa position et de sa fortune, comme Bonaparte dut les comprendre un peu plus tard. Robespierre n'était pas parvenu au temps de souscrire un concordat avec le pape; il le fit avec le ciel; il rendit la France à Dieu pour la prendre, et ce charlatanisme solennel, renouvelé de tous les voleurs de couronnes des temps anciens et modernes, n'eut pas moins de succès chez le peuple le plus perfectionné des temps modernes, qu'il n'en avait eu chez les barbares des temps anciens. J'ai entendu souvent ridiculiser la déclaration du peuple français, *qui reconnaissait l'Être suprême et l'immortalité de l'ame*. J'avoue que les dogmes admis, le côté bouffon de cette formule m'échappe tout-à-fait, et pour compléter ma pensée, j'ajoute que je la trouve très-convenable et très-belle. Seulement pour l'apprécier, il faut prendre la peine de se transporter au temps. *Rien n'était plus*. C'est donc ici la pierre angulaire d'une société naissante. C'est le renouvellement d'un monde; c'est le cri de ce monde éclos d'un autre chaos, qui se rend compte de sa création, et qui en fait hommage à son auteur; l'élan de la nature entière, le jour où elle a retrouvé les titres oubliés de sa destination éternelle. Quand on juge ces choses-là dans de petites circonstances, avec de petits organes dont les petites impressions se réfléchissent dans de petites ames, on a peut-être le droit de trouver ridicule ce qui serait effectivement ridicule dans les temps ordinaires : mais telle n'était pas la situation de Robespierre. Au point où il était placé, et où il était venu sans le savoir, il fallait recommencer, et il recommençait en homme sensé par le commencement.

Il y a plus. Rien ne prouve qu'il savait lui-même pourquoi il

faisait ce qu'il faisait. Il obéissait à je ne sais quel instinct qui répond d'une manière inexplicable aux besoins d'une époque, et qui ne manque jamais au jour où il est indispensablement attendu. Il se trouve dans la masse d'individus la plus anti-sociale un esprit de sociabilité qui s'éveille à la décadence des nations, et qui recueille avec amour les débris de leur civilisation pour la refaire. Ce n'est pas une faveur spéciale de quelque organisation privilégiée, c'est une chance de conservation ou de réédification qui se reproduit éternellement dans l'espèce. Les circonstances font les hommes, et la plupart des hommes ne sont rien que par elles. Retirez la révolution de l'histoire, et Robespierre ne sera très-probablement qu'un avocat de province, tout au plus digne de l'Académie d'Arras; Bonaparte, qu'un bon officier, hargneux, difficile à vivre, et d'assez mauvaise compagnie, qui couve inutilement un génie stérile. Jetez l'un et l'autre avec une impulsion invincible au milieu d'un monde ébranlé jusque dans ses fondemens, et ce monde va changer de face.

Tout se ressentit de ce mouvement immense, et la parole de l'homme, qui est le signe essentiel de l'esprit social, s'en ressentit plus que tout le reste. Il y a une éloquence de temps, une éloquence d'événemens, de passions et de sympathie, qui ressemble à celle du génie dans ses causes et dans ses effets, parce que son génie, à elle, réside dans la pensée universelle, et qu'elle ne jette pas un son du haut de la tribune, qui n'aille exciter un long retentissement et un enthousiasme simultané dans l'ame de la multitude.

Je n'ai pas dissimulé que c'était là, tout au plus, l'éloquence de Robespierre, et cependant je conviens que son talent a grandi à mes yeux dans une proportion indéfinissable, depuis que je l'ai comparé. La nature n'avait rien fait pour lui, qui semblât le prédestiner aux succès de l'orateur. Qu'on s'imagine un homme assez petit, aux formes grêles, à la physionomie effilée, au front comprimé sur les côtés, comme une bête de proie, à la bouche longue, pâle et serrée, à la voix rauque dans le bas, fausse dans les tons élevés, et qui se convertissait, dans l'exaltation et la colère, en une espèce de glapissement assez semblable à celui des hiènes :

voilà Robespierre. Ajoutez à cela l'attirail d'une coquetterie empesée, prude et boudeuse, et vous l'aurez presque tout entier. Ce qui caractérise l'ame, le regard, c'est en lui je ne sais quel trait pointu qui jaillit d'une prunelle fauve, entre deux paupières convulsivement rétractiles, et qui vous blesse en vous touchant. Vous devinez tout au plus au frémissement nerveux qui parcourt ses membres palpitans, au tic habituel qui tourmente les muscles de sa face, et qui leur prête spontanément l'expression du rire ou de la douleur, au tressaillement de ses doigts qui jouent sur la planche de la tribune comme sur les touches d'une épinette, que toute l'ame de cet homme est intéressée dans le sentiment qu'il veut communiquer, et qu'à force de s'identifier avec la passion qui le domine, il peut devenir, de temps en temps, grand et imposant comme elle. C'est une singulière méprise que d'avoir appelé Bonaparte *la révolution incarnée*. Il n'y a rien de plus dissident dans toutes les combinaisons des événemens et de la pensée. Bonaparte était tout simplement le despotisme incarné. La révolution incarnée, c'est Robespierre avec son horrible bonne foi, sa naïveté de sang, et sa conscience pure et cruelle.

Les combinaisons de Robespierre, devenu maître de la terreur, n'étaient pas même le calcul d'une ambition spéculative. Il avait senti que ce système ne pouvait pas durer, et il croyait sa main assez forte pour retenir le char de la révolution sur la pente où il descendait à l'abîme. Quant à s'en faire à lui un char d'ovation et de triomphe, je doute qu'il y ait pensé avec une grande puissance de résolution, puisqu'il ne profita point de la fête religieuse du 20 prairial, pour franchir tout ce qui restait de barrières entre la dictature et lui.

J'ai le malheur d'être assez vieux pour me rappeler distinctement cette cérémonie, et j'étais, grâce au ciel, assez jeune pour en jouir, sans mélange des terribles impressions de cette époque. Je n'y voyais qu'une pieuse solennité, à laquelle je portais toute l'effusion d'un cœur disposé à croire, et que l'idée de Dieu a toujours charmé, même dans ces momens d'amère déception, où elle ne l'a pas convaincu. Jamais un jour d'été ne s'était levé plus pur

sur notre horizon. Je n'ai trouvé que long-temps après, au midi et au levant, cette transparence de firmament à travers laquelle le regard semble pénétrer d'autres cieux. Le peuple y voyait du miracle, et s'imaginait qu'il y avait, dans cette magnificence inaccoutumée du ciel et du soleil, un gage certain de la réconciliation de Dieu avec la France. Les supplices avaient cessé; l'instrument de la mort avait disparu sous des tentures et des fleurs. Un bruit d'amnistie se répandait de tous côtés, et si Robespierre avait osé confirmer cette espérance, toutes les difficultés s'aplanissaient devant lui. Mais il s'enivra de la joie publique, et trop confiant dans cette faveur mobile, dont aucun homme ne fût investi au même degré, il remit peut-être à d'autres jours un projet dont l'exécution ne paraissait plus lui offrir aucun obstacle.

Il avait pourtant fait tous les frais de sa tentative, et la foule comprenait, sans s'étonner, qu'elle allait avoir un maître. C'était partout un sentiment d'ordre, qui faisait sentir à tout le monde le besoin de la sécurité, et sans doute celui d'un pouvoir modéré, qui maintient la société avec sagesse dans des bornes légales. Il n'y avait pas une seule croisée de la ville qui ne fût pavoisée de son drapeau, pas un seul batelet de la rivière qui ne voguât sous ses banderoles. La plus petite maison portait sa décoration de draperies ou de guirlandes; la plus petite rue était semée de fleurs, et dans l'ivresse générale, les cris de haine et de mort s'étaient évanouis, comme la dernière rumeur d'une tempête, à l'aspect d'une matinée pacifique. On se rapprochait sans se connaître, on s'embrassait sans se nommer; les banquets publics, servis dans la rue, réunissaient le riche au pauvre, l'aristocrate au jacobin, et cette cohue énorme fut sans confusion, sans disputes, sans accident. Le repos était une nécessité si universelle! Les uns avaient si grande hâte de jouir sans trouble de ce qu'ils avaient acquis; les autres étaient si fatigués de douleurs et si altérés de consolations, le peuple si las d'émotions qui ne sont pas faites pour sa simple et saine intelligence! — Enfin le cortége arriva. C'était la première fois qu'on voyait les membres de la Convention astreints à un costume uniforme, et cette particularité, propre à la monar-

chie et aux gouvernemens aristocratiques, pouvait passer pour une espèce de révélation. Léonard Bourdon avait presque de la tournure, et Armonville lui-même ne manquait pas d'une sorte de dignité. L'habit de cérémonie des conventionnels, faisant la Fête-Dieu par l'ordre de Robespierre, était bleu-barbeau, noué de la ceinture tricolore. Leurs sabres, leurs chapeaux, leurs rubans, leurs panaches, la majesté affectée de leur marche processionnelle, ce mélange d'hiérophantisme et de patriciat sauvages, ces cris d'un peuple émerveillé, à qui l'on vient de rendre Dieu par décret, il faut avoir vu tout cela pour le croire, et pour comprendre que tout cela était très-beau. Chaque député tenait un bouquet de fleurs. Robespierre portait seul un habit bleu foncé. Il avait un bouquet sur le cœur et un bouquet énorme à la main. Il lui était trop difficile de donner à sa morne physionomie l'expression du sourire, qui n'a peut-être jamais effleuré ses lèvres; mais je me souviens qu'il tenait levés avec fierté sa tête blême et son front lisse, et que son œil, ordinairement voilé, exprimait quelque tendresse et quelque enthousiasme. Ce sont ces qualités qu'on lui conteste, même comme orateur, et dont j'ai dit qu'il restait des traces dans ses discours, surtout depuis l'époque dont je parle, et où il avait nécessairement compris la nécessité de rattacher la France révolutionnaire à la société européenne. Celui du 20 prairial est si connu, qu'il serait superflu d'en rapporter quelques fragmens. C'est le seul qu'on ait jamais cité; mais il y a de beaux mouvemens dans les autres, des sentimens qui n'avaient jamais été rendus avec cet air d'énergie et de nouveauté, et dont le développement ne manque pas, je pense, de ce mérite du style que notre délicatesse française fait passer avant toutes les autres puissances de la parole.

Voyez, par exemple, ce discours du 7 prairial, où il convoque la France aux pieds de l'éternel auteur des choses, et où il supplie la République de rappeler, parmi les mortels, la liberté et la justice EXILÉES. Il comprend cependant qu'il reste une ressource aux ennemis de la vérité, l'*assassinat!* Et voilà ce mot qui se prolonge comme un refrain solennel à travers de magnifiques périodes à la manière d'Isnard et de Vergniaud. « Hé bien! ajoute-t-il, si vous

» voulez étouffer les factions, elles vous assassineront! J'en con-
» viens; et nous n'avons pas fait entrer dans nos calculs l'avantage
» de vivre longuement. Ce n'est point pour vieillir que l'on dé-
» clare la guerre à tous les tyrans, et, ce qui est bien plus dange-
» reux encore, à tous les crimes. Quel homme sur la terre a jamais
» défendu impunément les droits de l'humanité?..... Je trouve au
» reste, pour mon compte, que la situation où les ennemis de la
» République m'ont placé n'est pas sans avantage; plus la vie des
» défenseurs de la liberté est incertaine et précaire, plus ils sont
» indépendans de la méchanceté des hommes. Entouré de leurs
» complots et de leurs assassins, je vis d'avance dans le nouvel
» ordre de choses où ils veulent m'envoyer; je ne tiens plus à
» mon existence passagère que par l'amour de la patrie et par la
» soif de la justice. Plus ils sont empressés de terminer ma car-
» rière ici-bas, plus je sens le besoin de la remplir d'actions utiles
» au bonheur de mes semblables, et de laisser au moins au genre
» humain un testament dont la lecture fera pâlir les tyrans. » Il faut avouer que nous aurions peu d'objections contre une pareille éloquence, si elle était scellée du timbre de l'antiquité, et honorée de l'approbation banale des rhéteurs. Ce que j'y remarque surtout, c'est ce sentiment de courageuse tristesse et de prévision tragique qui me paraît l'expression tout entière de l'époque, et dont je trouve cependant peu d'autres exemples dans les orateurs révolutionnaires.

Les esprits absolus qui ne veulent rien accorder à Robespierre ont été obligés de recourir à la supposition commune et commode d'un *faiseur* obligeant qui fournissait à ses travaux oratoires, et sans doute à ses improvisations, le fruit de quelques veilles éloquentes dont il n'a jamais trahi le secret. Robespierre avait pour secrétaire, à l'époque de sa mort, un petit homme chétif et boiteux, nommé Duplay, avec lequel je me suis trouvé dans trois ou quatre prisons, et dont l'esprit était encore plus mesquin que la tournure. Duplay était hors d'état de tourner une lettre passable. C'est d'ailleurs sur des lambeaux écrits en entier de la main de Robespierre, et qui avaient toute la soudaineté, tout l'abandon, tout le désordre d'une

composition hâtive, qu'a été imprimé le fameux discours du 8 thermidor, qui précéda la catastrophe de moins de vingt-quatre heures, et ce discours est certainement ce que Robespierre a laissé de plus remarquable. Il est surtout vraiment monumental, vraiment digne de l'histoire, en ce point qu'il révèle d'une manière éclatante les projets d'amnistie et les théories libérales et humaines qui devaient faire la base du gouvernement à venir, sous l'influence modératrice de Robespierre, si la terreur n'avait triomphé le 9 thermidor, et qui triomphèrent à leur tour, malgré ce sanglant coup d'État, parce que la nation, fatiguée d'oppression et de massacres, ne comprenait plus de coup d'État qui ne dût être le signal de son affranchissement.

« Je ne connais que deux partis, » dit Robespierre, et il n'est pas inutile de rappeler aux lecteurs prévenus que c'est lui qui parle ainsi. « Je ne connais que deux partis, celui des bons et » celui des mauvais citoyens..... Le cœur flétri par l'expérience » de tant de trahisons, je crois à la nécessité d'appeler la probité » et tous les sentimens généreux au secours de la République. Je » sens que partout où se rencontre un homme de bien, en quel- » que lieu qu'il soit assis, il faut lui tendre la main, et le serrer » contre son cœur. Je crois à des circonstances fatales qui n'ont » rien de commun avec les desseins criminels; je crois à la détes- » table influence de l'intrigue, et surtout à la puissance sinistre » de la calomnie..... Ce sont les méchans seulement qu'il faut » punir des crimes et des malheurs du monde..... Ceux qui nous » font la guerre ne sont-ils pas les apôtres de l'athéisme et de l'im- » moralité ?..... Que m'importe qu'ils poursuivent l'aristocratie, » s'ils assassinent la vertu ? »

Je continue à copier, et je m'y crois autorisé; le dernier discours de Robespierre est devenu si rare, qu'il peut passer pour inédit. « On veut, s'écrie-t-il, m'arracher la vie avec le droit de » défendre le peuple! Oh! je leur abandonnerai ma vie sans re- » gret. J'ai l'expérience du passé, je vois l'avenir! Quel ami de la » patrie peut survivre au moment où il n'est plus permis de la » servir et de défendre l'innocence opprimée ?.... Comment sup-

dont l'intègre et incorruptible austérité l'avait soumis, s'exerçait dans une carrière plus forte à la vocation de Mahomet.

Pour ne plus revenir sur cette question, dont je ne me dissimule pas l'étrangeté, pour me justifier de cette justification tout-à-fait relative d'un homme qu'on ne peut défendre de tout sans démence, pour en finir avec la polémique excitée par cette hypothèse que j'ai hasardée le premier, et qui ne pouvait pas, à la vérité, être admise sans contestation, il suffit de reporter l'attention du lecteur sur la statistique et la physionomie morale de la Convention, au 9 thermidor. Si la tyrannie méthodique, si la terreur organisée en système, avaient un siége quelque part, c'était dans ces comités de gouvernement, depuis long-temps déjà désertés par Robespierre. L'attaque partit du sommet de la Montagne, et des hommes les plus aveuglément dévoués aux excès furieux de la démocratie en délire : de Billaud-Varennes, le lion des jacobins, du farouche Collot d'Herbois, le plus cruel de leurs proconsuls; d'Amar, de Vadier, de Voulland, de Legendre, de Fréron, ligue de furieux ou de malades, qui sauva la patrie sans le vouloir, et dont le seul but était d'exploiter la révolution au profit de la dévastation et de la mort. Tels étaient les chefs de cet exécrable parti des thermidoriens, qui n'arrachait la France à Robespierre que pour la donner au bourreau, et qui, trompé dans ses sanguinaires espérances, a fini par la jeter à la tête d'un officier téméraire; de cette faction à jamais odieuse devant l'histoire, qui a tué la République au cœur dans la personne de ses derniers défenseurs, pour se saisir sans partage du droit de décimer le peuple, et qui n'a pas même eu la force de profiter de ses crimes. Robespierre la connaissait si bien, qu'il dédaigna de lui adresser la parole, et que, se tournant vers une autre partie de l'assemblée, pure, mais mobile et méticuleuse, qui renfermait beaucoup de vertus privées et peu de forces politiques, il implora de cette majorité flottante l'appui des honnêtes gens. Elle ne répondit pas. Brutus, plus expert que Robespierre dans la science des révolutions, ne serait point tombé dans cette erreur. Il n'attendit rien de la vertu aux champs de Philippes; il la nia, et livra son cœur au poignard

amical de Straton. L'histoire montre partout quelle espèce de secours il y a lieu d'attendre des honnêtes gens dans les circonstances extrêmes comme celle-ci, où il ne s'agissait de rien moins que du triomphe de la tyrannie des comités sur la cause de l'humanité et de la justice. Un chef de parti qui n'a plus de ressources que dans le dévouement et l'énergie de ce qu'on appelle les honnêtes gens, doit s'envelopper de son manteau et se brûler la cervelle.

CH. NODIER.

STATISTIQUE.

DES INSTITUTIONS

DES SOURDS-MUETS,

EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER.

Les premières tentatives faites en faveur des sourds-muets remontent à la fin du seizième siècle; mais l'histoire, qui a redit les noms des savans qui s'en sont occupés, ne nous fournit aucun document sur leurs procédés. *Bonnet*, Espagnol de naissance, et peut-être Français d'origine, conjecture que peut autoriser son nom, paraît être le premier qui ait consigné sa méthode dans un

ouvrage publié en 1620 (1). Ce qu'il raconte lui-même de l'application qu'il en fit à un jeune seigneur espagnol, frère du connétable de Castille, et des avantages extraordinaires qu'il en obtint, fournirait, si l'exagération ne s'est pas mêlée à son récit, la plus forte preuve de l'excellence de cette méthode; car son élève *prononçait distinctement la langue espagnole, lisait la parole sur les traits du visage de ceux qui lui parlaient, et conversait facilement avec eux*. Après lui, *Wally, Digby, Wallis, Burnet*, en Angleterre; *Pierre de Castro*, en Italie; *Emmanuel Ramirez*, en Espagne; *Conrad Amman*, en Suisse; *Van Helmont*, en Allemagne, se vouèrent à l'instruction des sourds-muets, et publièrent également leurs méthodes, qui toutes avaient pour objet de leur apprendre la parole. La France était arriérée de plus d'un siècle dans ce genre d'instruction, lorsqu'en 1735, un Portugais, nommé Antoine *Pirreiris* ou *Pirreira*, vint à Paris, où il fit connaître l'art de faire parler les sourds-muets. Jusque-là, aucun des savans qui s'y étaient livrés n'avait soupçonné qu'on pût instruire les sourds-muets par les signes. Ce fut un religieux de la doctrine chrétienne, le père Vanin, mort en 1755, qui tenta le premier l'emploi de ce moyen, perfectionné, plus tard, par le célèbre abbé de l'Épée. Cette méthode toute nouvelle rencontra d'ardens détracteurs. On ne concevait pas que l'on pût transmettre aux sourds-muets, par le moyen des signes, d'autres idées que celles des objets matériels et des actions purement physiques, et que les idées abstraites pussent être communiquées par ce moyen d'expression. Les progrès et l'instruction des élèves du vénérable abbé, mis en évidence dans une longue suite de séances publiques, détrompèrent les esprits les plus prévenus. De ce moment, la méthode de l'immortel instituteur des sourds-muets se répandit dans toute l'Europe. Des écoles semblables à la sienne furent établies dans plusieurs villes de France, puis en Hollande, en Suisse, à Madrid, à Rome, sous des maîtres qu'il avait formés.

(1) Sous le titre de : *Arto para ensenar los mudos hablar*, l'Art de faire parler les sourds-muets.

L'institution que l'abbé de l'Épée avait fondée à Paris, et à laquelle il avait consacré toute sa fortune, ne pouvait rester étrangère à la sollicitude paternelle du vertueux Louis XVI. Un arrêt du conseil lui assura, en 1778, un revenu de six mille livres sur les biens du couvent des Célestins supprimé; lequel revenu fut remplacé, en 1791, en vertu d'un décret de l'Assemblée nationale, par une dotation de 12,700 fr. L'institution fut alors transférée dans le couvent des Célestins, puis au séminaire de Saint-Magloire, qu'elle occupe encore aujourd'hui. A la mort de l'abbé de l'Épée, en 1789, l'abbé Sicard, qui, après avoir appris, sous M. de l'Épée, la nouvelle manière d'instruire les sourds-muets, dirigeait alors l'institution fondée à Bordeaux par l'archevêque de cette ville (Champion de Cicé), fut jugé, entre plusieurs concurrens, le plus digne de remplacer le maître célèbre dont l'humanité avait à déplorer la perte. L'institution de Paris acquit un grand lustre sous ce nouveau maître, qui, en perfectionnant la méthode de son devancier, parvint à donner à ses élèves une connaissance analytique et approfondie de la langue qu'il leur enseignait, et qui sut attirer à la fois sur l'établissement qu'il dirigeait l'intérêt du public et la bienveillance du gouvernement.

L'institution des sourds-muets, dirigée, après la mort de l'abbé Sicard, par l'abbé Périer, fondateur d'une école du même genre à Rodez, et aujourd'hui par M. l'abbé Borel, a justifié, surpassé même, depuis cette époque, la réputation qu'elle s'était acquise. Le gouvernement, jaloux de la lui conserver, ne s'est pas borné à placer près d'elle un comité d'administration, composé de personnes non moins charitables que distinguées, qui se sont chargées de veiller à sa prospérité, et dont fait partie M. le baron de Gérando, auteur d'un ouvrage justement estimé sur l'éducation des sourds-muets. Il a établi, à côté de ces dignes citoyens, un conseil de perfectionnement, dans lequel ont été appelés des hommes d'une science reconnue, et auquel est confié le soin d'étudier les progrès des méthodes d'enseignement, et de provoquer l'adoption des découvertes qu'on tente encore dans un art qui peut-être n'est pas arrivé à sa plus grande perfection.

Il y a aujourd'hui dans l'institution des sourd-muets de Paris 80 pensionnaires, dont 24 sont entretenus aux frais de divers départemens, et 100 élèves admis gratuitement.

Le prix de la pension est de 900 f. pour les garçons, et de 800 f. pour les filles; mais ce prix peut être réduit, du consentement des administrateurs, par des considérations dont le gouvernement les a laissés juges. Il est, une fois pour toutes, fixé à 500 fr. pour les élèves envoyés aux frais des départemens. Le trousseau peut être représenté par une somme de 250 fr.

Les places gratuites sont à la nomination du ministre de l'intérieur et du comité d'administration, chacun pour une moitié. Elles ne sont accordées qu'à des enfans ayant moins de dix ans et pas plus de quinze.

Indépendamment des parties essentielles de l'enseignement, qui comprennent la lecture, l'écriture, la grammaire, la religion, la morale, l'arithmétique, les notions élémentaires de la géographie et de l'histoire, il y a pour les élèves des deux sexes une classe de dessin. On enseigne, en outre, aux garçons l'art du tourneur, du graveur, de l'ébéniste. Des ateliers sont établis, à cet effet, dans les bâtimens de l'institution. Un nouveau corps de bâtimens, qui s'élève, est destiné à en recevoir d'autres encore, notamment pour l'horlogerie et la reliûre. On enseigne aux filles les métiers qui conviennent à leur sexe.

Les résultats presque miraculeux que l'abbé de l'Épée et l'abbé Sicard avaient obtenus de l'emploi des signes dans l'enseignement des sourds-muets, avaient peut-être fait trop négliger les procédés mis en usage par leurs devanciers, pour délier, chez les sourds-muets, les organes de la parole. M. le docteur Itard, médecin de l'institution, a su faire goûter au conseil de perfectionnement, auquel il a soumis ses procédés, l'idée de faire de nouvelles tentatives de ce genre sur les sourds-muets qui paraissaient susceptibles d'en recevoir l'application. Le succès qu'elles ont obtenu a déterminé le comité d'administration à solliciter du ministre de l'intérieur la création d'une classe spéciale pour *l'articulation*, et les fonds nécessaires pour subvenir à cette dépense extraordinaire. Leur vœu a été exaucé, et

cette classe existe depuis l'année dernière. Nous avons entendu deux élèves, l'un de douze à treize ans, l'autre un peu plus âgé, sur lesquels les efforts de M. Vallade (à qui la direction de cette classe a été à bon droit confiée) ont été couronnés de succès encourageans. Ils articulent fort nettement les mots que leur maître figure à leurs yeux par le jeu muet des organes de la parole. Leur son de voix a, il est vrai, quelque chose de désagréable; mais il n'est peut-être pas impossible de le modifier.

L'institution royale des sourds-muets, pour suffire aux dépenses qu'entraîne un enseignement aussi complètement organisé, pour assurer aux maîtres, répétiteurs, agens, gens de service attachés à l'établissement, les traitemens, bien modiques à la vérité, qui leur sont accordés; pour subvenir aux frais de nourriture et d'entretien de plus de 200 personnes, ne dépense annuellement que 120,000 francs environ. Aussi n'est-ce qu'avec la plus stricte économie que cette institution a pu jusqu'ici renfermer ses dépenses dans de si étroites limites. La somme annuellement employée à la nourriture fait ressortir un prix de journée de 50 centimes par individu. Nous ne pensons pas qu'il existe d'établissement public de ce genre où des résultats plus économiques aient été obtenus.

Les ressources de l'institution, pour faire face à ses dépenses, consistent aujourd'hui en une subvention de 75,000 fr. sur les fonds de l'État, portée, chaque année, au budjet du ministère de l'intérieur, et dans le prix des pensions acquittées par les élèves payans. Ces ressources sont insuffisantes, particulièrement dans les années de cherté du pain. Leur exiguité tend à décourager les hommes qui se livrent à l'instruction des élèves, et dont les traitemens ne peuvent être augmentés, faute de fonds, quoiqu'il soit reconnu qu'ils ne sont point proportionnés à leurs services, et que le zèle de l'humanité, l'amour de leurs devoirs, les retiennent seuls dans une carrière plus honorable que lucrative. Il faudrait, dans l'état actuel de l'institution, que la subvention de l'État fût portée à 80,000 fr. au moins, pour que leur sort pût être fixé d'une manière convenable, et pour prévenir des déficits qui paraissent inévitables.

Il existe à Bordeaux une autre institution de sourds-muets, fon-

dée, comme nous l'avons déjà dit, par l'archevêque de cette ville, en 1786, et qui aspire à devenir rivale de l'institution de Paris, quoique beaucoup moins nombreuse, car elle ne compte en ce moment que 15 à 20 pensionnaires, indépendamment des 60 bourses gratuites que le gouvernement y a fondées, et qui sont destinées à des enfans de familles pauvres des départemens du midi. Elle reçoit, sur les fonds de l'État, une subvention de 53,000 fr. C'est M. l'abbé Guilhe qui dirige cet établissement.

Ces deux établissemens sont les seules institutions royales de ce genre à la charge du gouvernement.

Un certain nombre d'autres écoles de sourds-muets ont été formées dans différentes villes du royaume, par d'anciens élèves de l'abbé de l'Épée et de l'abbé Sicard; elles subsistent du prix des pensions des élèves qui y reçoivent l'instruction aux frais de leurs parens ou aux frais des départemens, et des dons de la bienfaisance publique et privée; elles sont considérées comme établissemens particuliers, et le gouvernement a cru devoir jusqu'à présent demeurer étranger à leur administration, par la raison qu'elles n'offrent pas les garanties de durée que doivent présenter de semblables institutions pour obtenir le titre d'établissemens publics. Les autorités locales se bornent à exercer sur elles la surveillance nécessaire, et à leur assurer la protection qui leur est due.

Voici les noms des villes où elles sont placées, et, pour quelques-unes, le nombre des élèves qu'elles contiennent.

Albi	14	Élèves.	
Angers	32		
Arras	31	—	Qui pourraient être portés à 60.
Auray (Morbihan)	40		
Besançon	56	—	Cet établissement vient d'être reconnu départemental.
Caen	60		
Condé (Calvados)	12		
Colmar	13	—	Peut être porté à 20 de plus.
Chatellerault	»		
	258		

Report.....	258		
LANGRES.....	»	Élèves.	Naissant.
LAVAL.....	8	——	Peut être porté à 50.
LYON.....	60		
MONSALVY (Cantal).....	38		
MARSEILLE.....	22	——	Il y a une classe d'externes.
NANCY.....	31		
NOGENT-LE-ROTROU.....	»		
RODEZ.....	37		
TOULOUSE.....	»		
SAINT-ÉTIENNE.....	20		
TOTAL.....	474		

Les documens nous manquent pour indiquer le nombre des élèves de quatre de ces écoles; mais en admettant que chacune en ait 20, terme moyen, ce qui ferait 80, et en ajoutant ce nombre au nombre connu de 474 élèves que contiennent les quinze autres, on trouvera que 554 sourds-muets reçoivent l'instruction dans ces écoles particulières. L'institution royale de Paris en comptant 180 et celle de Bordeaux 70, c'est en tout 800 sourds-muets qui jouissent en France du bienfait d'une éducation religieuse et morale. Ce nombre est bien peu élevé, comparativement à celui des sourds-muets du royaume. D'après un recensement récemment ordonné par Son Excellence le ministre de l'intérieur, ce nombre doit atteindre au moins 12,000 (1); car les tableaux fournis pour 56 départemens donnent pour résultat total 7833. Il faut, à la vérité, retrancher de ce nombre de 12,000 ceux qui, à raison de leur âge, ne sont plus susceptibles d'être admis dans les écoles. Cette catégorie, donnant pour 56 départemens un total de 4,528, donnera pour toute la France 6,954, ce qui réduit en

(1) Le nombre des sourds-muets offre des différences extrêmement remarquables, d'un département à un autre, relativement à leur population respective : pour citer les termes les plus éloignés, il est, pour le département de la Corse, dans le rapport de 1 à 658, et dans celui du Cher, dans le rapport de 1 à 14,591. — Un relevé général de ces rapports placé en regard des particularités locales fournirait peut-être à la physiologie d'utiles observations.

réalité à 5,000 environ le nombre des sourds-muets au-dessous de seize ans. Ce n'est pas tout : comme on ne peut pas commencer leur éducation avant qu'ils aient atteint l'âge de huit à dix ans, il en résulte qu'il faut, pour être exact, n'admettre que la moitié de ce dernier nombre, c'est-à-dire 2,500, comme étant actuellement en état de participer au bienfait de l'instruction. Or, comme il en existe 800 dans les institutions publiques et écoles particulières, c'est, en définitive, 1,700 environ qui en restent privés, soit par l'effet de l'insouciance des familles en état de payer le prix de la pension (car on peut admettre que les établissemens existans pourraient recevoir un bien plus grand nombre d'élèves qu'elles n'en contiennent), soit à raison du nombre beaucoup trop restreint de places gratuites offertes aux pauvres. Les conseils-généraux des départemens sont autorisés, on l'a déjà dit, à voter des fonds au budget des dépenses variables pour l'entretien d'un certain nombre de sourds-muets dans les écoles existantes. Le plus grand nombre ne fait pas usage de cette faculté (1), probablement à cause de la nécessité de pourvoir à des dépenses plus urgentes; mais est-il un besoin qui se recommande plus vivement à l'intérêt des hommes, aussi bien qu'à l'ordre public, que celui de rendre à la société ces créatures innocentes qu'une erreur de la nature condamne à vivre au milieu de leurs semblables sans les comprendre et sans en être comprises, sans connaître les lois divines et humaines qui doivent les contenir et les protéger. Les sourds-muets entretenus aux frais des départemens, dans les différentes écoles du royaume, étaient, en 1827, au nombre de 168. On en compte aujourd'hui (1829) 222. Quarante-huit départemens seulement concourent à cette bonne œuvre, dans laquelle quelques-uns se signalent d'une manière qui mérite d'être remarquée. Nous citerons les départemens de la Haute-Saône, de Maine-et-Loire et des Bouches-du-Rhône, dont les conseils-généraux votent des fonds, le premier pour 20 bourses, le second pour 16, le troisième pour

(1) Nous citerons le département du Bas-Rhin, dans lequel il existe 468 sourds-muets, dont 169 au-dessous de 16 ans, et le département du Haut-Rhin, où l'on en compte 372, dont 156 appartenant à la même catégorie.

12. Il y a, comme on le voit, un progrès sensible dans l'intérêt qui se manifeste en faveur des sourds-muets; mais l'humanité est en droit de demander de nouveaux efforts à la bienfaisance publique. Il faudrait que chaque département pût fournir aux frais d'éducation de dix de ces infortunés, ce qui exigerait une allocation annuelle d'environ 5,000 fr. Il serait également à désirer que le gouvernement obtînt des chambres, pour les institutions de Paris et de Bordeaux, une augmentation de crédit qui lui permît d'augmenter le nombre des places gratuites fondées dans ces institutions. C'est surtout dans la classe pauvre que cette infirmité est commune, par la raison qu'elle est la plus nombreuse; aussi l'abbé Sicard s'écriait-il, avec autant de justesse que de présence d'esprit sous les piques des égorgeurs de l'Abbaye, en 1792 : « Je suis » l'instituteur des sourds-muets; et comme le nombre de ces in- » fortunés est plus grand chez les pauvres que chez les riches, je » suis plus à vous qu'aux riches. » Allocution qui, des portes de la mort, le fit passer aux honneurs de l'ovation populaire.

Dans plusieurs États de l'Europe, les sourds-muets sont l'objet des dispositions les plus prévoyantes de la part des gouvernemens. Nous citerons particulièrement le royaume de Wurtemberg, où *tous* sont connus, où l'instruction est donnée à *tous*, où le roi se fait rendre compte chaque année du résultat qu'a obtenu sa sollicitude; le royaume de Danemarck, où ont été créés deux instituts royaux, dans lesquels doivent être envoyés *tous* les sourds-muets appartenant à des familles pauvres, où les familles aisées, libres de faire élever, comme il leur plaît, ceux qui leur appartiennent, sont néanmoins tenues de prouver, par des attestations authentiques, qu'ils ont reçu l'éducation nécessaire; les États-Unis, où des fonds considérables sont accordés par le gouvernement aux institutions qui s'y sont formées sur plusieurs points.

Un tableau statistique de toutes les institutions de ce genre, qui existent en Europe et en Amérique ne sera pas sans intérêt pour les amis de l'humanité.

Voici ce tableau, qui est le résultat de documens authentiques péniblement recueillis par MM. les administrateurs de l'institution

des sourds-muets de Paris, et dans lequel nous pouvons indiquer, pour la plupart des établissemens dont il s'agit, la date de leur fondation et le nombre des élèves qu'ils contiennent.

PAYS.	INSTITUTIONS.	DATE DE LA FONDATION.	NOMBRE DES ÉLÈVES.	OBSERVATIONS.
ESPAGNE.....	Madrid.....	vers 1800	—	
PORTUGAL.....	Lisbonne	1824	—	
ITALIE.....	Naples.....	—	—	
	Gênes.....	1801	36	
	Pise.....	—	—	
	Turin.....	—	10	
	Milan.....	1805	30	
SUISSE.....	C. de Zurik..	—	—	
	C. de Genève.	1822	13	EXTERNAT.
	C. de Vaud...	1810	10	
	C. de Berne..	1822	18	
G. DUCHÉ DE BADE.....	Carlsruhe....	1780	—	
	Pforzeim.....	1826	30	
	Fribourg.....	—	—	
	Bruchsal.....	—	—	
WURTEMBERG..	Gmünd.....	1807	22	L'instruction est aussi donnée aux sourds-muets dans tous les établissemens d'éducation publique par des maîtres formés à cet enseignement.
	Esslingen....	—	6	
	Winnenden..	—	6	
BAVIÈRE.....	Freysing.....	1804	60	
AUTRICHE....	Vienne.....	1779	—	
	Lintz.....	—	40	
	Prague.....	—	30	
	Commoteau..	—	—	

PAYS.	INSTITUTIONS.	DATE DE LA FONDATION.	NOMBRE DES ÉLÈVES.	OBSERVATIONS.
D. DE NASSAU..	Camberg.....	vers 1820	48	
HESSE ÉLECTOR.	Gudemberg ..	—	4	EXTERNAT.
SAXE.....	Leipsik.....	—	40	
	Coethen	—	—	
	Hambourg ...	1827	25	
PRUSSE	Berlin.....	1788	60	
	Breslau.....	1804	—	
	Halberstadt...	1825	—	
	Kœnisberg ...	1820	—	
	Münster	—	—	
	Erfurt.....	1818	—	
	Schasleben...	—	—	
	Creveld.....	—	—	
PAYS-BAS.....	Groningue ...	1790	158	
	Gand	—	21	
	Gand	—	47	
	Liège.....	1820	—	
DANEMARCK ...	Copenhague ..	1804	120	
	Slewig.....	1810	70	
SUÈDE.....	Stockholm ...	—	40	
RUSSIE.....	Pétersbourg ..	1806	41	
POLOGNE.....	Varsovie.....	—	46	
ANGLETERRE...	Londres	1792	130	
	Birmingham..	—	34	
	Manchester...	1824	23	
	Liverpool. ...	1825	20	
	Yorck.....	1829	—	

PAYS.	INSTITUTIONS.	DATE DE LA FONDATION.	NOMBRE DES ÉLÈVES.	OBSERVATIONS.
ÉCOSSE.....	Édimbourg...	vers 1810	67	
	Gaisley.....	1817	—	
	Glascow.....	1819	40	
	Aberdeen	—	—	
IRLANDE.....	Dublin.....	1816	50	
ÉTATS-UNIS....	Hartfort. ...	1816	70	
	New-Yorck .	—	62	
	Philadelphie..	1820	90	
	Kentucky.....	1824	36	
	Virginie.....	1826	—	
	Michigan.....	—	—	
	Canjoharic...	—	—	

Le nombre connu des sourds-muets qui, d'après ce tableau, reçoivent l'instruction dans les différens États qui y sont indiqués est de 1,653 seulement; en portant ce nombre à un tiers en sus, pour représenter l'inconnu du nombre d'élèves de 24 établissemens qui y figurent en blanc, on aura un nombre total de 2,164. Le nombre des sourds-muets en France est, avons-nous dit, de 12,000, c'est-à-dire de 1 sur 2,625, comparativement à la population. Si l'on admet que ce rapport soit le même dans les autres pays dont nous offrons l'indication, il faudrait évaluer à 60,000 environ le nombre de sourds-muets qui doit y être compté. Or 2,164 seulement étant considérés comme y recevant l'instruction, le rapport de ceux-ci au nombre total sera de 1 à 28, tandis qu'en France, il est de 1 à 15. Nous sommes donc, à cet égard, plus avancés que les autres États; mais devons-nous nous contenter de cette supériorité? Telle n'est pas l'intention de notre gouvernement qui, depuis plusieurs années, paraît songer aux moyens d'étendre à tous les

sourds-muets pauvres le bienfait de l'instruction gratuite. Divers obstacles ont retardé jusqu'ici l'accomplissement de ses vues : la difficulté de consolider, de régulariser, d'unir entre elles les écoles que le zèle ou l'industrie ont formées sur divers points du royaume, de les soumettre à une même direction, d'y rendre uniformes les méthodes d'enseignement; l'augmentation des dépenses qu'entraînerait nécessairement l'exécution d'un semblable projet. Mais avec l'aide et les conseils des hommes éclairés qui dirigent avec tant de zèle l'institution de Paris, une école normale n'y pourrait-elle pas être créée? Les fonds communs des centimes variables et les centimes facultatifs dans les départemens n'offriraient-ils pas des ressources suffisantes pour une dépense qui ne s'éleverait pas, ainsi que nous l'avons dit, au-delà de 5,000 fr., terme moyen, pour chaque département, surtout si les conseils-généraux se conformaient au vœu du gouvernement, en resserrant dans des limites plus étroites certaines dépenses qui dépassent souvent le nécessaire? Parler d'humanité, de bienfaisance à l'élite des citoyens de nos départemens, c'est leur adresser un langage auquel ils ne sauraient être sourds; leurs votes sont là pour l'attester : ne consacrent-ils pas chaque année une somme de plus de cinq millions au service des pauvres enfans trouvés? Qu'un peu de cet esprit de charité qui les anime en faveur de ces victimes de la corruption et de la misère se répande sur les infortunés sourds-muets, et une foule de ces malheureux seront retirés de l'abrutissement dans lequel les retient leur infirmité. Ce n'est pas seulement la pitié qui les y engage, c'est encore l'intérêt de l'ordre public. Le gouvernement secondera leurs efforts, nous n'en saurions douter : cette tâche est trop belle pour qu'il ne se montre pas jaloux de la remplir.

PALLUY.

LE PARADIS ET L'ENFER.

Notre vie n'est qu'une lutte continuelle contre la mort; lutte à la fois physique et morale, lutte d'instinct et de pensée, pendant laquelle nous protestons solennellement contre le dernier des coups qui la menacent. On serait tenté de croire qu'en faisant briller en nous un éclair de raison et d'existence, Dieu nous aurait déjà mis en possession d'un avenir incommensurable; au moins semblons-nous dire à tout ce qui nous approche qu'il en a contracté l'engagement. Ici, une réflexion bien simple doit trouver sa place : la somme des maux auxquels nous sommes sujets pendant la durée de notre carrière terrestre, étant supérieure, en thèse générale, à celle des biens qui la rendent supportable, il fallait que nous fussions poussés par un vif pressentiment, ou par un besoin irrésistible d'une prolongation de notre être, pour le lancer en esprit dans un espace et une mesure de temps, où l'analogie ne nous permettait guère d'entrevoir qu'une funeste perpétuité d'infortune. Quel est celui, en effet, qui ne se réjouirait de la chute de l'édifice témoin de ses douleurs? Quant à nous, les choses se passent autrement : en dépit de tant de peines, de tant de traverses, vivre nous paraît si conforme à notre nature, qu'au moment de la dissolution toute prête à nous envahir, et au milieu des funérailles de nos amis, nous rêvons d'immortalité. Vainement l'expérience nous parlera; nous ne cesserons de lui donner des démentis. Disons plus : tel qui, parvenu à l'âge de raisonnement, n'aurait jamais

vu la mort frapper à ses côtés, se croirait doté d'une vie éternelle; ce n'est qu'à force de voir mourir, que, dans un certain âge, nous commençons à devenir accessibles à l'idée de notre propre trépas.

Cette énergie de volonté qui nous attache à la vie a peut-être plus d'une cause. Le sentiment de l'inégale répartition des destinées humaines ne serait pas la moins efficace. Les prospérités du méchant, les adversités du juste, et leur trop rapide passage, qui, dans l'ordre providentiel, laisse ici-bas leur sort imparfait, ont dû fonder sur des bases inébranlables la doctrine d'un supplément d'existence. Ici croule le système des compensations qui, en prescrivant au profit de l'oppresseur et en ne faisant rien pour la victime, n'acquitte le ciel envers aucun des deux. Récompenser et punir, donner un salaire à l'être méritant, c'est-à-dire améliorer sa condition, imposer une expiation au coupable, et par là, peut-être, le rendre habile au bonheur, était un devoir de la Divinité, dès qu'on admettait en elle une puissance égale à sa justice.

C'est dans ce sentiment d'équité naturelle et instinctive que, chez les différens peuples, le paradis et l'enfer, les Champs Élysées et le Tartare, le pantalam et le surgam (1), ont trouvé leur origine : à travers ses propres douleurs, ainsi l'homme n'a pas redouté de s'avancer vers son avenir; ainsi, et par anticipation, s'est trouvée justifiée l'étonnante hardiesse de pensée du père Malebranche, quand il disait à nos pères : « J'aimerais mieux être damné qu'anéanti. »

Puisque nous passons notre vie à craindre et à espérer, il fallait que les dogmes religieux répondissent à ces deux modes de notre être; mais comme nous sommes plus sujets à ouvrir notre ame à la crainte qu'à l'espoir, comme il semble qu'il y ait en nous une plus grande capacité de souffrance que de plaisir, les tableaux que les moralistes, poètes ou prêtres ont tracés d'une vie future ont été bien plus vifs, bien plus animés, quand ils ont dévoué des coupables à des peines expiatoires, que lorsqu'ils ont eu des palmes à décerner à la vertu. Voyez le Dante et Milton : l'un, en vous conduisant par la main vers son *enfer*, vous glacera d'effroi, alors même

(1) Enfer et paradis des Indiens.

qu'il vous en montrera seulement le seuil; c'est à l'échafaud, dressé pour l'éternité, qu'il vous mène; vous allez assister avec lui au supplice des grands justiciables de la terre, et ce supplice aura quelque chose d'ineffable dans sa poignante douleur. L'autre a-t-il à placer sous vos yeux l'abîme où les intelligences déchues nourrissent leur haine contre le ciel, il vous enfoncera dans des ténèbres visibles, et il vous fera pâlir devant un spectacle de misère et d'audace, d'angoisses et de cette joie amère, que l'espoir de la vengeance verse au cœur du crime. Tous les deux, pour avoir peint à la lueur des sombres brasiers, n'en auront pas moins trouvé des couleurs vigoureuses sur leur palette. Aussi vous vous demanderez en frémissant, si la nature humaine peut porter un tel poids de souffrances, et vous n'oserez vous répondre à vous-même, tant une affirmation deviendrait épouvantable pour notre malheureuse espèce.

Il faut en convenir : les écrivains des différens âges ont été loin d'arriver à ce succès, quand ils ont essayé de dérouler devant nous le tableau de la félicité future des justes; presque toutes leurs images sont restées froides et inanimées, leur pinceau ne semble s'être promené sur la toile qu'avec une timide négligence, et pour nous donner une idée, bien pauvre selon nous, d'une autre vie, ils ont été réduits à nous promettre, au profit de celle-ci, des choses que *l'œil n'a point encore vues*, et que *l'oreille n'a point encore entendues*. C'était se renfermer dans un religieux silence que de s'exprimer ainsi. Cependant on n'avait manqué ni de paroles ni de crayons pour des scènes plus austères. L'auteur de la *Divine Comédie*, et le chantre du *Paradis perdu*, en s'élevant vers une meilleure région, se sont trouvés tout à coup sans voix. Leur lyre avait des cordes pour la douleur du coupable, et elle n'en a pas pour les saintes allégresses de la vertu. En vain l'aimable Béatrix ouvre devant le premier les portes des lambris célestes, en vain l'archange fait retentir aux côtés du second l'éternel *Hosanna;* on sent que l'inspiration a cessé. Pourquoi la source aurait-elle tari? Le bonheur du juste serait-il donc chose si difficile à supposer, et dans les trésors de la bonté divine, n'y aurait-il rien en réserve pour la

douce innocence, presque toujours opprimée, tant qu'elle habitera cette vallée de deuil? Gardons-nous d'admettre une pareille crainte, et assignons plutôt sa véritable cause à un phénomène non moins littéraire que physiologique.

L'impuissance des poètes et des docteurs de l'Église à décrire les divines rémunérations, après qu'ils ont été effrayans d'énergie dans la peinture des peines dont sera suivie la carrière du pécheur, vient de ce qu'ils ont absolument changé la forme de leur travail, en passant de l'un à l'autre tableau. C'est par nos sens qu'ils nous ont frappés, quand ils nous ont montré les châtimens qui attendent le crime. C'est, au contraire, dans un langage d'idéalisme subtil qu'ils nous entretiennent des récompenses réservées à la vertu. A peine, dans ce dernier cas, daignent-ils complaire à une seule de nos facultés organiques, et encore est-ce à la moins susceptible de nous émouvoir, quand elle ne promet pas une satisfaction aux autres, nous voulons dire celle de l'ouie.

Remarquez, en effet, que par leur Tartare ou enfer, ils ont infligé à l'homme tous les genres de peines dont sa structure matérielle le rend passible; qu'ils l'ont torturé dans toutes les parties de son être; que, pour parler exactement, ils y ont infusé la douleur par tous les pores; et n'ayez garde d'oublier que tant de maux amassés sur une tête doivent y entretenir une souffrance morale, dont nous acquérons le pénible sentiment aussitôt que le simple récit en parvient à nos oreilles. Combien, au contraire, ne restent-ils pas en-deçà de leurs prétentions à nous départir le bonheur, alors qu'ils se contentent de nous placer sous le charme des entretiens les plus doctes et de l'harmonie la plus ravissante! Je confesse qu'il y a dans notre nature un grand désir de savoir : mais, si ces entretiens contentent tout au plus une curiosité inquiète; si cette harmonie, qui ne me flatte dans la vie de relations qu'autant qu'elle m'annonce de plus grands biens, se borne à des effets musicaux, sans qu'ils trouvent en moi le sujet d'une consonnance morale, non, vous n'aurez pas mis en vibration les cordes mystérieuses de mon *humanité*, si admirable par le nœud même qui unit sa double essence; non, vous n'aurez pas interrogé mon ame jus-

que dans ses profondeurs! Ne parlant à personne une langue qui lui soit propre, ne trouvez pas surprenant que personne ne vous réponde.

Il n'est que trop vrai que dans l'isolement de tout ce qui me fut cher où vous me confinez, et dans l'atmosphère de haines dont vous m'enveloppez, vous me faites souffrir par mes deux natures; mais rien ne m'indique que vous me fassiez jouir par toutes les deux. Votre enfer est parfait quant à mes données de la vie actuelle, car c'est avec ces données que vous m'y précipitez : votre paradis ne l'est pas, car vous ne m'y envoyez guère qu'en esprit, ou, si vous m'y admettez avec ma constitution organique, vous la dépouillez maladroitement de son aptitude à me rendre heureux par mes sensations et par mes rapports avec l'univers entier. Il n'y a aucune parité, dirai-je aux écrivains ascétiques, entre la manière dont vous me punissez et la manière dont vous me récompensez. Quand vous me punissez comme homme, je ne comprends que trop bien la double torture que vous m'infligez en ma qualité d'être mixte; quand vous me récompensez comme ange, j'échappe à votre paradis, parce que mon expérience ne m'a pas appris ce que peut être un ange : probablement même je ne le saurai jamais, toutes les présomptions me conduisant à croire que mon Créateur me conservera le type de l'humanité, sous lequel il a voulu que je parvinsse à fonder mon caractère à ses yeux.

La mémoire, en effet, est tout l'homme : où elle est interrompue, il y a lacune dans l'état moral; où elle s'efface, il disparaît. Si Dieu ne la maintient, mon identité n'a plus de gage; c'est sur un étranger qu'il exerce ses jugemens; il punit et il récompense sans motifs. Pour me continuer, il faudra donc qu'il assure la perpétuité, l'éternité même de ma mémoire; mais mes affections y tiennent une grande place, puisque c'est par elles que j'ai été heureux ou malheureux. Par elles encore, vous deviez me consoler, ou me mettre en possession du bonheur auquel vous me reconnaissez des droits : vous ne m'en dites pas un mot; comment vous seriez-vous ouvert le chemin de mon cœur?

Allons plus loin : il y a dans l'homme une grande puissance

d'attachement, qui résulte de son organisation. Son espèce est partagée entre deux sexes qui se cherchent, qui s'unissent, et dont le rapprochement forme tous les liens précieux dans l'ordre de la sociabilité, aux titres divers d'époux, de mère, de père, d'enfans, de frères, de sœurs. Tous ses devoirs, comme toutes ses joies les plus réelles, dérivent de là; c'est à la même source que nous trouverons la cause de cet intérêt général, mais qui, plus indéterminé, unit les familles éparses, et qui parle à tous en faveur de chacun. Quelque chose nous dit, dès ici-bas, que c'est par l'amour que la félicité de l'homme s'accomplira dans une vie meilleure, quoique dans celle-ci, où nous ne faisons guère que préluder à nos affections, nous ayons trop souvent à nous en plaindre. Ce sont des choses qui s'expliqueraient peut-être par l'insuffisance de l'accord qui existe aujourd'hui entre les sens et l'ame, celle-ci demandant presque toujours à ceux-là plus qu'ils ne comportent, ou cherchant dans ses mécomptes à les transporter autre part.

Ici, l'influence du préjugé qui a placé une imperfection dans l'union des sexes a évidemment trompé les écrivains religieux. Ils ont méconnu le ressort le plus impulsif de notre nature. Nous ne savons si les différences et les similitudes par lesquelles les êtres sont entraînés l'un vers l'autre, seront conservées dans la seconde économie; mais certainement la volonté qui, dans l'économie présente, a su en tirer un si grand avantage pour l'harmonie de son œuvre, à leur défaut ne manquerait pas de créer de nouveaux centres d'attraction, car l'union nous semble la première loi morale et physique de l'univers. Le pouvoir d'aimer donné à notre ame renferme, sans doute, le secret du plus grand bonheur auquel l'Éternel puisse appeler sa créature méritante; ce pouvoir ne s'exerce que par des rapports, et ce sont des communications qui forment à la longue, entre les êtres, cette soudure d'esprits et de sentimens dont l'Écriture nous fournit l'idée, quand elle nous parle de l'attachement de David et de Jonathas (1). Pour récom-

(1) *Anima Jonathæ conglutinata est animæ David, et dilexit eum Jonathas quasi animam suam.* (Lib. 1 Regum, cap. 18.)

penser ses croyans, Mahomet n'a eu recours qu'à la partie sensuelle de cette tendance : mais voyez quelle force l'islamisme y a trouvée! Autant de soldats, autant de martyrs; dans les autres religions, on abjure, dans celle-là jamais.

La même vérité était présente à Fénélon, lorsque, dans le deuxième livre de son *Télémaque*, où il imite si heureusement le plus beau passage du sixième de Virgile, il nous entretient du bonheur destiné aux justes. C'est peut-être ce qui a été écrit de plus touchant sur ce mystérieux avenir. Le cœur de l'écrivain s'y est mis à nu; à livre ouvert, nous y lisons qu'il a aimé. Quant à sa théorie d'amour divin, d'amour pur, nul doute qu'il ne se soit donné le change en caressant une douce illusion. C'est par des relations intimes qu'on s'unit, c'est par des points de contact qu'on se rapproche, et le vœu qui nous pousserait au pied du trône de l'Éternel, de ce souverain dont la sublimité nous interdit la familiarité des attachemens, ne peut être dicté que par un sentiment d'adoration ou de reconnaissance. Si Essex aime Élisabeth, et La Vallière Louis XIV, ce n'est pas la reine ou le roi qui sont chéris, ce sont deux êtres humains qui sympathisent; car lorsqu'une tête couronnée parle, il tient à bien peu que la tendresse n'expire. La majesté d'un Dieu serait bien autre chose par rapport à nous; la créature ne pourrait que s'abîmer devant elle, dans la conviction de sa propre nullité; elle n'aurait pas seulement l'audace de lever ses regards jusqu'aux premiers degrés du sanctuaire. Il n'y a que le mysticisme auquel il appartienne de tenir un autre langage, que, par une sorte de profanation, les couvens ont adopté; et quand le bon archevêque de Cambrai, de ses mains pures, déposait son cœur sur l'autel du maître de l'univers, il ne faisait que lui porter l'offrande réservée à un autre amour.

Soyez conséquens, dirons-nous aux théologiens : vous avez pris, dans la haine et dans ses paroxismes, le principal instrument des supplices que vous infligez aux réprouvés; laissez l'amour agir avec la même puissance d'action au profit des élus; autrement, vous n'avez le droit de parler ni d'enfer ni de paradis,

S'ils nous accusaient d'ajourner indéfiniment, par notre doc-

trine, les expiations et les récompenses d'une autre vie, nous leur répondrions :

« Le corps tombe, il rentre en terre ; qui vous a dit qu'à l'instant même, les élémens d'une organisation parfaitement semblable ne soient pas rassemblés ailleurs? Pourquoi l'être infiniment juste reculerait-il le moment de sa justice? Pourquoi l'être infiniment puissant ne ferait-il pas usage de sa force? L'espace et la matière sont à lui ; dès qu'il peut leur commander en maître, attendons de ses actes ce qu'il y a de mieux à en attendre dans l'intérêt de sa gloire et de notre humanité. »

Écoutons encore Bossuet ; ses paroles ont une telle force, qu'elles nous paraissent méditées d'avance pour l'application présente.

« Que s'il faut (après la mort) un corps à notre ame qui est née » pour lui être unie, la loi de la Providence veut que le plus digne » l'emporte; et Dieu rendra à l'ame son corps immortel, plutôt » que de laisser l'ame, faute de corps, dans un état imparfait (1). »

KÉRATRY.

(1) *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, par Bossuet, chap. 5, paragrapbe 14.

raître! — Dona Anna! m'écriai-je involontairement. Mon cri se perdit dans l'espace vide, mais il réveilla les esprits des instrumens de l'orchestre. — Il en sortit un accent faible et singulier, comme s'ils eussent murmuré ce nom chéri! Je ne pus me défendre d'une terreur secrète, mais qui n'était pas dépourvue de charme.

Maintenant, je suis plus maître de mes sensations, et je me sens en état, mon cher Théodore, de t'indiquer ce que j'ai cru saisir dans l'admirable composition de ce divin maître. — Le poète seul comprend le poète; les ames qui ont reçu la consécration dans le temple devinent seules ce qui reste ignoré des profanes. — Si l'on considère le poème de don Juan sans y chercher une pensée plus profonde, si l'on ne s'attache qu'à la fable qui en fait le sujet, on doit à peine comprendre que Mozart ait pensé et composé sur ce motif une semblable musique. Un bon vivant qui aime outre mesure le vin et les filles, qui invite follement à sa table la statue de pierre d'un vieil homme qu'il a tué en défendant sa propre vie! —En vérité, il n'y a pas là beaucoup de poésie, et il faut en convenir, un tel homme ne vaut guère la peine que prennent les puissances infernales de monter sur la terre pour venir se l'approprier; il ne mérite pas qu'une statue prenne une ame et descende tout exprès de son cheval de marbre dans le dessein de l'avertir de la colère du ciel; enfin, que la foudre gronde et qu'elle éclate en sa faveur. — Tu peux me croire, Théodore : la nature pourvut don Juan, comme le plus cher de ses enfans, de tout ce qui élève l'homme au-dessus de la foule commune, condamnée à souffrir et à travailler; elle lui prodigua tous les dons qui rapprochent l'humanité de l'essence divine; elle le destina à briller, à vaincre, à dominer. Elle anima d'une organisation magnifique ce corps vigoureux et accompli; elle fit tomber dans cette poitrine une étincelle de ce feu qui réchauffe d'idées célestes; il eut une ame profonde, une intelligence vive et rapide. — Mais c'est une suite effroyable de notre origine, que l'ennemi de notre race ait conservé la puissance de consumer l'homme par l'homme lui-même, en lui donnant le désir de l'infini, la soif de ce qu'il ne peut atteindre. Ce conflit du Dieu et du démon, c'est la lutte de la vie morale et de la vie matérielle. — Les désirs qu'enfantait la puis-

sante organisation de don Juan l'enivrèrent, et une ardeur incessamment entretenue fit bouillonner son sang, et le porta sans cesse vers les plaisirs sensuels, avec l'espoir d'y trouver une satisfaction qu'il chercha en vain.

Il n'est rien sur la terre qui élève plus l'homme dans sa plus intime pensée que l'amour; c'est l'amour dont l'influence immense et mystérieuse éclaire notre cœur et y porte à la fois la confusion. Peut-on s'étonner que don Juan ait espéré d'apaiser par l'amour les désirs qui déchirent son sein, et que là le démon ait tendu son piége? C'est lui qui inspira à don Juan la pensée que par l'amour, par la jouissance des femmes, on peut déjà accomplir sur la terre les promesses célestes que nous portons écrites au fond de notre ame, désir infini qui nous apparente, dès notre premier jour, avec le ciel. Volant sans relâche de beauté en beauté, jouissant de leurs charmes jusqu'à satiété, jusqu'à l'ivresse la plus accablante; se croyant sans cesse trompé dans son choix, espérant trouver l'idéal qu'il poursuivait, don Juan se trouva enfin écrasé par les plaisirs de la vie réelle; et méprisant surtout les hommes, il dut surtout s'irriter contre ces fantômes de volupté qu'il avait si longtemps regardés comme le bien suprême, et qui l'avaient si amèrement trompé. Chaque femme dont il abusait, n'était plus pour lui une joie des sens, mais une insulte audacieuse à la nature humaine et à son créateur. Un profond mépris pour la manière vulgaire d'envisager la vie, au-dessus de laquelle il se sentait élevé; la gaîté ironique et intarissable qu'il éprouvait à la vue du bonheur, selon les idées bourgeoises; le dédain que lui inspiraient le calme et la paix de ceux en qui le besoin de remplir les hautes destinées de notre nature divine ne s'est pas fait sentir, le portaient à se faire un jeu cruel de ces créatures douces, humbles et plaintives, à les faire servir de but à son humeur blasée. Chaque fois qu'il enlevait une fiancée chérie, qu'il troublait le repos d'une famille unie, c'était un triomphe remporté sur la nature et sur son Dieu. L'enlèvement d'Anna, et les circonstances qui l'accompagnent, est la plus haute victoire de ce genre à laquelle il puisse prétendre.

Dona Anna est placée en opposition à don Juan, par les hautes

perfections qu'elle a également reçues. Comme à don Juan, la beauté du corps et de l'ame lui a été départie; mais elle a conservé la pureté idéale, et l'enfer ne peut la perdre que sur la terre. Dès que ce mal est accompli, la vengeance doit arriver.

Dona Anna était faite pour être l'idéal de don Juan, pour l'arracher à ce désespoir qui lui inspire des ardeurs si funestes; mais il l'a vue trop tard, et il ne peut accomplir que la pensée diabolique de la perdre. — Elle n'est pas sauvée : elle succombe! car lorsque don Juan apparaît au début de l'action, l'attentat est consommé. Le feu de l'enfer, qui brûle en son ame, a rendu toute résistance inutile. Lui seul, lui, don Juan, pouvait exciter en elle ce voluptueux égarement qui l'a mise dans ses bras. Après sa chute, toutes les suites funestes de sa faute s'accomplissent à la fois. La mort de son père, tué par la main de don Juan; son mariage avec le froid, l'ordinaire, l'efféminé don Ottavio, qu'elle croyait aimer autrefois; l'amour même qui la dévore, qui a brûlé son sein dès le moment où elle s'est livrée : tout lui fait sentir que la perte de don Juan peut seule lui rendre le repos, mais que ce repos sera la mort pour elle! Aussi elle excite sans cesse son fiancé glacial à la vengeance; elle poursuit elle-même le traître, et elle ne recouvre un peu de calme qu'après l'avoir vu en proie aux vengeances éternelles. Seulement elle ne veut pas céder à ce fiancé si avide de noces : *lascia, o caro, un anno encora, allo sfogo del cor mio!* Mais elle ne survivra pas à cette année! Don Ottavio ne verra jamais dans ses bras celle qui a été marquée de l'empreinte brûlante de la passion de don Juan!

Avec quelle vivacité je ressentis toutes ces impressions pendant les accords du premier récitatif et le récit de l'attaque nocturne! — La scène même de dona Anna, dans le second acte : *Crudele'*, qui, considérée superficiellement, semble n'avoir trait qu'à don Ottavio, a des accords secrets qui expriment tous les troubles de son ame; car, que penser de ces mots, jetés peut-être sans dessein par le poète :

Forse un giorno il cielo encora sentirà
Pieta di me!

Deux heures sonnent! — Une commotion électrique me saisit. Je sens les douces vapeurs des parfums italiens qui me firent pressentir hier la présence de ma voisine; un sentiment indéfinissable, que je ne pourrais exprimer que par le chant, s'empare de moi. Le vent s'engouffre avec plus de bruit dans la salle, les cordes du piano de l'orchestre frémissent. — Ciel! Il me semble entendre, comme dans le lointain, portée sur les sons ailés d'un orchestre vaporeux, la voix d'Anna, qui chante : *Non mi dir bell' idol mio!* — Ouvre-toi, royaume éloigné et inconnu, patrie des ames! paradis plein de charmes, où une douleur céleste et indicible remplit mieux qu'une joie infinie toutes les espérances semées sur la terre! laisse-moi pénétrer dans le cercle de tes ravissantes apparitions; puissent les rêves qui tantôt m'inspirent l'effroi, et tantôt se changent en messagers de bonheur, tandis que le sommeil retient mon corps sous des liens de plomb, délivrer mon esprit et le conduire aux plaines éthérées!

CONVERSATION A LA TABLE D'HOTE.

UN HOMME RAISONNABLE, frappant sur le couvercle de sa tabatière.

Il est bien fatal que nous ne puissions entendre de si tôt un opéra bien exécuté! Mais cela vient de cette maudite exagération.

UN HOMME BASANÉ.

Oui, oui! je l'ai dit assez souvent! le rôle de dona Anna lui fait toujours mal! — Hier, elle était comme possédée. On dit que, pendant tout l'entr'acte, elle est restée évanouie, et après la scène du second acte, elle a eu des attaques de nerfs.

UN INSIGNIFIANT.

Oh! contez-moi donc cela!....

L'HOMME BASANÉ.

Eh! sans doute, des attaques de nerfs, et si terribles, qu'on n'a pas pu l'emporter du théâtre.

MOI.

Au nom du ciel! ces attaques sont-elles dangereuses? Reverrons-nous bientôt la signora?

L'HOMME RAISONNABLE, prenant une prise de tabac.

Difficilement, car la signora est morte cette nuit, au coup de deux heures.

E. T. A. HOFFMANN.

INSTITUTION

LITTÉRATURE MODERNE.

ESSAIS

DE PALINGÉNÉSIE SOCIALE,

Par M. Ballanche.

FORMULE GÉNÉRALE

DE L'HISTOIRE DE TOUS LES PEUPLES,

APPLIQUÉE

A L'HISTOIRE DU PEUPLE ROMAIN.

Troisième Fragment.

Plus l'histoire des affaires humaines est reculée dans l'horizon des origines, plus on découvre combien les faits générateurs existent en puissance avant d'être manifestés par des actes. C'est un grand et noble spectacle que celui de toutes les facultés sortant à la

fois de leur sommeil embryonnaire, pour prendre possession de la vie individuelle, qui est la conscience. L'esprit d'analyse, figuré par les quatre interlocuteurs du dialogue, doit recomposer la haute synthèse qui réside dans le drame si primitif de la première sécession plébéïenne.

Continuons de suivre toutes les phases de ce drame admirable.

Le moment de l'épreuve est arrivé.

L'Eurysthée romain ne l'a pas fait long-temps attendre; elle commence à se déployer dans toute sa rigueur.

Le joug des patrons s'était appesanti sur les malheureux cliens. L'impunité dépassa bientôt la mansuétude.

Cependant un infortuné, client d'un patron inexorable, parvient à s'échapper, un jour, de la cruelle prison privée où il était détenu. Il montrait la marque du collier de fer qui avait serré son cou, des chaînes qui avaient lié ses mains et pesé sur ses bras, des entraves dont ses pieds étaient meurtris. Il montrait ses épaules déchirées de coups. Il montrait encore les glorieuses cicatrices qu'il avait reçues en combattant pour la patrie patricienne.

Les cliens mutinés poussaient des cris d'indignation vers le ciel.

« Ainsi donc, murmurait-on de toutes parts, nos corps peuvent » être mutilés et sur les champs de bataille, à la lumière du jour, » et dans les ergastules, au sein d'odieuses ténèbres! Ils sont di- » gnes tour à tour et de blessures honorables et de plaies ignomi- » nieuses! Laissons nos tyrans, et fuyons! »

« Fuyons, fuyons, allons chercher un asile! Nous trouverons » partout le pain de Panda! »

Les plébéïennes n'étaient pas sur la place publique.

La multitude s'enfuit en tumulte, sans savoir où elle portera ses pas.

Des abeilles chassées d'une ruche qu'elles avaient enrichie de leur travail, forment une nuée vivante, qui va se condenser autour de l'autel de Jupiter Elicius, sur l'Aventin. Cette direction détermina celle du torrent plébéïen, qu'aucune pente n'entraînait d'un côté plutôt que d'un autre.

« C'est un orage, disent les patriciens; il passera. Gardons

» pour ôtages les femelles et les petits de ces cliens révoltés. At-
» tendons ces troupeaux échappés, que la faim toute seule doit
» ramener au bercail. La loi est la condition de l'existence ; il fau-
» dra bien qu'étant sans loi, ils reviennent d'eux-mêmes se ranger
» sous la loi de leurs patrons. »

Sans doute, en ce moment, le conseil du mystère profond était réuni sur le Capitole ; sans doute, il était présidé par le siècle nouveau. Il n'avait qu'à surveiller l'accomplissement de ce qui avait été déjà décidé. Il n'a point à agir. Néanmoins il porte seul le poids de la cité romaine, comme Atlas porta le ciel sur ses fortes épaules. C'est le génie de l'interrègne qui gouverne. Ainsi l'épreuve exigée commençait dans son imposant appareil. Nous allons savoir comment la plèbe se tirera de l'épreuve. Elle y est soumise à son insu. La voilà livrée à son propre sens.

Maintenant pénétrons sur l'Aventin, examinons ce qui s'y remue, plaçons-nous au milieu du tourbillon ; soyons attentifs à cet enfantement de l'homme social, qui est l'homme solidaire, sympathique, responsable. Ouvrons toutes nos oreilles à cette grande voix d'une multitude confuse, sans règle, sans loi, sans tradition, sans pensée, sans parole exprimant la pensée. Il faut que l'ordre intellectuel sorte du chaos, que la conscience se dégage de l'instinct du besoin, que la pensée se fasse jour au travers de l'abrutissement. Et la lyre de nul poète ne viendra mettre de l'harmonie dans cette discorde des élémens ! Et l'homme jaillira tout à coup avec ses facultés ! Et il a été mis, sans appui, en présence de l'épreuve ! Nulle doctrine ! Nulle tradition !

Rassurons-nous ; les prodiges s'opèrent lorsque le temps des prodiges est venu.

Nous sommes sur l'Aventin. Beaucoup d'événemens ont eu lieu déjà ; mais ces événemens tumultueux, comme le sourd combat des élémens, n'ont pu laisser de trace dans les souvenirs. Il suffit d'une expression cosmogonique pour les peindre : l'esprit agitait la matière.

« Où est le messager qui est allé consulter la sibylle ? » dit Bellutus. « Où est le messager qui a consulté la sibylle ? » s'écrie la

multitude; et la multitude sait à peine ce qu'est une sibylle. Paterculus s'avance : « Laissez-moi parler, dit-il; j'ai quelque chose » de nouveau à vous communiquer. » — « Si Paterculus a quelque » chose à raconter, qu'il parle ! dit une voix. » — « Qu'il parle ! » s'écrie la multitude.

Alors Paterculus s'exprime ainsi : « Ignorans que vous êtes, » vous croyez qu'une sibylle parle ainsi à tout venant ! Votre mes- » sager avait-il le rameau d'or, les signes de l'initiation, la con- » naissance des mots sacrés qu'entendent les sibylles? Je vous le » disais bien; vous ne vouliez pas me croire : la sibylle ne répond » que lorsqu'elle est interrogée au nom des patriciens. Ceux dont » le passé est l'existence même, ceux-là peuvent interroger l'ave- » nir; il leur appartient au même droit. Race d'un seul âge, sans » pères qu'il nous soit donné de nommer, sans enfans à qui nous » puissions transmettre notre nom, nous sommes inhabiles à pren- » dre les augures; car les augures sont la voix des ancêtres. Nous » ne sommes que par nos patrons. » — « Nous ne sommes que par » nos patrons! s'écrie la multitude. Pourquoi? Pourquoi? N'a- » vons-nous pas des bras pour cultiver la terre? » — « Il nous » manque la tête pour le conseil, dit Paterculus; il nous manque » le cœur, où réside la volonté. »

« Mais le messager qui est allé vers la sibylle! crie la multi- » tude; le messager! le messager! » — « Le messager, c'est moi, » répond Paterculus. Vous ne me reconnaissez donc pas ! J'ai un » nom comme toute chose a un nom. Je suis Paterculus, que vous » avez envoyé vers la sibylle, et qu'elle a dédaigné. Le débat n'a » pas été long. Un portier a dit : « Loin d'ici le profane ! » et les » soldats m'ont chassé. C'est tout. »

« Aussi pourquoi aller consulter la sibylle ! » et mille bruits discordans se faisaient entendre. « Du pain ! du pain ! » crient quelques-uns ! « Le foyer du patron ! » crient quelques autres. Plusieurs s'entretiennent entre eux, et disent : « Les cliens qui furent » dociles, économes, rangés, n'avaient rien à craindre de leurs » patrons. Ils vivaient en paix avec leurs femelles et leurs petits, » qui grandissaient pour honorer la famille d'un maître glorieux.

» Sans doute, il est des patrons durs et inflexibles; mais les enfans » de ceux-là sont encore plus durement menés que leurs propres » cliens. Ne peuvent-ils pas les immoler, les vendre au-delà du » Tibre? Allons, soumettons-nous à la nécessité! — Oui! — Non! » — Nous sommes bien avancés pour reculer! — Que vont-ils » faire de nos femelles et de nos petits? — Du pain! du pain! »

Telles étaient les voix confuses de la multitude.

Un patricien se trouvait sur le mont Aventin avec cette foule de cliens opprimés : c'était Servilius. Il demande à parler. « Écou- » tons Servilius, crie la multitude, écoutons ce qu'il veut nous » dire. Il est patricien, et il est venu ici avec ses propres cliens. » Jamais ses cliens ne se sont plaints de lui. Que les Dieux pro- » tègent Servilius! »

Servilius parle en ces termes : « Les plébéïens ne sont pas des » hommes. Ils n'ont ni le génie de la race, ni les lares domestiques. » Ils n'ont point d'aïeux qui soient eux dans le passé; ils n'ont » point d'enfans qui soient encore eux dans l'avenir; ils n'ont » point de terre identifiée à eux, qui leur donne, à leur mort, un » tombeau honoré. Est-ce ainsi que sont les choses? » — « Oui, c'est » ainsi que sont les choses, s'écrie la multitude, et Paterculus a » trop compris pourquoi l'antre de la sibylle lui a été fermé. » — « Eh bien! donc, que voulez-vous faire? reprend Servilius; » vous n'êtes pas des hommes, vous êtes des mortels. »

« Étranges paroles! s'écrie la multitude, étranges paroles! No- » ble Servilius, dites-nous ce qu'il faut que nous fassions pour » être des hommes et non des mortels. Noble Servilius, ne pour- » riez-vous pas aller consulter la sibylle pour nous? Vous ne se- » riez pas chassé par un portier et par des soldats! »

Servilius sourit de pitié, puis il fait un signe de la main. « Écou- » tons Servilius! il veut nous parler. » — « Ce qu'il faut que vous » fassiez! dit Servilius. Pourriez-vous donc vouloir d'une autre » volonté que celle de vos patrons? Ils vous couvrent de la vertu » de leurs noms. Lorsque vous avez des engagemens à prendre, » ils vous dictent les paroles légitimes, que vous répétez une à » une. Aucun acte de votre vie ne peut s'accomplir sans qu'ils

» n'interviennent, d'abord pour vous y autoriser, ensuite pour lui » donner leur propre sanction religieuse, par le prêt de l'amulette » sacrée. C'est la nécessité qui vous opprime, la nécessité et non » les patriciens. Invoquez la clémence et la bénignité de vos pa- » trons, puisque vous ne pouvez pas même avoir de volonté sans » eux. Eux sont, et vous n'êtes pas! Votre malheur est de n'être » pas, et ce malheur est inéluctable. Nul ne saurait changer la na- » ture de son être. Nous sommes tous ce que nous sommes. Le lieu » même où vous êtes réunis ici, sur l'Aventin, en dehors du Po- » mérium, c'est-à-dire, en dehors de l'enceinte où se prennent les » augures, ce lieu ne vous annonce-t-il pas que vous êtes en de- » hors de tous les droits? Les droits, en effet, reposent tous sur » des choses incommunicables. »

A ces mots funestes, un cri unanime d'effroi se fit entendre. Il retentit comme une seule voix; il ébranle au loin le Capitole, l'Olympe des patriciens.

Servilius frémit, car il trouve de la rage et du désespoir dans ce cri : il ne comprend pas encore que c'est de la puissance. Il fait un nouveau signe pour parler. « Mortels malheureux, dit-il, non sans » quelque hésitation, je consens à être votre député. Je n'irai » point auprès de la sibylle, qui n'aurait aucun oracle pour vous, » lors même qu'un patricien l'interrogerait. J'irai raconter vos mi- » sères à vos patrons, et sans doute j'obtiendrai votre retour avec » l'oubli de votre fuite. »

« Retournerons-nous demander encore le pain de Panda? s'écrie » Paterculus. Irons-nous présenter aux verges nos épaules endur- » cies par le travail? Servilius nous a dit ce que nous ne pouvions » pas sans nos patrons. Il aurait dû nous dire aussi ce qu'ils ne » peuvent pas sans nous. Qu'ils portent seuls le poids du jour, si » cela leur convient mieux! Nont-ils pas des initiations à nous » accorder, pour faire que nos personnes soient des personnes? » N'avons-nous pas des yeux pour voir, des oreilles pour enten- » dre? des yeux pour voir un symbole? des oreilles pour entendre » une doctrine? Lorsque nos patrons nous mènent aux combats, » choisissent-il parmi les ennemis ceux à qui sont destinés nos

» coups? Notre fer n'est-il bon qu'à immoler d'ignobles plébéïens, » comme ceux dont on versa le sang sur le tombeau de Brutus? » Ne frappons-nous pas au visage tous ceux qui se présentent à » nous, quelles que soient les armes défensives qui les distinguent? » Que devient alors l'inviolabilité des patriciens? Et nous-mêmes, » les blessures que nous recevons, ne sont-elles pas faites indifféremment par une lance juste ou injuste, sacrée ou profane? Les » javelots, les dards, lancés de toutes les mains, s'égarent dans » les hasards de la mêlée, et vont s'enfoncer dans toutes les poitrines! »

Bellutus veut parler à son tour : « Plébéïens, dit-il, dans le » même lieu où Diane farouche a un autel inexorable, autel respecté des patriciens, n'y a-t-il pas une divinité miséricordieuse, » dont les autels sont desservis par des prêtres serfs? Qui connaît » les rites de cette divinité? Envoyons-lui des présens pour la rendre favorable; et si elle a des oracles, elle parlera à de pauvres » plébéïens, que la sibylle dédaigne. »

« Envoyons des députés à la divinité protectrice des serfs! » crie la multitude.

« Des présens! des présens! disent quelques-uns. Quels présens! Du pain! du pain! »

Servilius se tait, et son silence indique ses secrètes pensées. Non, il ne croit pas que les plébéïens puissent sortir de l'état de nullité où ils sont plongés. Il a l'intime conviction que la religion et la nature s'y opposent. Il pense que les patriciens eux-mêmes ne peuvent ouvrir une barrière fermée par le destin, qu'ils ne peuvent donner un avenir à ceux qui n'ont point de passé. Cependant il a senti je ne sais quel rythme d'harmonie obscure, mêlé à tous les sons discordans de la tempête plébéïenne.

Tout à coup l'aspect de la sédition change, car une multitude a aussi ses inspirations soudaines. L'esprit continue d'agiter la matière. La pensée naît avec douleur; mais elle naît immortelle. Un passé inconnu vient à surgir, comme Tagès du sillon; il surgit pour créer tout un avenir.

Le nom de Servius Tullius circule dans toutes les bouches.

« Pourquoi ne procéderions-nous pas à l'apothéose de Servius » Tullius ? C'est lui qui voulut placer à Aricie, à côté de la Diane » farouche, l'autel de la divinité miséricordieuse ! »

« Qui dit que Servius Tullius a fondé cet autel secourable? » — « C'est une voix, la voix de tous ! Que Servius Tullius soit le » dieu des serfs ! Que son nom soit inscrit au calendrier ! Aux ides » de mars la fête de Servius Tullius ! Aux ides de mars la fête du » plebifugium ! »

Voici une autre inspiration de la multitude : « Une chaise curule » reste éternellement vide dans le sein du sénat ; c'est la chaise de » Rémus ! Que ce siége antique soit occupé par le protecteur des » plébéïens ! »

« Apothéose pour Servius Tullius, comme pour Romulus ! et » que le siége de Rémus ne reste plus vide ! »

« Mais nous n'avons pas le pouvoir de l'apothéose ; il ne nous » est pas même donné d'élever qui que ce soit à aucune dignité » sur la terre. Avons-nous au moins la faculté de maudire? Malé- » diction à l'exécrable Tullie, qui précipita son père du trône ! » Malédiction à cette furie parricide ! Que la rue où la fille im- » pie fit passer son char sur le corps de son père, le magnanime » vieillard Servius Tullius, que cette rue soit nommée la rue scé- » lérate ! »

« Voyez donc ce que deviennent parmi eux les liens de fa- » mille, ces liens que l'on dit pourtant si sacrés ! Épargnent-ils » leurs pères ? Épargnent-ils leurs fils? Épargnent-ils leurs frères ? »

« Et nous ! nous n'avons pas seulement le droit de connaître » nos pères et les pères de nos pères ! Ils sont morts comme de vils » animaux ; nous sommes destinés à mourir comme de vils ani- » maux ! »

« Si nous avions des liens de famille, les profanerions-nous? » Le contubernium connaît seul la réalité de nos affections ! mais » il les connaît ! »

« N'importe, nommons des chefs parmi nous ! nommons-les par » acclamation ! »

« Il nous manque la tête, dit Paterculus ; donnons-nous une

» tête! » — « Paterculus, veux-tu être notre chef? » — « Je le » veux, » dit Paterculus.

« Brutus allait consulter les oracles des patriciens : Paterculus » ira consulter les oracles des plébéïens. Que Paterculus prenne le » nom de Brutus! » — « Dès ce moment, je suis votre Brutus, » dit Paterculus; dès ce moment, Brutus est mon nom nouveau, » que je tiens de vous. »

Le nom d'une chose avait caché un homme : le nom imposé à un homme va manifester une chose.

Les rois avaient été dépositaires du principe initiateur; voilà que les gardiens turbulens de ce principe vont apparaître.

Servilius quitte l'Aventin. Il y a été témoin d'une grande transformation, d'un mouvement palingénésique, dont il n'apprécie pas encore toute l'importance. Des plébéïens qui ont voulu s'arroger l'apothéose, c'est-à-dire, marquer une place dans le ciel, lorsqu'ils manquent de lieu sur la terre! Des plébéïens qui ont maudi la fille d'un roi, eux qui sont une race abjecte! Des plébéïens qui ont imprimé un signe éternel de réprobation à une place de la cité, dont ils sont éternellement exclus par l'anathème! Des plébéïens qui ont voulu remplir un siége resté vide dans l'assemblée la plus auguste, lorsqu'ils manquent de pain! Des plébéïens qui ont proclamé des chefs, lorsque leur volonté ne leur appartient pas! Des plébéïens sans nom qui leur soit propre, et qu'ils puissent transmettre, des plébéïens imposant un nom à l'un d'eux!

Que diront les Eurysthées du sénat?

Servilius s'était retiré, l'esprit péniblement absorbé dans tout ce qu'il vient de voir et d'entendre. Le Brutus plébéïen se dirige du côté d'Aricie; une troupe nombreuse l'accompagne, pour protéger son voyage.

Pendant que de pareils miracles se passaient sur l'Aventin, d'autres merveilles s'opéraient dans une séance du sénat. C'est le moment d'attente sublime où Jupiter pèse, dans ses balances d'or, les destinées des hommes.

Tout devait être vague, incohérent, confus, dans l'assemblée plébéïenne, parce qu'il n'y a point de règle fixe, de droit établi, d'ordre, de loi. Toutefois une lumière d'intelligence a lui : l'abîme s'organisera.

Au contraire, par la nature même des choses, tout devait être grave, solennel, fixe, dans la séance du sénat. Toutefois la discorde y fera chanceler l'édifice stable de la permanence.

Le prince du sénat a pris les augures. Le roi des sacrifices a immolé la victime.

L'assemblée de l'Aventin se tient sous le ciel, en présence de qui veut y pénétrer. La séance du sénat se tient sous la voûte d'un temple auguste ; elle s'ouvre avec les formules imposantes qui commandent le secret.

Posthumius, vainqueur au lac Régille, personnage sévère, monte à la tribune, pour y expliquer les pensées dont tous sont si tristement occupés.

« Pères, dit-il, chefs vénérés du peuple des Quirites, vous » voyez avec douleur cette multitude mutinée, qui s'est réfugiée » sur le mont Aventin. Si nous eussions rempli tous les devoirs que » nous dictait la loi austère du patronage, nous n'aurions pas à » comprimer aujourd'hui cette révolte furieuse qui ébranle la cité » romaine. Jetez les yeux sur ce siége resté vacant par la mort de » Rémus. C'est le trône d'un roi inconnu, dont la race est pro- » fondément obscure; car le titre véritable pour s'asseoir sur ce » trône, est d'appartenir à une race à la fois antique et sans an- » cêtres. Un fantôme plein de menace déjà soulève le voile qui » couvre le siége si long-temps délaissé. Croyez-en mes pressenti- » mens : le mal est à la racine. Une idée nouvelle est entrée » dans les poitrines plébéïennes. Qu'elle leur ait été inspirée, ou » qu'elle leur soit venue tout à coup, comme ces générations spon- » tanées que la terre pousse quelquefois, la nouvelle idée plé- » béïenne est destinée à produire des fruits amers pour nous. Tel » est le fantôme que je vois s'approcher du siége de Rémus. Nos » cliens ne peuvent nous rester soumis qu'à des conditions dont » peut-être, en ce jour, nous sommes encore les maîtres, et qui

» certainement, demain, ne nous appartiendront plus, si j'en crois
» tout ce que l'on raconte ; mais si nous sommes maîtres des con-
» ditions, nous ne pouvons nous abstenir de les stipuler. De plus,
» il faut établir des règles pour assurer ces conditions : la parole
» patricienne ne suffira plus. C'est là, je n'en doute point, la fa-
» talité qui nous presse. Commençons par expier le sang de Ré-
» mus. Le meurtre non expié de Rémus fut la cause du premier
» plébifugium ; car nos annales conservent la mémoire d'un ancien
» plébifugium, et celui-ci serait le second. »

A ces mots, les sénateurs frémissent de courroux.

« Expier le sang de l'impie qui voulut violer l'enceinte sacrée,
» en y faisant pénétrer ses cliens ! »

En ce moment, Servilius, qui venait de l'Aventin, demande à entrer. « Il fait cause commune avec les rebelles, disent quel-
» ques sénateurs ; il a cessé d'appartenir à l'assemblée des forts,
» des possesseurs ! »

« Pères augustes, reprend Posthumius, où avez-vous puisé le
» droit d'exclure l'un de vous ? S'il a failli, vous n'avez à pronon-
» cer contre lui que la sentence d'*improbè factum*. Mais il n'en
» est point ainsi. Servilius a fait ce que nous aurions dû faire
» tous : il a été véritable patron de ses cliens ; il les a suivis sur
» l'Aventin ; il les ramènera quand il voudra. Laissez entrer Ser-
» vilius : qu'il ne nous laisse rien ignorer du tumulte du mont
» profane. Il sait la chose sacrée ; tremblez qu'il ne la divulgue.
» Mais malheur à lui, s'il a divulgué la chose sacrée ! »

« L'Aventin n'est-il pas le lieu de la sépulture de Rémus ? se
» disent quelques sénateurs. N'est-ce pas sur l'Aventin que jadis
» le brigand Cacus avait sa ténébreuse Vesta, et que la sœur in-
» nommée de Cacus rendait ses oracles mensongers ? »

« Servilius a suivi ses cliens sur l'Aventin, s'écrient quelques
» autres sénateurs, qu'il soit traité comme Rémus ! Mort et ana-
» thème au sacrilége ! »

« Oui sans doute, reprend avec calme le sage Posthumius, ana-
» thème et mort au sacrilége !... Auparavant, Servilius est-il sa-
» crilége ? Savez-vous ce que produira le sang de l'illustre patron,

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

Une Représentation

DE

DON JUAN.

Souvenir Musical. (1)

Un bruit assourdissant, le cri répété : « Le théâtre commence ! » me tirèrent du doux sommeil dans lequel j'étais tombé. Les basses murmuraient de concert, — un coup de timbales, — un accord de

(1) En lisant les souvenirs et les récits d'Hoffmann, il ne faut jamais oublier qu'il s'enivrait et qu'il puisait sa verve dans la bouteille : chaque image s'offrait à son esprit, colorée par les vapeurs du vin ; de là le prisme fantastique qui, dans ses récits, environne toujours la réalité.

trompettes, un *ut* échappé lentement d'un hautbois, — les violons qui s'accordent : je me frotte les yeux. Le diable se serait-il joué de moi dans mon enivrement? Non, je me trouve dans la chambre de l'hôtel où je suis descendu hier, à demi rompu. Précisément au-dessus de mon nez pend le cordon rouge de la sonnette. Je le tire avec violence. Un garçon paraît.

— Mais, au nom du ciel, que signifie cette musique confuse, si près de moi? Va-t-on donner un concert dans la maison?

— Votre Excellence (j'avais bu du vin de Champagne à la table d'hôte), Votre Excellence ne sait peut-être pas que cet hôtel touche au théâtre? Cette porte tapissée conduit à un petit corridor, d'où l'on entre dans la loge n° 23 : c'est la loge des étrangers.

— Comment? la loge des étrangers?

— Oui, une petite loge qui ne contient que deux personnes, trois au plus; elle est réservée aux gens de distinction, tout proche du théâtre, grillée et tapissée de vert. S'il plaisait à Votre Excellence..... on donne aujourd'hui *Don Juan*, du célèbre Mozart. Le prix de la place est d'un écu et de huit gros; nous le mettrons sur le compte.

Il prononça ces derniers mots en ouvrant déjà la porte de la loge, tant, au seul nom de Don Juan, je m'étais empressé de me précipiter dans le corridor par la porte tapissée. La salle était vaste, décorée avec goût, et éclairée d'une façon brillante; les loges et le parterre étaient chargés de monde. Les premiers accords de l'ouverture me convainquirent que l'orchestre était excellent; et si les chanteurs le secondaient quelque peu, je devais m'attendre à toutes les jouissances que me promettait le chef-d'œuvre. — Dans l'andante, l'effroi du terrible et souterrain *regno all pianto* s'empara de moi; l'horreur pénétra dans mon ame. La joyeuse fanfare placée à la septième mesure de l'allégro résonna comme les cris de plaisir d'un criminel; je crus voir des démons menaçans sortir de la nuit profonde, puis des figures animées par la gaîté, danser avec ivresse sur la mince surface d'un abîme sans fond. Le conflit

de la nature humaine, avec les puissances inconnues qui la circonviennent pour la détruire, s'offrit clairement à mon esprit : enfin, la tempête s'apaisa, et le rideau fut levé.

Gelé et malcontent sous son manteau, Léporello s'avance vers le pavillon, par la nuit noire, et commence : *Notte e giorno fatigar.* — Ainsi de l'italien, me dis-je : *ah ! che piacere !* Je vais donc entendre tous les airs, tous les récitatifs tels que le grand maître les a reçus dans son esprit, et tels qu'il nous les a transmis ! — Don Juan se précipite sur la scène, et derrière lui dona Anna retenant le coupable par son manteau. Quel aspect ! Elle eût pu être plus légère, plus élancée, plus majestueuse dans sa démarche : mais quelle tête ! des yeux d'où s'échappent, comme d'un point électrique, l'amour, la haine, la colère, le désespoir ; des cheveux dont les anneaux flottans volent sur le cou d'un cygne ; ce blanc négligé, qui recouvre et trahit à la fois des charmes qu'on ne vit jamais sans danger. Encore soulevé par l'émotion, son sein s'abaisse et s'élève violemment. Et quelle voix ! écoutez-la chanter : *Non sperar se non m'uccidi.* — A travers le tumulte des instrumens s'échappent, comme par éclairs, les accens infernaux ; en vain don Juan cherche à se débarrasser. Le veut-il donc ? pourquoi ne repousse-t-il pas d'une main puissante cette faible femme ? pourquoi ne prend-il pas la fuite ? Le crime qu'il vient de commettre a-t-il brisé ses forces, ou le combat que se livrent en lui l'amour et la haine, lui ravit-il son courage ? Le vieux père a payé de sa vie la folie qu'il a commise de combattre dans la nuit ce terrible adversaire. Don Juan et Léporello s'avancent ensemble sur le devant de la scène. Don Juan se débarrasse de son manteau, et reste en costume de satin rouge richement brodé ; une noble et vigoureuse stature ! Son visage est mâle, ses yeux perçans, ses lèvres mollement arrondies ; le singulier jeu des muscles de son front lui donne une expression diabolique, qui excite une légère terreur sans affaiblir la beauté de ses traits ; on dirait qu'il peut exercer la magie de la fascination : il semble que les femmes, dès qu'elles ont subi son regard, ne puissent plus s'en détacher, et soient contraintes d'accomplir elles-mêmes leur perdition. — Long

et fluet, couvert d'une veste rayée de rouge et de blanc, d'un petit manteau gris, d'un chapeau blanc à plumes rouges, Léporello arpente le plancher; les traits de son visage offrent un singulier mélange de bonhomie, de finesse, d'ironie et de jovialité : on voit que le vieux coquin mérite d'être le serviteur et le complice de don Juan. Ils ont heureusement escaladé le mur, ils ont pris la fuite. — Des flambeaux. Dona Anna et don Ottavio paraissent : un petit homme paré, maniéré, léché, de vingt-un ans au plus. Comme fiancé d'Anna, il demeure sans doute dans la maison, pour qu'on ait pu l'appeler si promptement : il a entendu le bruit tout d'abord, et il aurait pu accourir, et peut-être sauver le père; mais il fallait auparavant qu'il se parât, et le beau jeune homme craint peut-être la froideur de la nuit. — « *Ma qual mai s'offre, o Dei, spectacolo funesto ogli occhi miei!* » Il y a plus que du désespoir sur cet effroyable attentat, dans les accens de ce duo et de ce récitatif.

La maigre dona Elvira, portant encore les traces d'une grande beauté, mais d'une beauté flétrie, vient se plaindre du traître don Juan, et le compatissant Léporello remarquait fort ingénieusement qu'elle parlait comme un livre, *parla come un libro stampato*, lorsque je crus entendre quelqu'un derrière moi. On pouvait facilement avoir ouvert la porte de la loge, et s'être placé dans le fond. Cela me chagrina singulièrement. Je m'étais trouvé si heureux d'être seul dans cette loge, de pouvoir entendre, sans être troublé, le divin chef-d'œuvre, si bien représenté; de me laisser saisir par toutes les impressions qu'il porte, et de m'abandonner à moi-même! Un seul mot, un mot absurde, m'eût douloureusement arraché à mon enthousiasme! Je résolus de ne faire aucune attention à mon voisin, et tout adonné à la représentation, d'éviter chaque mot, chaque regard. La tête appuyée sur ma main, tournant le dos à mon compagnon, je dirigeai mes yeux vers la scène. Tout y répondait à l'excellence du début. La petite Zerlina, vive et amoureuse, consolait par des traits charmans le pauvre sot de Mazetto. Don Juan épanchait son mépris pour ses semblables, dont il ne faisait que des instrumens de plaisir, dans l'air brusque et coupé *Fin ch'han dal*

vino. Le jeu de ses muscles exprimait admirablement sa pensée. Les masques parurent. Leur trio était une prière qui montait en accords purs vers le ciel. Le fond du théâtre s'ouvrit. La joie éclata : le choc des verres retentit ; les paysans et tous les masques que la fête de don Juan avait attirés, dansaient et formaient des groupes animés. — Les trois masques conjurés pour la vengeance s'avancèrent. Tout devint solennel ; puis on se remit à danser jusqu'au moment où Zerlina est sauvée, et où don Juan s'avance courageusement, l'épée haute, au-devant de son ennemi. Il fait sauter l'épée des mains de son rival, et se fraie un chemin à travers la multitude qu'il met en désordre.

Déjà depuis long-temps, je croyais entendre derrière moi une haleine fraîche et voluptueuse, et comme le frôlement d'une robe de soie : je soupçonnais la présence d'un être féminin ; mais entièrement plongé dans le monde poétique que m'ouvrait l'harmonie, je ne me laissai pas distraire de mes rêves. Quand le rideau se fut abaissé, je me retournai. — Non, il n'est pas de paroles pour exprimer mon étonnement : dona Anna, entièrement habillée comme je l'avais vue sur le théâtre, se trouvait là et dirigeait sur moi son regard plein d'ame et d'expression. — Je restai sans voix, la contemplant d'un œil effaré ; sa bouche (à ce qu'il me sembla du moins) forma un sourire ironique et léger, dans lequel je crus voir se réfléchir ma figure stupide. Je sentis la nécessité de lui parler, et cependant la surprise, je dirai presque l'effroi, appesantissait ma langue et la rendait immobile. Enfin, enfin, ces mots s'échappèrent presque involontairement : Comment se fait-il, Madame, que je vous voie ici ? — Elle me répondit dans le plus pur toscan, que si je ne comprenais pas l'italien, elle se verrait privée du plaisir de causer avec moi, car elle n'entendait et ne parlait que cette langue. Ses mots étaient pleins de douceur et résonnaient comme du chant. En parlant, l'expression de ses yeux, d'un bleu foncé, prenait plus de force, et chaque regard qui s'en échappait faisait battre toutes mes artères. — C'était dona Anna, sans nul doute. Il ne me vint pas à la pensée de discuter la possibilité de sa double présence dans ma loge et sur la scène. Avec quel plaisir je rappor-

terais ici l'entretien qui eut lieu entre la signora et moi; mais en traduisant, chaque mot me semble trop roide et trop pâle, chaque phrase trop alourdie, pour rendre la grâce et la légèreté de l'idiome toscan.

Tandis qu'elle parlait de don Juan et de son rôle, il me semblait que tous les trésors secrets de ce chef-d'œuvre s'ouvraient à moi, et que je pénétrais pour la première fois dans un monde étranger. Elle me dit que la musique était sa vie entière, et que souvent elle croyait comprendre, en chantant, mainte chose qui gisait ignorée en son cœur.

—Oui, je comprends alors, dit-elle, l'œil étincelant, et la voix animée; mais tout reste froid et mort autour de moi; et lorsqu'au lieu de me sentir, de me deviner, on m'applaudit pour une roulade difficile ou pour une *fioritura* agréable, il me semble qu'une main de fer vienne comprimer mon cœur! — Mais vous, — vous me comprenez, car je sais que l'empire de l'imagination et du merveilleux où se trouvent les sensations célestes, vous est ouvert aussi!

— Quoi, femme divine!... tu... vous me connaissez? — Elle sourit et prononça mon nom.

La clochette du théâtre retentit: une pâleur rapide décolora le visage dépouillé de fard de dona Anna, elle porta sa main à son cœur, comme si elle eût éprouvé une douleur subite, et disant d'une voix éteinte: « Pauvre Anna, voici tes momens les plus terribles! » elle disparut de la loge.

Le premier acte m'avait ravi, mais après ce merveilleux incident, la musique opéra sur moi un effet bien autrement puissant. C'était comme l'accomplissement long-temps attendu de mes plus doux rêves, comme la réalisation de mes pressentimens les plus secrets. Dans la scène de dona Anna, je me sentis soulevé par une voluptueuse atmosphère qui me balançait légèrement; mes yeux se fermaient malgré moi, et j'éprouvai comme la sensation d'un baiser sur mes lèvres, mais ce baiser avait toute la ténuité et la durée du son le plus harmonieux. — Le final: « *Gia la mensa è preparata!* »

s'exécuta avec la gaîté la plus désordonnée. Don Juan était assis et coquetait entre les deux jeunes filles, faisant sauter les bouchons les uns après les autres, et donnant libre issue aux esprits impétueux qui frémissaient de leur joug. C'était dans une chambre peu profonde, terminée par une haute fenêtre gothique, à travers laquelle on apercevait la nuit. Déjà tandis que Elvire rappelait à l'infidèle tous ses sermens, on voyait les éclairs traverser le ciel, et on entendait l'approche sourde de l'orage. Enfin, on frappa violemment. Elvire, les jeunes filles s'enfuirent, et au milieu des accords effroyables des esprits infernaux, s'avança le colosse de pierre, auprès duquel don Juan semblait un pygmée. Le sol tremblait sous les pas tonnans du géant. — Don Juan prononce à travers la tempête, le tonnerre et les affreux hurlemens des démons, son terrrible *no!* et l'heure de l'anéantissement est arrivée. La statue disparaît, une épaisse vapeur remplit la salle, elle se dissipe et laisse voir des figures effroyables; don Juan se démène au milieu des tourmens de l'enfer, et on ne l'aperçoit plus que de temps en temps parmi les démons. Une explosion effrayante a lieu tout à coup. — Don Juan, les démons ont disparu, on ignore comment. Léporello est étendu sans mouvement dans un coin de la salle. — Que de bien fait l'apparition des autres personnages qui cherchent inutilement don Juan! Il semble qu'on vienne d'échapper à la puissance des divinités infernales. Dona Anna parut alors; qu'elle était changée! une pâleur mortelle couvrait son visage, son œil était éteint, sa voix tremblante et inégale; mais dans le petit duo avec le doux fiancé qui veut faire la noce aussitôt que le ciel l'a affranchi du dangereux métier de vengeur, elle ne fut que plus ravissante.

Le chœur avait consommé l'œuvre par une franche exécution, et je courus, dans la disposition la plus exaltée où je me fusse jamais trouvé, me renfermer dans ma chambre. On ne tarda pas à m'appeler pour souper à table d'hôte, et je m'y rendis machinalement.

La société était nombreuse, et la représentation de don Juan fut le sujet de la conversation. On vanta généralement les Italiens et le prestige de leur jeu : mais de petites observations sarcastiques, je-

tées çà et là, me prouvèrent qu'aucun des assistans ne soupçonnait même l'intention profonde de l'opéra des opéras. — Don Ottavio avait beaucoup plu. Dona Anna s'était montrée trop passionnée. On devait, disait quelqu'un, se modérer sur la scène pour éviter de frapper trop vivement. Ce quelqu'un-là prit une prise de tabac, et approuva grandement son voisin qui assura que l'Italienne était au reste une très-belle femme, mais trop peu soigneuse de sa toilette; car dans sa grande scène, sa coiffure s'était dérangée et avait nui à l'air de son visage. Un autre se mit à fredonner l'air : *fin ch'han dal vino*, et une dame remarqua que le don Juan était trop sombre, et qu'il ne savait pas se donner l'air évaporé. — Au reste, on vanta beaucoup l'explosion de la fin.

Las de tout ce bavardage, je m'enfuis dans ma chambre.

De la loge n° 23.

Je me sentais à l'étroit, j'étouffais dans cette triste chambre d'auberge. Vers minuit, je crus entendre du bruit près de la porte tapissée. — Qui m'empêche de visiter encore une fois le lieu de cette singulière aventure? Peut-être la reverrai-je encore! Il m'est facile d'y porter cette petite table, deux bougies, ce pupitre. J'y cours. Le garçon vient m'apporter le punch que j'ai demandé; il trouve ma chambre vide, la petite porte ouverte; il me suit dans la loge, et me lance un regard équivoque. A un signe que je lui fais, il pose le bowl sur la table et s'éloigne, tout en se retournant encore vers moi, une question sur les lèvres. J'appuie mes deux coudes en lui tournant le dos, sur le bord de la loge, et je contemple la salle déserte, dont l'architecture, magiquement éclairée par mes deux lumières, se projette bizarrement en reflets merveilleux. Le vent, qui pénètre à travers les portes entr'ouvertes, agite le rideau. — S'il se levait! Si dona Anna venait encore m'appa-

» s'il est injustement versé? une semence terrible de trouble et
» d'odieuse misère! Voyez donc ce siége resté vide, et qu'un voile
» funèbre couvre toujours! Nous sommes perdus, si un seul che-
» veu tombe de la tête du seul patron qui ait été pour ses cliens
» ce que nous aurions dû être tous! »

Le prince du sénat ordonne de faire entrer Servilius.

Dès qu'il fut entré : « Jure sur ta tête, sur la tête de ta femme,
» qui est toi; sur la tête de tes enfans, qui sont toi encore; sur la
» terre sacrée où est le tombeau de tes aïeux, dans lesquels tu vé-
» cus jadis; sur ton héritage inaliénable et sur tes propres cliens,
» qui sont une manifestation de toi; jure, Servilius, que tu con-
» sens à être anathème, toi, ta femme, tes enfans, les tombeaux
» de tes aïeux, la terre aux bornes immuables, hiéroglyphe de tes
» droits, les cliens qui sont tes bras, enfin à être anathème dans
» toute ta personne, si tu dévoiles jamais, sur le lieu profane de
» l'Aventin, les choses sacrées et fatales du Capitole! »

« Qu'il soit anathème le génie servilien, dit le magnanime pa-
» tron; qu'il soit anathème, si je trahis le mystère de Rome! »

« C'est bien, dit le prince du sénat. Après la délibération, le
» roi des sacrifices t'expiera pour avoir mis le pied sur l'Aventin.
» Maintenant, dis ce que tu as à dire. »

Alors Servilius s'exprime en ces mots :

« Pères, auteurs de la cité, ne m'attribuez pas ce que mon dis-
» cours a de funeste. Les cliens rassemblés sur l'Aventin, sans
» liens de famille, sans existence propre, ne sont qu'une multi-
» tude confuse; pourtant ils viennent de se donner des chefs. Pa-
» terculus et Bellutus, obscurs par eux-mêmes, ont déposé l'éclat
» emprunté qu'ils devaient à leurs patrons : proclamés chefs de la
» sécession, ils sont devenus les cliens, les reflets de la sécession! »

« Que Paterculus et Bellutus périssent! crient quelques séna-
» teurs. Éteignons dans un sang immonde cette gloire nouvelle,
» indépendante de la nôtre! »

« Pères, reprend Servilius, laissez-moi continuer. Paterculus
» et Bellutus, sans doute, ne sont point sous la sauvegarde des
» mœurs et de la religion, mais ils ne sont pas entre nos mains.

» Ainsi donc le fait, nous sommes obligés de le reconnaître, est, sur
» ce point, plus fort que le droit. Les plébéïens ne sont pas venus
» se réfugier dans l'asile ouvert par vous; ils ont conquis l'asile.
» Si vous voulez employer la force, dites-moi le nombre des cliens
» que vous avez conservés. Il n'est pas grand. Jugez, par la soli-
» tude où est la ville, de l'énormité du mal. Affranchirez-vous
» vos esclaves, pour remplacer le vide fait autour de vous par la
» fuite de vos cliens? Donnerez-vous des armes à ces cliens nou-
» veaux, dont vous n'aurez pu éprouver la fidélité? »

« Rassurez-vous, Servilius, disent plusieurs sénateurs avec une
» amertume contrainte; l'ancien plebifugium a laissé à peine une
» trace dans la mémoire, celui-ci n'en laissera pas davantage. Une
» multitude privée de tout lien commun ne saurait subsister par
» elle-même. Si vous eussiez conservé votre raison sur l'Aventin,
» sans doute, moitié crainte, moitié fascination, vous auriez en-
» traîné tous vos cliens; l'exemple de la soumission aurait été con-
» tagieux à l'égal de celui qui a commencé la révolte. »

Servilius sourit d'un sourire qui fit frémir.

« Ils manquent de pain, s'écrient en même temps d'autres sé-
» nateurs; et si les plébéïens ont conquis l'asile, ils n'ont pu con-
» quérir les auspices, puisqu'ils sont sans ancêtres. »

Servilius reprend : « Vous ne savez pas tout! Ils sont sans an-
» cêtres, mais ils ne sont plus sans traditions! Ils ont su conqué-
» rir à la fois un asile et des traditions. Bien plus, ils se sont ar-
» rogé la faculté de donner un nom à l'un d'eux. Paterculus a reçu
» le nom de Brutus, et ils l'ont envoyé consulter un oracle plé-
» béïen. »

« Un oracle plébéïen! disent les sénateurs. Profanation des cho-
» ses saintes! De quel malheur nous sommes menacés! »

Servilius continue : « Vous ne savez pas tout! ils ont jeté les
» yeux sur le siége vide de Rémus. »

Posthumius s'écrie : « Ce n'était donc pas un fantôme que je
» voyais tout à l'heure s'approcher de ce trône! Je croyais vous
» épouvanter d'une vaine image, et voilà que c'est une réalité!
» Il est déjà trop tard pour expier le sang de Rémus! »

Enfin Servilius continue encore : « Vous ne savez pas tout ! ils » n'ont point fait l'apothéose de Servius Tullius, mais ils en ont » eu la pensée, et toujours ont-ils placé son nom dans le calen- » drier. Je vous le disais, ils ont su conquérir un passé. Rémus ! » un premier plebifugium ! Servius Tullius ! Sans doute, l'oracle » plébéien achevera l'initiation commencée sans vous. Ils ont » maudi la fille d'un roi ! Ils ont marqué un lieu du signe de l'ana- » thème ! Ils ont imposé un nom ! J'ai dit toute la calamité. »

Posthumius se lève, et fait connaître, en ces mots, la vive douleur dont il est saisi :

« Ah ! nous sommes bien punis de notre inflexible orgueil ! » Vous souvenez-vous, pères, de cette joie immodérée que nous » fîmes tous éclater lorsque nous reçûmes la première nouvelle de » la mort du tyran ? Nous la contraignîmes d'abord en nous- » mêmes, non point par égard pour nos cliens, non point dans la » crainte de les alarmer, d'éveiller leurs inquiétudes ; mais nous » crûmes que la manifestation d'une allégresse si intimement pa- » tricienne ne devait pas se produire hors de l'enceinte sacrée. » Les plébéiens n'étaient pas faits pour la voir éclater en leur pré- » sence ! Ils ne devaient pas nous contempler, rendant de solen- » nelles actions de grâces aux dieux ! En effet ne sont-ils pas » étrangers à la cité ? c'est bien assez, peut-être même c'est trop » qu'ils soient habitans de la ville ! Eh bien ! ils vous ont laissé la » ville ! cette solitude civile et religieuse où vous étiez retirés, ils » en ont fait une vraie solitude ! L'ironie de nos facultés émi- » nentes est-elle poussée aussi loin que nous eussions pu l'atten- » dre ? Devons-nous persister dans notre superbe isolement ? Que » vous en semble ? Quoi qu'il en soit, s'ils sont étrangers à la cité, » nous ne les dédaignons pas lorsqu'il s'agit de défendre la ville, » de répandre leur sang pour affermir la cité dont ils sont exclus. » La mort du tyran leur importait peu, et sans eux, le tyran eût » continué de régner sur nous. Le héros que nous honorons du » nom de Coclès, qu'aurait-il pu sans ses cliens fidèles ? Et moi, » qu'aurais-je fait, si, sur les bords du lac Régille, j'eusse été aban- » donné de mes cliens ?.. »

Posthumius a cessé de parler, un morne silence règne dans l'assemblée.

« Dieux immortels! s'écrie le vieux Coclès tout mutilé, et » n'ayant plus de vie que dans son ame indomptable, dieux im- » mortels! est-ce bien mon nom que je viens d'entendre proférer » pour appuyer de tels blasphèmes? Eh quoi! l'on me dispute ma » victoire, pour l'attribuer à mes cliens! Que Posthumius abdi- » que, s'il le veut, la gloire qu'il a conquise! qu'il la dénie même » aux deux athlètes célestes qui furent vus à la fois guerriers si » merveilleux et messagers non moins merveilleux! qu'il en comble » ses cliens! qu'il les envoie à Jupiter pour lui demander des an- » cêtres par lesquels ils puissent désormais prendre des augures! » Eh! si les miens ont fait leur devoir, c'est une dette qu'ils ont » acquittée, car ils sont débiteurs éternels pour le pain qu'ils ont » reçu à l'asile. La nourriture pour soutenir une vie éphémère, » une discipline exacte pour leur faire accomplir la loi de l'ordre, » dont ils seraient incapables par eux-mêmes, voilà toute la dette » du patron à l'égard du client. Si mes cliens n'eussent pas ac- » compli leur tâche sur le pont Sublicius, je ne me serais cru quitte » envers eux que par de justes châtimens, pour les faire rentrer » sous la loi de l'ordre. Que mon nom seul ait été prononcé après » la victoire, n'était-ce pas suffisant? La vertu de mon nom en- » veloppe tous mes cliens. Ils sont les bras, je suis la tête. Les » cliens, race vile et sans nom, ne peuvent avoir d'autre renom- » mée que la seule renommée de leurs magnanimes patrons. »

Ménénius, affligé de la dissension qui se manifeste dans le sénat, demande à être député sur l'Aventin.

« Un député sur l'Aventin! s'écrient les sénateurs; où cette mol- » lesse va-t-elle nous conduire? Traiter des cliens à l'égal du » peuple des Quirites! »

« Ah! du moins, Ménénius est un homme sage, » dit un d'eux.

« Il s'agit bien de sagesse et de prudence! dit un autre; la sou- » veraine sagesse, l'extrême prudence, seraient la longanimité et » l'inflexibilité. »

« Qu'il aille sur l'Aventin! dit un troisième. Il n'aura pas be-
» soin, lui, d'être purifié à son retour! »

Ménénius lance un regard irrité sur celui qui venait de parler, et s'écrie : « Je suis en état de prouver mon origine par l'eau et le
» feu! »

Tous s'empressent auprès de Ménénius pour l'apaiser.

Le plus grand nombre disait : « Que Ménénius aille sur l'Aven-
» tin, puisque le sort en est jeté! mais que Servilius reste au mi-
» lieu de nous! qu'il ne retourne point parmi les cliens! qu'il su-
» bisse l'expiation! Noble Ménénius Agrippa, tu seras expié à ton
» tour! »

Appius Claudius, patricien sabin, qui jadis était venu à Rome avec tous ses cliens, dit quelques paroles fort extraordinaires : « Le
» roi Tatius, car tout chef est décoré de ce titre, le roi Tatius
» voulut se nourrir du pain de Panda, pour ne pas séparer son
» sort de celui des nombreux cliens sabins qu'il avait emmenés avec
» lui à l'asile de Rome. C'est sans doute pourquoi son tombeau a
» été rejeté sur l'Aventin, à côté de celui de Rémus.... Ainsi, dans
» un temps de juste sévérité, fut exclus de la sépulture patricienne
» un transfuge de la cause patricienne, qui était roi, et qui s'était
» mis sous votre protection. »

Servilius et Ménénius comprirent le rigide Sabin; ils froncèrent le sourcil, sans lui répondre.

L'assemblée se sépara. . . .

Les sénateurs ne se retiraient pas en silence. « Un député en-
» voyé aux plébéïens révoltés!... quel esprit de vertige et de deuil
» souffle sur le patriciat romain!.. Les autres patriciats seront-ils
» préservés de la contagion?... Où s'assemblera le conseil amphic-
» tyonique de la confédération latine, maintenant que l'Aventin est
» souillé!... En effet, le tombeau de Tatius est sur l'Aventin, aussi
» bien que celui de Rémus.... Augure menaçant, que le flot pro-
» fane ait envahi ce lieu!... »

Les nobles hiérophantes de la cité mystique veillaient; le gouvernail de l'État n'était point abandonné au hasard de la tempête. Appius Claudius fut envoyé par eux à la Diane d'Aricie; il en

rapporta des oracles sinistres. Cependant les sages, calmes et impassibles, ne se livraient pas à de vaines épouvantes. La cérémonie auguste du clou sacré leur avait enseigné que les choses ont un cours sagement et non aveuglément inévitable. D'antiques doctrines avaient été dévoilées. Le siècle qui venait de rendre le dernier soupir avait dit en mourant : « Voilà une première » initiation qui commence pour les plébéïens! » Ces paroles suprêmes avaient toute la solennité d'un arrêt du destin, qui commande aux dieux aussi bien qu'aux hommes. Les sages dirent entre eux : « Voyons comment les néophytes sortiront de l'é- » preuve. Nous nous conduirons selon qu'ils l'auront supportée. » C'est à eux à faire leur propre avenir. Ils se sont précipités eux- » mêmes dans la voie de l'initiation. S'ils ne sont pas mûrs pour » elle, ils seront facilement vaincus. Ils rentreront sous le joug, et » le joug sera plus pesant. Ne nous laissons pas, comme Actéon, » déchirer par les chiens! ne nous laissons pas, comme Orphée, » déchirer par les bacchantes!

» Sacrifions au dieu Salus!

» Que le clou sacré soit pour nous un emblême! fixons d'avance » la limite de l'envahissement, et ne souffrons pas que cette limite » soit dépassée; élevons une digue contre le torrent, et n'atten- » dons pas que le torrent soit débordé au point de renverser la » digue.

» Les patriciens ne sont plus l'ordre, ils sont un ordre, le pre- » mier!

» Que le sénat reste conservateur des ordres et des limites!

» Qu'il soit auteur de toutes choses, même de celles qu'il n'aura » pas faites, car il les aura faites en puissance!

» C'est ainsi que le prêt volontaire de l'amulette valide l'union » profane du contubernium.

» Numa a fondé une religion patricienne. Maintenant que les » plébéïens vont entrer dans la cité, songeons à fonder une reli- » gion hostique! et que néanmoins la religion plébéïenne ait sa ra- » cine profonde, sa raison divine dans la religion patricienne! »

Tel fut le résultat du conseil secret tenu dans les souterrains du

Capitole. Il n'a point été marqué dans les annales des temps; il s'est révélé, à la fin, par la connaissance intime des temps.

Cependant Ménénius arrive sur l'Aventin. « Place, place au sage » Ménénius! mais Servilius n'est pas avec lui! Dieux! aurait-on » immolé le protecteur des plébéïens! » et les cliens de Servilius disaient : « S'il en est ainsi, nous mourrons tous pour le venger! » — « Non, dit Ménénius, Servilius est vivant et libre. Il n'est pas » tombé un seul cheveu de sa tête. »—« C'est bien! c'est bien! » crie la multitude. Ménénius, sage Ménénius, parlez, que vou- » lez-vous de nous? »

« Un député du sénat sur l'Aventin! disaient quelques-uns. » Un personnage consulaire envoyé vers nous! Voyons, voyons » ce que le sage Ménénius va nous proposer. »

Alors Ménénius raconte l'antique apologue des membres et de l'estomac. Cet apologue cyclopéen, qui explique si parfaitement et si grossièrement un ordre de choses où les plébéïens ne sont que des organes sans volonté, fut saisi par cette multitude ignorante.

« Sage Ménénius, vous avez bien raison, dit la multitude, » rentrons dans le devoir. Nous manquons de pain, et nous ne » voulons pas vivre de rapines, puisque nous avons une nourri- » ture assurée chez nos patrons. » — « Ils sont bienheureux, mur- » murent quelques-uns, ceux-là qui ne doivent rien qu'à eux-mê- » mes! »—« Mais, dit le plus grand nombre, ne nous précipitons » pas aveuglément dans l'asile qui nous est ouvert! sachons aupa- » ravant si l'on peut impunément nous mutiler et nous frapper de » verges; si l'on peut impunément nous priver des enfans mâles » ou femelles qui nous naissent dans l'intérieur du contubernium; » si l'on peut en disposer ou pour des travaux prématurés ou pour » d'odieux usages; si nous devons gratuitement répandre notre » sang pour une patrie qui est celle de nos patrons, et non la nô- » tre. »—« Oui, oui, s'écrient-ils tous en tumulte, nous aussi, » nous savons jouir de la douce clarté du jour; à nous aussi nos » enfans nous sont chers, quoique notre obscure paternité soit pour

» nous sans gloire. Nos épouses nous sont chères aussi, quoique » non consacrées par le voile saint du connubium. Vivre seule- » ment, vivre sa pauvre vie comme l'animal stupide! Non! » non! »

Ces paroles circulent dans la multitude. Les murmures recommencent. La sédition prend tout à coup une attitude de calme et d'immobilité qui frappe d'épouvante Ménénius. « Qu'est-ce ceci? » s'écrie le patricien ému; dites vos plaintes, et ne les contenez » pas dans vos poitrines. Que les chefs de la sédition s'expliquent! » ou sont-ils? qu'ils s'expliquent! »

La multitude entoure Bellutus : « N'as-tu pas dit que tu es no- » tre chef? Parle, parle donc! »

Bellutus frémit de crainte. « Où est notre Brutus, dit-il, où est » notre Brutus? Si nous savions comment il a été reçu par la di- » vinité miséricordieuse, nous pourrions avoir quelque courage! »

« Allons, allons, notre Brutus n'est pas encore revenu; mais n'es- » tu pas un de nos chefs, Bellutus? » Bellutus ne peut s'empêcher de frémir dans tout son être, tant est terrible, pour lui, la nécessité d'adresser à un patron des paroles qui ne soient pas celles de la plus entière soumission. « Je le vois bien, dit-il, je suis des- » tiné à l'arbre infâme; mais il n'est plus temps de reculer. » Alors sa terreur fait sa hardiesse, et il est poussé par le flot plébéïen devant le tertre où était assis le député du sénat, Ménénius, inquiet, incertain, qui cherche à rassembler ses pensées.

« Sauvegarde pour moi, dit Bellutus, et je parlerai! Mes pa- » roles ne me seront pas attribuées; elles sont celles de tous. »

« Sauvegarde aussi pour Paterculus, pour le Brutus absent! » crie une voix.

« Noble patricien, jure par toi-même, s'écrie la multitude, » jure par toi-même, que nul mal ne sera fait à nos chefs! »

« Nul mal ne leur sera fait, dit Ménénius, lorsqu'ils seront » hors de l'Aventin. Ils seront inviolables à l'égal des héraults » que les ennemis en présence s'envoient entre eux. »

— « Courage, Bellutus! le noble patricien a promis; parle! » parle! »

Bellutus allait parler, lorsqu'un cri se fait entendre : « Voici » notre Brutus ! Place, place au Brutus plébéïen ! Bellutus, tu peux » réserver ton courage pour une autre fois ! Le voici notre Brutus! » Voyez comme il s'empresse ! Il n'a pas besoin d'être encouragé, » lui ! Une joie pleine de force anime ses traits ! »

Le flot de la multitude écarte Bellutus, et pousse au pied du noble tertre Paterculus tout couvert de sueur et de poussière.

Le Brutus plébéïen, inspiré par les rudimens de science qu'il vient sans doute d'apprendre, et par la solennité de la circonstance, commence en ces mots :

« Le plébéïen n'est point une brute, puisqu'il a reçu le don de la » parole aussi bien que le patricien. J'userai de la parole ! La parole, » c'est le feu sacré de Prométhée ! »

Ménénius ici fronce le sourcil.

« Que dit-il ? murmure la multitude. Sans doute, il a prononcé » un mot de la langue sacrée, car Ménénius a fait un signe de mé- » contentement. »

« N'offense pas Ménénius, crie la multitude ; Ménénius nous » veut du bien ! »

Brutus se retournant : « Puisque je parle, vous devez vous taire. » Lorsque j'aurai fini, vous verrez si j'aurai mal dit, et vous me » désavouerez, si vous voulez. »

« Il a raison, dit la multitude, nous ne pouvons parler tous à » la fois ; le sage Ménénius ne nous comprendrait pas. Mais nous ne » voulons pas que Ménénius puisse se tenir pour offensé. »

Brutus continue :

« Les plébéïens n'ont pas les saints mariages qui donnent une » famille. Ils n'ont pas la terre qui donne un tombeau ; mais ils » ne sont pas dépourvus d'intelligence : ils ont le signe de l'in- » telligence, qui est la parole. Ils obéissent, mais ils n'obéissent pas » comme les brutes. Ils comprennent. Qu'ils ne soient donc pas » traités à l'égal des brutes ! Ménénius, nous ne demandons autre » chose que le rétablissement de l'antique lien qui unit le patron et » le client. »

« C'est juste, » dit Ménénius ; et cependant il n'a pas remar-

qué sans douleur le commencement de la harangue du plébéïen.

Brutus veut continuer; Ménénius étonné se hâte de lui dire : « N'ai-je pas affirmé que la demande était juste? La parole qui est » sur les lèvres d'un patricien n'est-elle pas ferme et stable? Que » peut-il y avoir de plus? »

« Oui, sans doute, reprend Brutus, la demande est juste, mais » ce n'est pas d'aujourd'hui, et pourtant on n'en tient nul compte. » N'avons-nous pas vu, ces jours derniers, un malheureux client » tout couvert de cicatrices qu'il avait reçues en défendant la cause » de nos maîtres, ne l'avons-nous pas vu échappé de la prison pri- » vée, avec les marques des plus odieux traitemens? Que de pa- » reilles choses n'arrivent plus! Voilà ce que nous demandons! »

« De pareilles choses n'arriveront plus, » dit Ménénius, en faisant un signe de sa tête vénérable, le signe auguste connu sur le Capitole.

« De pareilles choses n'arriveront plus, dit la multitude; le sage » Ménénius promet au nom du sénat, au nom des pères de la pa- » trie, il a scellé la promesse du signe irrévocable.

La multitude était près de se dissoudre, lorsque Brutus s'écrie : « Bellutus, que fais-tu? Contiens ces cliens indisciplinés! Ne nous » ont-ils pas proclamés leurs chefs? J'ai encore quelque chose à » dire! » Alors on écoute de nouveau, et Brutus continue : « Mal- » heureux mortels, un instant de patience! Voulez-vous retomber » encore sous le joug? Je n'accuse point le sage Ménénius; je sais » qu'à l'égal de Servilius, il a su conserver intact le lien de la » clientelle. Il promet pour les autres ce qu'il n'aurait pas besoin » de promettre pour lui-même. A présent, nous sommes réunis, et » c'est cette réunion qui seule fait notre force. Lorsque nous se- » rons dispersés, nous serons encore à la discrétion de ceux qui » voudront nous opprimer. » Puis élevant la voix pour être entendu de plus loin : « Qu'il soit fait un traité! »

« Un traité! » dit Ménénius en lui-même; et prenant la parole : « Comment pourrions-nous faire un traité? Êtes-vous une société » ayant ses règles fixes, ses assemblées légitimes, ses magistrats » nommés selon des rites antiques, des augures pour imprimer le

» sceau religieux à des chefs, des sacrifices pour la solennité des
» sermens? Un traité est impossible! Que la parole du patricien
» suffise au plébéïen! Nulle autre garantie n'est dans la nature
» même des choses. Le sénat qui m'a envoyé vers vous n'a point
» pû me donner le pouvoir de faire un traité. »

« Sage Ménénius, répond Brutus, retournez au sénat, et de-
» mandez-lui le pouvoir de faire un traité. »

Ménénius voulait parler, mais sa voix était couverte par les voix libres de la multitude. « Un traité! un traité! »

Ainsi Ménénius avait perdu tout ascendant. Il fut obligé de se retirer. Quelques heures avaient suffi pour vieillir son apologue d'un cycle complet.

Dès qu'il fut hors de l'enceinte, des groupes confus se formèrent autour de Brutus, qui s'exprima en ces mots : « Vous m'avez
» envoyé au prêtre serf d'Aricie; c'est lui qui m'a inspiré les pre-
» mières paroles que j'ai dites, paroles qui ont si fort étonné le sage
» Ménénius, et que vous n'avez pas comprises. Prométhée est,
» dans l'âge le plus reculé, le chef de la première sécession plé-
» béïenne; c'est un Titan, et les Titans furent les plébéïens de l'O-
» lympe. »

« Ah! dit la multitude, voilà un mystère. Nous allons donc
» entrer dans la voie qui conduit à l'enceinte des mystères! Gloire
» à la divinité protectrice des serfs! Gloire à Prométhée, le pre-
» mier roi des plébéïens! »

« Écoutez, continue Brutus, le prêtre de la divinité miséricor-
» dieuse m'a donc accueilli. Il m'a dit : « Je sais la retraite des
» plébéïens de Rome sur l'Aventin. La renommée s'occupe d'eux;
» ils sont. Aussitôt j'ai consulté le dieu, et voici l'oracle sacré qu'il
» m'a fait entendre : « La parole est le signe de l'intelligence; avez-
» vous le signe de l'intelligence? connaissez-vous vous-mêmes. Les
» mortels qui se connaissent sont bien près d'être des hommes. Ne
» quittez pas l'Aventin sans un traité. Souvenez-vous toujours de
» Servius Tullius. Il fut votre roi à vous. Tarquin abaissait les pa-
» triciens, sans relever les plébéïens. Il eût voulu consumer les uns
» et les autres dans des travaux semblables à ceux des cloaques con-

» struits par le premier Tarquin. Que la mémoire de Servius Tullius
» vous reste à jamais chère et sacrée! Il avait compris que vous
» aviez le signe de l'intelligence. »

Les yeux de la multitude s'étaient ouverts. Ce fut comme une création de l'homme. Le grand mythe de Prométhée venait d'être dévoilé dans son sens intime. Le Brutus plébéïen ne dit plus que ces mots : « Amis, vous comprenez à présent pourquoi j'ai exigé
» un traité. Nous sommes devenus habiles à le contracter, et il ne
» saurait nous être refusé. Il y a des dieux pour nous! »

Vous eussiez vu alors la multitude, naguère si confuse, rentrer dans un calme plein de dignité, mais qui avait cessé d'être effrayant. Chacun allait, venait, pourvoyait à sa subsistance. On attendait sans inquiétude Ménénius, qui avait promis de revenir. Et ce calme paisible, mais plein de puissance, avait lui-même quelque chose de bien plus menaçant pour les patriciens.

Cependant les épouses des plébéïens accourent de toutes parts, épouses nommées injustes, parce que tous leurs droits et tous leurs devoirs ne dépassent pas l'enceinte obscure du contubernium. Des vieillards, des enfans accourent aussi. Les jeunes filles, les jeunes épouses forment des danses. L'Aventin ressemble au Cythéron, animé par les chœurs des ménades.

Un chant nouveau retentit dans les airs, un chant que tous ont appris en même temps :

« Gloire éternelle ! éternel amour à Servius Tullius, le roi des
» serfs !

» Servius Tullius est fils de Vulcain, de l'artisan céleste qui
» maîtrise le feu, qui rend le fer docile, qui préside à tous les arts,
» les arts plébéïens comme les arts patriciens ; qui façonne le soc
» de la charrue, le glaive de la guerre, le gond des portes de l'O-
» lympe, des portes des villes, des portes des maisons.

» Servius Tullius est notre Prométhée.

» Sa mère, princesse illustre, qui fut réduite en esclavage, est
» la Sémélé du roi des serfs. Le foyer du patron fut la couche ar-
» dente où elle conçut celui qui devait ébranler la stabilité patri-
» cienne.

» Le fer et le feu domptent toutes choses ; celui qui dompte le
» fer et le feu est homme.

» Lorsque l'enfant merveilleux fut né, on vit une flamme errer
» sur son front, autour de ses tempes, effleurer tout son visage.
» L'enfant n'était point effrayé. Sans doute, il savait que les ca-
» resses du feu divin étaient les baisers de son père !

» Gloire éternelle ! éternel amour à Servius Tullius, le roi des
» serfs, le fils de l'artisan céleste !

» Maudit, maudit le nom de Tullie, la parricide ! »

Tout est changé. Le trouble et l'inquiétude sont maintenant dans le forum, et surtout dans le sénat. Ménénius a rendu compte de ce qu'il a vu. Les étranges paroles du Brutus du mont Aventin y causent une surprise que rien n'égale.

Les sénateurs frémissent.

Appius Claudius, ce rigide Sabin, qui jadis avait amené à Rome tous ses cliens, s'exprime en ces mots :

« Princes de la cité romaine, sans doute c'est un mal sacré qui a
» obscurci votre jugement. Il faut bien qu'il en soit ainsi, puisque
» seul j'ai conservé intact le lien de la clientelle. Je ne parle pas
» de Servilius, qui a suivi ses cliens sur le mont profane. Nul
» d'entre les miens n'a même songé à y porter ses pas. Et cepen-
» dant jamais je n'ai molli avec eux. Il est vrai que nés hors
» des hantises romaines, ils ont été plus facilement soustraits à la
» détestable contagion. Mais, je le crois, il dépendait de vous que
» les vôtres aussi, contenus par une discipline salutaire, eussent
» moins porté leurs regards sur ce qui devait leur demeurer à ja-
» mais étranger. Quoi qu'il en soit, je le jure par moi-même, si
» vous laissez achever aujourd'hui votre défaite, dès aujourd'hui
» je quitte Rome, patrie de mon choix ; je la quitte avec ma fa-
» mille et mes cliens, car je ne veux plus faire partie d'une cité
» souillée. Un traité avec une race impure ! un traité avec une race
» sans passé, sans avenir ! Connaissez-vous un rituel où vous
» puissiez trouver des formules qui s'appliquent à un tel traité ? La

» foi du serment est réciproque. Savez-vous des expressions pour » énoncer un serment qui lierait à la fois ceux qui ont des choses » sacrées et ceux qui n'en ont pas? Invoquez le génie de vos » pères, qui est vous; engagez vos enfans, qui sont vous encore! » Eux, qu'invoqueront-ils? qui pourront-ils engager? Vous allez » donc être obligés de leur communiquer votre force virtuelle, » votre propre vertu contre vous-mêmes! Ils ont la parole comme » nous, ont-ils osé dire à Ménénius! Est-ce un dieu qui a fermé » la bouche de Ménénius, qui a ébloui son regard, qui a fait tinter » son oreille? est-ce un vertige sacré qui l'a saisi? Il n'a pas su » leur répondre, et je n'oserais lui attribuer tout le crime du » Destin; il n'a pas su leur répondre qu'ils avaient une parole » transitoire, une parole qui est un son fugitif, sorte de beuglement, signe du besoin, et non manifestation de l'intelligence. » Ils sont privés de la parole éternelle qui était dans le passé, qui » sera dans l'avenir. Aussi comment avez-vous imaginé d'envoyer » un député sur l'Aventin? Un autre jour, vous compléterez vos » bienfaits d'aujourd'hui... vous convoquerez les peuples voisins » pour qu'ils conduisent à vos cliens de nouvelles Sabines; vous » leur enseignerez à connaître les saints mariages; un autre jour, » vous-mêmes vous ne craindrez pas de contracter de profanes alliances... ou plutôt, et que de telles paroles ne soient pas un funeste présage! il n'y aura plus d'alliance profane, car rien ne sera » sacré... ils auront des familles et des tombeaux!.. ils viendront » s'asseoir sur nos chaises curules!.. il sortira du milieu d'eux des » pontifes, de saintes vestales!.. Alors, je l'espère, dieux immortels, » vous prendrez en main votre cause!... Mais ne laissons pas arriver le mal à un tel excès... ne serait-il pas temps encore d'armer » le peu de cliens qui nous sont restés fidèles? ne serait-il pas temps » encore de demander des secours aux autres patriciats, puisque la » cause est commune? n'avons-nous pas des ôtages dans nos ergastules?... »

Servilius, interrompant Appius Claudius, s'écrie : « Le sénateur » sabin en appelle à tous les patriciats! Ignore-t-il que de pareils » accens ont été déjà proférés dans cette enceinte, et proférés en

» vain? Mais que parle-t-il d'ôtages retenus dans nos ergastules? » Pendant que nous discourons ici, nos cliens agissent. Nos glèbes » sont abandonnées, nos pâturages sont déserts, nos maisons des » champs sont vides, nos foyers domestiques sont dans une af- » freuse solitude.... ce ne sont plus de confuses clameurs qui re- » tentissent sur l'Aventin... l'Aventin est devenu le Cythéron en- » vahi par les ménades.... les femelles de nos cliens, les épouses » du contubernium, célèbrent sur le mont profane les danses or- » giques de l'initiation... »

A ces mots, un gémissement unanime se fait entendre dans l'assemblée : « A quel rêve cruel Servilius est-il en proie? »

« Non, non, ce n'est point un rêve cruel, répond Servilius, » c'est une triste réalité. Les dieux aient pitié de nous! et pourtant, » si nous sommes sages, il est temps encore de sauver la chose ro- » maine. Que Ménénius aille conclure un traité, et tout à coup la » cité s'accroîtra d'un nombre considérable de demi-citoyens, qui » ajouteront à notre force. Le lien de la clientelle sera un lien sou- » ple et intelligent qui permettra l'accord d'une volonté subor- » donnée avec une volonté suprême. »

Tous disent : « La porte est ouverte à la promiscuité. Ce que des » plébéiens gagnent, nous le perdons. Allez, sage Ménénius, allez » assurer notre faiblesse et notre honte. Le destin est contre nous. »

« Quel traité ferai-je? demande Ménénius. Où sont les garanties » à donner et à recevoir? »

« Le sage Ménénius dit vrai, répondent quelques-uns. Qu'avant » de quitter l'enceinte du Pomerium, il prenne les augures dans » un lieu consacré! Que du moins la religion des augures soit in- » tacte! par elle nous demeurons auteurs et maîtres! »

Tout pouvoir est donné au sage Ménénius. Il se fait accompagner par des féciaux, ces ministres de paix et de guerre qu'on envoie chez les peuples ennemis.

Il retourne sur l'Aventin, après avoir pris les augures.

En arrivant, Ménénius est étonné du calme qu'il trouve sur l'Aventin. L'ordre le plus parfait y règne. Les chants et les danses,

qui avaient apaisé l'orage, avaient eux-mêmes cessé. Les plébéïens de tout sexe et de tout âge se reposaient dans le sentiment de leur nouvelle existence. Il ne subsistait plus une seule trace de la sédition. Ménénius parle, il est écouté, non plus avec une stupide curiosité, ou une crainte servile, mais avec une attention pleine de sens. La discussion s'engage entre le noble député du Capitole et les chefs de la sécession entourés de quelques vieillards, discussion grave et solennelle, symptôme bien plus puissamment énergique que le tumulte et la confusion. L'ordre est sorti du chaos; on eût dit une société organisée.

Maintenant le principe progressif est créé; il est créé pour soutenir une lutte interminable contre le principe stationnaire. Les tribuns sont proclamés à la face du ciel, sous la sanction du nutùs patricien, en présence des féciaux, ministres de paix et de guerre.

Paterculus, le Brutus plébéïen, et Bellutus, sont les premiers tribuns.

On ne leur accorde aucun des insignes d'une magistrature, parce que, nés du fait et non du droit, ils ne sont pas des magistrats légitimes. Ils ne pourront point prendre les augures, parce qu'ils n'ont point d'ancêtres. Ils auront un siége à l'entrée du sénat, sans pouvoir pénétrer jamais dans l'enceinte sacrée. Ils recevront les plaintes des cliens, qui auront la faculté de s'adresser à eux, et qui, pour cette action seule, seront dispensés de se faire autoriser par leurs patrons. Ils seront inviolables comme les héraults que les ennemis s'envoient entre eux; leur personne sera sacro-sainte. Le seul mot de la langue des formules virtuelles et royales qui leur soit communiqué est un mot privatif. Lorsqu'ils diront *veto*, les lois et les décisions du sénat seront frappées de nullité.

Mais comment un tel traité a-t-il pu être fait? Par quelles cérémonies a-t-il pu recevoir la force légale et religieuse? Sans doute, les patriciens, pour la plupart, le regardèrent, dans leur ame, comme un acte qui ne pouvait les lier; mais les destins avaient parlé, il fallut obéir.

En effet, les destins se sont expliqués dans la séance du conseil secret, où il a été dit que l'épreuve avait été favorable aux plé-

béïens, que le premier grade de l'initiation sociale venait de leur être irrévocablement acquis.

Plus tard, l'antique Eurysthée s'occupera de la seconde épreuve.

La seconde épreuve, à présent, ne peut tarder.

Après la ratification du sénat, les réfugiés de l'Aventin rentrèrent à Rome. La joie fut immense. Quelques patriciens gémissaient; ces gémissemens de l'orgueil humilié se perdaient dans la joie publique.

Plusieurs jours de fête suivirent ce jour de réconciliation générale.

Le meurtre antique de Rémus fut expié, et l'on fit des libations de lait et de vin au tombeau du roi Tatius, qui n'avait pas dédaigné le pain des cliens.

La joie cependant n'était pas sans mélange d'inquiétude. On assurait que la Junon patricienne de Riéti avait considéré d'un œil farouche le premier triomphe de l'Hercule plébéïen, et qu'elle songeait à en tirer une vengeance éclatante. On disait encore que la Diane d'Aricie avait ordonné de formidables expiations dans son temple. On parlait de mille prodiges sinistres, par lesquels les dieux avaient manifesté leur courroux. Les confédérations latines et osques s'émurent. Partout le génie de la progression s'agite dans ses fers et dans son sommeil.

Le philosophe ajoute quelques remarques à ce récit, fait alternativement par le poète et par l'historien. Les rois de l'Occident représentent le principe progressif, comme les rois de l'Orient représentent le principe stationnaire. Une fausse induction a fait croire qu'à Rome les consuls avaient hérité de la puissance des rois; ce sont bien plutôt les tribuns. Nous venons de voir naître cette puissance transformée, si chétive au moment de sa transformation, et qui finira par tout envahir. C'est elle qui, après tant de victoires successives, remportera, un jour, la triste et dernière victoire de Pharsale; c'est elle qui épuisera la coupe de toutes les gloires, de toutes les voluptés, de tous les crimes, et qui, sous le nom d'empereur, parmi les plus effroyables saturnales, infligera au monde les grandes épreuves préparatoires du christianisme.

La première sécession plébéienne se résume donc par ce seul fait. Jusqu'alors, le client avait été identique avec le patron ; il vient de s'en détacher pour vivre de sa vie propre, pour commencer une destinée personnelle, pour avoir la conscience de lui-même, enfin pour produire une volonté individuelle. Le client continuera d'être soumis au patron, mais il en sera distinct, comme l'enfant nouveau-né est distinct de sa mère.

BALLANCHE.

Voir le tome II, 3e livraison, tome IV, 3e livraison.

UN BAL A MOSCOU.

(Année 1821.)

Il y a huit ans, j'assistai, à Moscou, à un bal magnifique qui fut donné à l'empereur Alexandre par le corps de la noblesse, dans la vaste salle d'un grand bâtiment qui tient au *vieux marché*. L'édifice n'a point d'apparence; il est sans effet extérieur. Cependant la salle est vaste et belle; ses draperies étincellent d'or et de superbes dessins. Elles ont bien quelque chose d'un peu lourd, quoiqu'elles soient neuves et du goût d'hier. C'est que les Russes, pour les objets d'arts, n'ont guère d'autres modèles que quelques artisans allemands qui habitent Moscou et Dantzick.

Dix heures sonnaient au Kremlin : c'était la soirée de la *Saint-Alexandre*. Comme on se pressait dans les escaliers qui conduisent au grand salon, vivement éclairés, resplendissans de pierreries, de bracelets d'or, des beaux diadèmes des princes tartares, de vêtemens gracieux et magnifiques, la foule me fit franchir vite leurs degrés. J'entrai dans les salles, et j'y suivis long-temps, non sans émotion, le flot rapide des maîtres d'un empire immense, cette élite d'une nation belliqueuse qui avait combattu les Français, quand Bonaparte, et sous lui, Ney, Masséna, et Gérard, si jeune alors, tenaient l'épée de notre empire.

Je n'entendais autour de moi que des accens français. Aussi ma pensée revint vite vers la France. « Sans ses malheurs, je ne serais point ici ! » Avec ce souvenir reparut celui de ces sociétés moins fastueuses que j'avais quittées. A l'étranger, on s'appuie sur la gloire de la patrie; on découvre avec joie les titres que son épée et son génie ont inscrits dans la mémoire des nations. Le cœur vous bat quand vous entendez prononcer ce nom de Bonaparte, qui a laissé partout une ineffaçable impression, avec son vaste esprit, ses victoires et ses lois, qui venaient derrière ses victoires.

Du milieu de ce luxe splendide ou élégant, importé de Paris et de Téhéran, dans l'atmosphère que respiraient ces groupes ravissans de jeunes filles, de belles et grandes dames, je croyais respirer parfois un air plus vigoureux que dans nos cercles, l'air des forêts et des plaines immenses de la Crimée et de la Géorgie. Les aïeules de ces jeunes femmes en étaient sorties, et celles-ci en conservaient comme une tradition irrécusable, la grâce impétueuse, le coloris du plus beau sang. Le bruit des voix couvrait l'assemblée. Il n'y avait pas là à penser : aussi je me livrai à l'existence tout extérieure de ce tourbillon; je me laissai conduire par les amis que j'avais rencontrés et les flots agités de la foule; je ne demandai plus de jouissances qu'à mes yeux, qu'à ma vive curiosité.

L'empereur venait d'entrer dans la salle; il était entouré d'officiers vêtus avec éclat, à la taille élancée et serrée. Son inséparable comte Arachecff l'accompagnait, et lui présentait des officiers venus des divers gouvernemens de l'empire, des seigneurs et des étrangers. On se pressait autour de lui, mais avec respect, pour le voir et le saluer; cet empressement ne dura qu'un moment. L'orchestre exécutait un air composé en 1812, et qui est national en Russie. Il est connu sous le nom d'*Alexandre et Élisabeth*. Ce chant a une grâce vive, en même temps qu'une couleur mélancolique. Je le comparai à l'adieu qu'on adresse à une jeune personne tendrement aimée et malade, lorsqu'on s'éloigne d'elle pour un long temps, pour un voyage plein de périls. Ce chant enivre les Russes, qui y lient des souvenirs nationaux. Je l'écoutai cette fois plus attentivement que jamais. Sa dernière impression sur moi fut de me rap-

peler des sons touchans que j'avais ouïs pendant une nuit de ma première jeunesse. J'allais sortir de France.... je les recueillis sur la lisière d'un parc, au pied des vieux murs du château de Grillon... Ces sons glissaient à travers les fentes éclairées d'une persienne, et glissaient comme un vent du printemps dans les plus jeunes branches des buissons en fleur.

L'empereur serra la main d'un grand nombre de courtisans, puis les groupes se dispersèrent. Alors il fut libre comme nous, et alla se présenter devant les banquettes des dames, et causer. Il était spirituel et beau; sa figure s'animait, dès que son ame était quelque peu intéressée; personne n'entamait et ne soutenait mieux que lui un entretien.... A quelques pas du prince, je lisais dans les yeux de tous l'impression que causaient sa parole, ses manières affectueuses, toutes chevaleresques.

Il brillait au milieu de ces jeunes groupes de femmes qui se pressaient autour de lui pour l'entendre, au milieu de ces toilettes qu'il devait froisser en marchant.

Après des politesses qui s'adressaient aux rangs élevés, l'empereur passa sans affectation, mais avec vivacité, aux jolies femmes du bal. Il les eut bientôt trouvées. Je le suivais, il causait haut; sa parole était forte, alors même qu'il essayait de la plier, de l'adoucir. La conversation se poursuivait en marchant; elle était gaie et toujours brisée; c'est en français qu'elle se soutenait, toute la noblesse russe parle notre langue. — Cette conversation toujours facile avait de l'à-propos; elle charmait par sa douceur et sa politesse, sans laisser de trace cependant, car il n'y avait décidément rien de supérieur.

J'étais auprès de l'empereur, lorsque, touchant tout à coup la main d'une vieille femme, la princesse de Kamenski, il la pria pour une *polonaise*, espèce de marche cadencée, assez vive, exécutée sous le sceau des hautes convenances. La vieille Russe était ravie, et se tira assez bien du pas. Le tour des jeunes femmes arriva; il y en eut quatre qui dansèrent la *polonaise* de l'empereur. Lorsqu'il voulait adresser une nouvelle invitation, il semblait interroger le groupe qui l'entourait, et prendre conseil de ses impressions et de

son goût. Quelquefois l'empereur se perdait, s'effaçait dans la foule. Alors on revoyait graviter autour de lui quelques courtisans, de vieux sénateurs. Changeons le lieu de la scène; plaçons-la sur une promenade de Moscou, alors le prince est inconnu, et il eût été difficile de le remarquer dans la foule, tant il était simple et modeste!

L'empereur était auprès de nous au moment le moins attendu. Dans un de ces instans, il dit en passant à côté de moi : « Bien, voici Mme la comtesse Orloff, je vais la prier de danser, » et il lui offrit gracieusement la main.

C'étaient une joie et une sensation universelle jusque dans les galeries dorées, toutes étaient rayonnantes de lumières, de pierreries; on eût pu croire que l'Asie était venue déployer son éclat et ses splendeurs fantastiques. Sur ces toilettes blanches ou roses, sur ces foules de têtes agitées, sur ces figures si gracieuses, il était impossible de lasser ses regards. Cette vue était ravissante; il y avait de tous côtés mouvement, vie rapide, éblouie. C'était la réalisation d'une des plus magiques peintures des *Mille et une Nuits*. L'empereur était charmé.

Dans le groupe d'officiers qui se formait de temps en temps derrière lui, je remarquai *Paskewitch*, avec sa taille élevée, ses cheveux rares, son regard mélancolique. L'éclair brillait dans ce regard, et la méditation avait fait tomber ses cheveux..... *Diebitsch* était aussi à ce bal. J'ai eu occasion de le revoir plusieurs fois, et entre autres lieux, à Taganrog, lorsque mourut Alexandre. Il est petit, brun, et marche la tête baissée : il paraît froid; mais il a l'œil ardent, occupé; son front est haut, comme celui de Bonaparte; son dos un peu courbé, et ses traits me rappelaient M. de Châteaubriant, en tenant compte de la différence de l'âge.... Diebitsch doit avoir aujourd'hui quarante-cinq ou quarante-sept ans. Sa personne offre un mélange d'ardeur dans la pensée, de formes élégantes et militaires, dont on est frappé. Cet officier si distingué passe pour un homme de plaisir. Il y a long-temps que nous lui avons prédit ses hautes destinées. Le comte de Paskewitch est un homme de mœurs plus graves, qui a un enthousiasme allemand,

des études plus variées. Je l'ai revu à l'université de Karcoff, où il amena un de ses fils.

L'empereur se retira à quatre heures du matin. Le bal ne cessa qu'aux approches du jour; et moi, jeune étranger, je m'étais laissé charmer quelques heures par cette suite de scènes gracieuses, aimées sous tous les climats, à quelque période d'âge que les sociétés soient parvenues.

FRÉDÉRIC FAYOT.

La Danse

ET LES BALLETS,

Depuis Bacchus

Jusqu'à Mademoiselle Taglioni.

2e Article (1).

Dans le premier âge du monde, les hommes chantèrent les bienfaits du Créateur, ils dansèrent pour exprimer leur joie et leur reconnaissance. La danse était un signe d'adoration, et ceux qui considéraient la Divinité comme l'harmonie de l'univers pensaient

(1) Voir tome IV, 3e livraison.

que des chœurs de chant et de danse, images du concert et de l'accord de ses perfections, pouvaient seuls l'honorer dignement. Les prêtres se persuadaient que le dieu qu'ils adoraient en dansant leur inspirait cette fureur sacrée, prélude ordinaire des oracles; le plus grand nombre était de bonne foi. Tous les peuples de l'antiquité ont fait de la danse l'objet principal de leur culte, et leurs prêtres jouaient des jambes et des bras, s'exerçaient vigoureusement sur la pirouette avant de commencer leur cours de théologie.

Dans les temples égyptiens, l'autel, au centre placé, représentait l'astre du jour; les danseurs figurant les signes du zodiaque, les sept planètes, les constellations, exécutaient la révolution des corps célestes autour du soleil. Ces ballets astronomiques étaient aussi ingénieux qu'instructifs. Quelques exercices de ce genre pourraient égayer les leçons que nos savans professeurs donnent à l'Observatoire. Bérénice aux longs cheveux, Cassiopée, Alcide, Orion, dansant un pas de quatre, tandis que leurs compagnons de l'empirée valseraient en cercle avec plus ou moins de vitesse, offriraient des images charmantes. Les cours d'astronomie, un peu sérieux de leur nature, deviendront tout-à-fait fashionables, si leur appareil uranographique est composé de légers baladins, et surtout de jolies femmes. Si cette innovation alarmait la gravité de nos philosophes, je leur dirais que le docte Scaliger, à l'âge de soixante ans, tout barbouillé de grec et de latin, retroussa fièrement sa robe de docteur pour danser la pyrrhique devant l'empereur Maximilien. Que de beautés essentiellement classiques, de poses élégantes, de manœuvres savantes, que de finesses d'exécution seraient ignorées de nos virtuoses sans le noble dévouement du professeur de Leyde!

Les danses les plus solennelles de l'antiquité furent inventées pour rendre un hommage constant et procurer un divertissement agréable à l'animal ruminant et cornu que l'Égypte adorait. Vous pensez peut-être que le bœuf Apis aurait préféré

L'air du ciel, l'eau des puits,
Le gazon rafraîchi par la rosée, et puis
La liberté sur la montagne,

à toutes ces gambades sacerdotales. Je suis de votre avis. Cependant ce bœuf, le plus heureux des bœufs, était servi de telle manière, qu'il ne pouvait jamais former aucun désir sous le rapport des jouissances gastronomiques. L'herbe tendre, le foin le plus délicat, les navets les plus exquis, avec soin ratissés, n'étaient offerts à la divinité beuglante que pour se dégraisser les dents, quand elle avait broyé la croûte de pâté, le baba, la brioche, le biscuit, et savouré les douceurs du pain d'épice. L'eau du Nil, la meilleure qui soit au monde, et que les gourmets préfèrent au vin blanc, saturée du froment le plus pur, la désaltérait. Ces mets délicats, cette liqueur nutritive et rafraîchissante, préparés par de jolies mains, lui étaient présentés dans des auges d'or ou d'ivoire par les beautés les plus appétissantes de Memphis.

Quel était le costume de ces dames? telle est la question que nos élégantes vont m'adresser. J'avoue que je n'ai pas le courage de leur répondre; la critique m'a trop vertement admonesté sur la naïveté de mon style. Il faut pourtant répéter ce que les savans et même les pères de l'Église n'ont pas craint de dire, ou renvoyer mes lectrices au texte grec d'Hérodote, aux hiéroglyphes du Musée. Je doute que l'amour de l'art les engageât à faire les recherches nécessaires pour connaître la vérité. On m'a blâmé d'avoir écrit que les satyres et les bacchantes du ballet d'action, par Messaline organisé, couraient dans les jardins de Lucullus, le thyrse en main, les cheveux épars, et dans le simple appareil d'Aphrodite sortant de l'onde. Je suis trop sensible à de semblables reproches pour m'exposer encore à les mériter. Je dirai donc que les prêtres égyptiens, craignant avec raison qu'un châle rouge, un jupon vert, des bas chinés, un béret jaune, une tunique blanche, une écharpe violette, ne vinssent offusquer l'œil irritable du taureau sacré, ordonnaient aux dames d'atours de l'heureux Apis de laisser tous ces ajustemens d'une toilette mondaine à la porte du temple, avant de commencer leur service religieux. Cette manière de s'exprimer n'abrège pas le discours; mais il faut bien l'adopter, quand on veut être fidèle aux récits de l'histoire, sans offenser des oreilles trop délicates.

Le bœuf Apis est l'animal le plus fameux que Terpsichore ait inscrit sur ses tablettes. On dansait après l'avoir trouvé; pendant l'exercice de ses fonctions divines, on dansait encore, et des ballets funèbres s'exécutaient après sa mort. On croit sans doute que les divinités de cette espèce abondaient sur les bords fertiles du Nil, et qu'il était bien aisé de donner un successeur au défunt. Point du tout; les conditions de l'élection rendaient ce choix très-difficile, et l'Égypte éprouvait des interrègnes d'un demi-siècle, si la foudre, tombant sur une génisse, n'avait pas l'adresse de procréer un veau noir, portant un carré blanc sur le front, la figure blanche d'un aigle sur le dos, celle d'un scarabée sur la langue, et des poils doubles à la queue. Quelques auteurs assurent qu'un croissant argenté, pareil à celui de la lune, devait orner son flanc droit; mais Hérodote ne dit rien de cette demi-lune dans le signalement qu'il donne du candidat égyptien. Avec beaucoup de ruse et un peu de bonheur, ce jeu de la nature se reproduisait, et l'étable somptueuse d'Apis retrouvait un locataire, le peuple une idole, les dames un nourrisson, les prêtres un moyen d'industrie.

Au grand scandale des dévots égyptiens, un brutal, un impie, un sacrilége, incapable de danser la galopade comme Caligula, de chanter la romance comme Néron, Cambyse, refusa de figurer dans les ballets de Memphis, et d'entonner un hymne en l'honneur du quadrupède privilégié. Ce furieux, doutant de la divinité d'Apis, tire son sabre, fait une brèche notable à la croupe rebondie du bœuf gras, et déjeûne avec ce filet sanglant, que le feu des charbons avait à peine rissolé. Telle est la première origine du bifteck, selon nos professeurs en gastronomie. Je partagerais leur opinion, s'ils pouvaient l'appuyer d'une petite citation d'Hérodote. Cet historien parle seulement d'un coup de dague qui fit périr Apis de fièvre lente et dans une maigreur désespérante pour les gourmands amateurs de rosbif. Mort étrange pour un bœuf qui devait être noyé respectueusement, en grande cérémonie, après le laps de temps fixé pour sa gestion.

Le ballet improvisé par les Juifs autour du veau d'or est une imitation des danses égyptiennes. Il était plus facile de ciseler un

veau de métal que de fabriquer un bœuf, en ayant recours aux effets bizarres du tonnerre pour dessiner des hiéroglyphes sur la peau de ce quadrupède. Ce ballet eut des suites bien funestes : trois mille danseurs israélites payèrent de leur vie ce moment de gaîté. La première danse sacrée dont il est parlé dans la Bible, est dirigée par Moïse et la prophétesse Marie, sa sœur. Après le passage de la mer Rouge, Marie prit un tambour, et toutes les femmes sortirent après elle, en dansant. La danse est le principal ornement des fêtes religieuses du peuple de Dieu. Les filles de Silo dansaient à l'ombre des palmiers, lorsque les jeunes garçons de la tribu de Benjamin les enlevèrent de force. « Voici la fête du Seigneur; allez vous ca-
» cher dans les vignes, et quand les filles de Silo danseront, selon
» l'usage, sortez de votre embuscade, prenez chacun une épouse,
» et fuyez vers la terre de Benjamin. » Tel est le conseil que les vieillards d'Israël donnèrent aux galans que la coquetterie avait repoussés. Romulus profita de cet avis, et l'enlèvement des Sabines est une répétition exacte du rapt des filles de Silo.

David dansa devant l'arche sainte. Dom Calmet rend compte de ce ballet ambulatoire d'une manière très-curieuse. Ce commentateur ne se borne pas aux explications les plus singulières, aux plus minutieux détails; il en donne encore la représentation gravée en taille-douce. Un témoin oculaire ne ferait pas mieux. Il paraît que le roi-prophète, vêtu simplement d'une tunique de lin, exécutait des pas un peu trop hardis; on doit le présumer du moins d'après les violens reproches que Michol, sa femme, lui adressa, quand il fut de retour au logis.

Jérémie fait des vœux pour le rétablissement de Jérusalem, de ses chants, de ses danses. Presque tous les psaumes présentent des traces de la danse religieuse, et les interprètes de l'Écriture pensent que le mot *chorus* signifie une réunion de danseurs que la symphonie accompagne. On voit d'ailleurs, dans les descriptions des temples de Jérusalem, de Garizim et d'Alexandrie, qu'une partie de ces édifices était disposée comme une espèce de théâtre, que les Juifs appelaient *chœur*, lieu destiné à la danse. Les premières églises chrétiennes, celles de Saint-Pancrace et de Saint-

Clément à Rome, par exemple, ont été construites de cette manière.

C'est par des ballets que les Juifs célébraient les grands événemens politiques. Les Machabées instituèrent des danses en mémoire de la restauration du temple. La belle Judith, rapportant dans un sac la tête d'Holopherne, fut reçue par des chœurs de baladins, et la fille de Jephté dansait avec ses compagnes, en allant à la rencontre de son père.

Les chrétiens ont dansé dans leurs églises, à l'exemple des Juifs. Le père Ménestrier, jésuite, après une infinité de citations relatives aux danses sacrées exécutées dans les chœurs de nos temples, dit qu'il a vu, en 1682, dans plusieurs cathédrales de France, les chanoines sauter en rond avec les enfans de chœur, le jour de Pâque surtout, et que précédemment ils y dansaient masqués. Les évêques ouvraient le bal religieux. C'est à cause de ces fonctions qu'ils furent nommés *præsules*, prélats. *Præsul* était le titre du premier des prêtres de Mars, institués à Rome par Numa. Il dansait à la tête de ses collègues, les saliens. Prélat signifie donc qui danse le premier. Les cardinaux et les évêques ont usé long-temps de ce privilége dans les bals de cérémonie. Les cardinaux de Narbonne et de Saint-Séverin dansèrent avec les deux plus jolies dames de la cour, pour ouvrir le bal que Louis XII donna aux belles Milanaises.

En 1562, les pères en concile assemblés dans la ville de Trente, sous la présidence du cardinal Hercule de Mantoue, après avoir invoqué l'Éternel, et demandé les lumières du Saint-Esprit, pour être suffisamment éclairés sur les questions importantes qu'ils allaient résoudre, convinrent, par une délibération authentique et solennelle, dûment enregistrée et signée, que ce qu'ils pouvaient faire de mieux avant de se mettre à l'ouvrage, était de donner une fête galante aux dames, digne en tout de la magnificence des princes de l'Église. Philippe II, roi d'Espagne, assistait au concile, et la fête lui fut dédiée. Les dames de Trente et des environs, les aimables Italiennes que l'ouverture du concile avait amenées, y parurent avec le plus brillant éclat. Le souper fut délicat et somp-

tueux, le bal enchanteur; la fête mérita les applaudissemens de Philippe. Ce prince y dansa, de même que les cardinaux, les prélats, les docteurs en théologie, que le concile rassemblait. Le divertissement se prolongea bien avant dans la nuit, et la gaîté la plus aimable vint l'embellir. Le cardinal Palavicini, historien du concile de Trente, ne donne pas de plus grands détails; il ne dit point si les pères de l'Église dansèrent la gaillarde ou la gavotte, la courante ou la bourrée; s'ils se permirent la pirouette à six tours, ou si la gravité de leur état les engagea à se modérer, en la passant tout simplement à quatre. O dom Calmet! dom Calmet! pourquoi faut-il que tu n'aies point assisté à cette fête? Nous aurions la solution de ce problème et la description fidèle d'un bal pompeux et pittoresque, tandis que le trop négligent Palavicini se contente d'en signaler l'existence, pour nous livrer à l'incertitude accablante des conjectures à l'égard des costumes, des pas, des airs de danse, et de tous les détails de la mise en scène.

Saint Grégoire de Nazianze ne reprochait à l'empereur Julien que le mauvais usage qu'il faisait de la danse. « Si tu te plais à » danser, si ton penchant t'entraîne dans ces fêtes, que tu parais » aimer avec fureur, danse tant que tu voudras, j'y consens; mais » pourquoi renouveler à nos yeux les danses dissolues de la barbare Hérodias et des païens? Exécute plutôt les danses du roi » David devant l'arche; danse pour honorer Dieu. Ces exercices » de paix et de piété sont dignes d'un empereur et d'un chrétien. »

Il était difficile que les assemblées nocturnes des fidèles des deux sexes qui se réunissaient pour danser devant les églises, les jours de fête, et dans les cimetières, en l'honneur des morts, ne devinssent pas un sujet de scandale et de désordre. Cette raison engagea le pape Zacharie à supprimer les danses religieuses, en 744. Oddon, évêque de Paris, défendait spécialement les danses funéraires. Enfin le parlement de Paris interdit toutes les danses sacrées, par un arrêt du 3 septembre 1667, sans excepter même les danses publiques du premier janvier, du premier de mai, et celles que l'on exécutait avec des flambeaux ou brandons à la main, le premier dimanche de carême et le jour de la fête de saint Jean, autour des

feux de joie. Cette défense contraria singulièrement les seigneurs ecclésiastiques et séculiers, qui faisaient payer cher à leurs vassaux la permission de danser, le dimanche, devant les églises.

La sévérité des bulles du pape et des arrêts du parlement fut long-temps impuissante. Un évêque, propriétaire d'un champ sur le bord de la mer Baltique, le céda libéralement à une troupe de braves gens, dont la joyeuse piété venait cabrioler en ce lieu. Comme le roi numide qui mesurait son terrain avec la peau d'un bœuf, il leur accorda l'espace qu'ils pourraient embrasser en se tenant par la main, dans un branle général. Une ville fut bâtie sur cette place, et reçut le nom de Dantzick, ville de la danse.

Les dervis dansent dans les mosquées, en tournant sur eux-mêmes avec une grande vitesse, et jusqu'à ce qu'ils tombent à terre. Ils mettent beaucoup de dévotion dans cette cérémonie, pour imiter leur fondateur Ménélaus, qui tourna, disent-ils, pendant quatorze jours de suite, au son de la flûte de Hansé, son compagnon, et tomba dans une extase qui lui révéla des choses admirables. Les dervis sautent aussi comme nos bateleurs, ayant des épées nues autour d'eux; ils saisissent des fers rouges, les mettent dans la bouche, répètent une longue suite de mots en souriant, s'excitent mutuellement à la joie, et finissent par rire comme des fous.

Une secte de *jumpers* ou sauteurs, s'est établie, en 1806, dans la Nouvelle-Angleterre. Sur l'exemple du roi David, ils regardent la danse comme le culte le plus agréable à la Divinité. Ils se réunissent pour chanter des psaumes, danser et valser ensuite pendant plusieurs heures, avec tant d'ardeur et de véhémence, qu'ils tombent à terre, haletans comme les dervis, et comme ces religieux turcs, ils croient alors avoir des intelligences avec les esprits célestes.

Les Portugais ont inventé le ballet ambulatoire. On donne ce nom à un spectacle de marches, de danses, de machines, exécuté successivement sur la mer, le rivage, les promenades, les places publiques. C'est une imitation de la pompe tyrrhénienne, décrite par Appian Alexandrin. La canonisation du cardinal Charles Borromée fut célébrée à Lisbonne par un ballet de ce genre.

Un vaisseau richement orné, flottant sous des voiles de diverses couleurs, des cordages de soie, des pavillons magnifiques, portait l'image du saint, sous un dais de brocard d'or. Il se présente dans la rade; tous les vaisseaux du port, en superbe appareil, s'avancent à sa rencontre, et lui rendent les honneurs militaires; on le ramène en grande pompe, au bruit de toute l'artillerie des forts. Les châsses des patrons du Portugal, portées par les grands de l'État, et suivies de tous les corps religieux, civils et militaires, reçurent le nouveau saint à son débarquement. La marche commença : quatre chars d'une grandeur extraordinaire étaient distribués sur la ligne immense de la procession. Le premier représentait le palais de la Renommée, le second la ville de Milan, le troisième le Portugal, et le dernier l'Église. Autour de ces machines roulantes, des troupes de mimes et de danseurs exécutaient, au son des instrumens, les actions les plus remarquables du saint, et ceux qui étaient sur le char de la Renommée marquaient par leurs attitudes qu'ils allaient prendre la volée, pour les apprendre à l'univers. Cette pompe passa du port dans la ville, sous plusieurs arcs de triomphe. Les rues étaient décorées de belles tapisseries, et jonchées de fleurs. Sur des théâtres et des échafauds dressés sur les places publiques, on voyait une foule d'acteurs dont les danses vives s'unissaient à la symphonie la plus brillante, pour exprimer l'allégresse publique. On étala des richesses immenses dans cette fête, et l'image du saint fut ornée de pierreries qui valaient plus d'un million.

La béatification d'Ignace de Loyola n'est pas moins célèbre dans l'histoire de la danse. Comme les jésuites avaient l'humeur belliqueuse, ils choisirent la prise de Troie pour le sujet de leur ballet. Le premier acte eut lieu devant l'église de Notre-Dame de Lorette. C'est là qu'était posté le cheval de bois. Pleine de jésuites, la machine se mit en marche, tandis que des danseurs nombreux figuraient les faits d'armes les plus remarquables d'Achille et d'Ajax, d'Hector et d'Énée. Le cheval monstrueux et son cortége s'avançaient, précédés par un brillant orchestre. Ils arrivent sur la place Saint-Roch, où les jésuites ont leur église. La ville de

Troie, ou du moins une partie de ses tours et de ses remparts, construits en bois, occupaient le tiers de cette place. Un pan de muraille fut abattu, pour livrer une entrée au cheval; les Grecs sortirent de cette machine; les Troyens les attaquèrent avec des fusées; l'ennemi se défendit avec les mêmes armes, et les deux partis se battaient en dansant. Dix-huit grands mâts chargés d'artifice achevèrent l'incendie et la ruine de Troie. On est fort intrigué pour savoir comment l'auteur de ce drame introduira saint Ignace de Loyola sur la scène. Le faiseur de livret procède sans transition, et laissant les Troyens et les Grecs ensevelis sous les ruines d'Ilion, il conduit, le lendemain, ses spectateurs sur le bord de la mer. Quatre brigantins, richement ornés et pavoisés, peints et dorés, couverts de danseurs et de chœurs de musique, se présentent dans le port; ils amènent quatre ambassadeurs, qui, au nom des quatre parties du monde, viennent jurer *omaggio e fedeltà*, offrir des présens au nouveau béatifié, le remercier de ses bienfaits, et réclamer sa puissante protection pour l'avenir. Toute l'artillerie des forts et des vaisseaux salua les brigantins à leur entrée. Les ambassadeurs montèrent ensuite sur des chars qui les attendaient, et s'avancèrent vers le collége des révérends pères, avec une escorte de trois cents jésuites à cheval, habillés à la grecque. Quatre troupes d'habitans des quatre parties du monde, vêtues à la manière des peuples qu'elles représentaient, dansaient autour des chars.

Les royaumes, les provinces, personnifiés par des génies, marchaient devant leur ambassadeur. La troupe de l'Amérique était la première, et parmi ses danseurs, elle avait un grand nombre d'enfans déguisés en singes, en perroquets, et douze nains montés sur de petites haquenées. Le char de l'Asie était traîné par deux éléphans. Six chevaux superbes formaient l'attelage de chacun des autres. La diversité, la richesse des costumes n'étaient pas le moindre ornement de ce singulier ballet. Le père Ménestrier assure que plusieurs acteurs avaient sur leurs habits plus de deux cent mille écus de pierreries.

La fameuse procession de la Fête-Dieu que le roi René d'Anjou, comte de Provence, établit à Aix en 1462, était un ballet ambu-

latoire, composé d'un grand nombre de scènes allégoriques, appelées entremets. Ce mot, que nous avons remplacé par *intermède*, désignait une espèce de spectacle mimique, avec des machines et des décorations où l'on voyait des hommes et des bêtes représenter une action. Quelquefois des jongleurs et des bateleurs y faisaient leurs tours et dansaient au son des instrumens. Ces divertissemens reçurent le nom d'*entremets*, parce qu'ils avaient été imaginés pour occuper agréablement les convives d'un grand festin pendant l'intervalle des services. Les entr'actes de nos premières tragédies étaient remplis de cette manière; on peut voir dans les œuvres de Baïf les entremets de la tragédie de *Sophonisbe*. Plus de quinze cents bateleurs, saltimbanques, comédiens et bouffons, firent leurs tours et prouesses à la cour plénière, tenue à Rimini, pour armer chevaliers des seigneurs de la maison de Malatesta et d'autres. Comme les fêtes et les tournois que l'on donnait à cette occasion étaient accompagnés d'actes de dévotion, les fêtes de l'Église déployèrent aussi la pompe galante des tournois. Mathieu de Coucy parle d'une procession que les ambassadeurs de Bourgogne virent à Milan en 1459, et qui se termina par des spectacles d'hommes et de femmes, comme de gens d'armes, *faisant armes* pour l'amour des dames. La procession d'Aix, et le rôle principal que le prince d'amour y jouait, sont une imitation de ces fêtes guerrières, galantes et religieuses.

René d'Anjou se montra toujours passionné pour les tournois et les jeux militaires. Comme Bayard, il fut profondément affligé de la découverte de la poudre à canon, et prévit que cette invention porterait un coup mortel à la chevalerie, que le combat à outrance et les armes courtoises disparaîtraient peu à peu devant l'arquebuse et le pistolet. René voulut en conserver la mémoire autant qu'il était en son pouvoir, et mêla des pas d'armes, des combats figurés, où des bâtons remplaçaient la lance, aux cérémonies de sa procession. Les gens du monde, les écrivains même qui parlent de cette cérémonie, ne manquent jamais de dire que le bon René fit un assemblage monstrueux des divinités de la fable, de parades ignobles, de profanes divertissemens, réunis sans raison comme sans goût à

ce que la religion chrétienne a de plus auguste. C'est une erreur, et pour le prouver, il suffit de faire connaître la marche de ce tournois religieux. Les divers jeux ou entremets que l'on exécutait dans tous les quartiers de la ville ne faisaient point partie de la procession, ils avaient pour unique objet le divertissement des habitans et de soixante mille étrangers, qui venaient des contrées voisines afin d'assister à sa fête. Ces jeux burlesques cessaient bien avant que le clergé sortît de la métropole. C'est la veille, et pendant la nuit, que la cour de Jupiter se montrait. Les pompes chrétiennes, offertes le lendemain aux spectateurs, représentaient que la lumière de notre religion avait succédé aux erreurs du paganisme, comme la clarté du soleil dissipe les ténèbres de la nuit.

Lou gué, c'est ainsi que l'on nommait le ballet ambulatoire qui parcourait le cours et la ville d'Aix la veille de la Fête-Dieu. La Renommée à cheval, ayant des ailes à la tête et sur le dos, ouvre la marche et fait sonner sa trompette; une troupe de chevaliers armés de lances la suit, tambours battans, enseignes déployées. Le duc et la duchesse d'Urbin, montés sur des ânes, viennent après. Le roi René se permit cette malice envers Frédéric, duc d'Urbin, général des troupes de Sa Sainteté Pie II, pour célébrer toutes les années le triomphe du comte Piscinnino, vainqueur des soldats du pape envoyés contre le duc de Calabre, fils de René. Frédéric a figuré pendant plus de trois siècles, sur son âne, au ballet de la Fête-Dieu pour s'être laissé battre, et pourtant il commandait les soldats de Pie II. Il paraît que René d'Anjou ne soumit pas son programme à l'approbation de la cour de Rome; la censure papale n'aurait pas laissé représenter la scène un peu trop satirique du duc d'Urbin.

Saturne et Cybèle, Mars et Minerve, Neptune et Amphitrite, Pan et Syrinx, Bacchus et Érigone, Pluton et Proserpine, et beaucoup d'autres divinités dont l'énumération serait trop longue, chevauchant après le duc et la duchesse d'Urbin; les faunes, les dryades, les tritons, les suivans de Diane, dansant au son des tambourins, des fifres et des crotales, précèdent le char de l'Olympe, où l'on voit Jupiter, Junon, Vénus, l'Amour, les Ris, les Jeux et les

Plaisirs, tout comme à l'Opéra. Les trois Parques ferment la marche. Parmi toutes ces puissances mythologiques, on remarque les groupes d'acteurs qui le lendemain doivent jouer des scènes épisodiques dans les rues, telles que *Léïs Razcassétos*, *Lou jué d'oou cat*, *Léïs tirassouns*, etc., les grands danseurs, les petits danseurs, les bâtonniers, et les troupes réglées que la ville d'Aix avait en disponibilité. Le roi René perdit beaucoup de batailles, il est vrai; mais aucun général ne sut mieux organiser une promenade religieuse, témoin ce couplet d'une ballade très-connue dans le Midi :

Mais le clairon se fait entendre,
Tous se préparent aux combats.
Au champ d'honneur on va se rendre;
René harangue ses soldats.
« Enfans chéris de la victoire,
» Fiers soutiens de la nation,
» Souvenez-vous de votre gloire !
» Marchons, amis,.... à la procession. »

Quelques détails sur ces jeux ne seront peut-être pas sans intérêt pour mes lecteurs.

Des diables à longues cornes, avec des masques hideux, couverts d'une jaquette noire à flammes rouges, où pend une centaine de clochettes, tourmentent le roi Hérode. Une grande diablesse fait partie de la troupe dansante. Hérode pare les coups de fourche avec son sceptre, se démène comme un possédé pour éviter de nombreux adversaires, et leur échappe enfin en sautant hors du cercle qu'ils forment autour de lui. Tel est le grand jeu des diables. D'autres démons, non moins horribles, s'efforcent d'enlever une ame protégée par son ange gardien. Ils saisissent l'*armetto*, *animula*, tandis qu'un de leurs compagnons frappe sur le dos de

l'ange à coups de massue; mais le protecteur céleste a pour cuirasse une planche et des coussins. La dispute finit bientôt; le bon génie triomphe et saute de joie d'avoir sauvé la petite ame confiée à sa garde. Les acteurs qui jouent le rôle de diable ont soin d'asperger leur têtière d'eau bénite, dans la crainte de voir leur nombre s'augmenter d'un véritable esprit de ténèbres, qui vint visiter *autrefois* les diables de la procession et prendre part à leurs jeux. Les Juifs dansant autour du veau d'or, la reine de Saba, suivie de ses dames d'atours; les mages, précédés par la belle étoile que l'on porte au bout d'une perche; le massacre des Innocens, représenté par des enfans qui tombent aux pieds d'Hérode, et se traînent dans le ruisseau lorsque ce roi fait tirer un coup de fusil par un de ses grenadiers, forment les sujets de plusieurs entremets. Viennent ensuite les apôtres qui aident Jésus-Christ à porter sa croix, tandis que saint Siméon, en mitre et en chape, tenant un panier d'œufs à la main, donne des bénédictions. Il n'est pas inutile de faire observer que saint Luc est coiffé d'une têtière de bœuf avec de belles cornes. Un saint Christophe gigantesque marche avec les *Razcassètes;* ceux-ci, peignant et grattant un des leurs, représentent les lépreux. Les danseurs, grands et petits, en costume bizarre, des bâtonniers exécutant des pas d'armes, termineraient ces jeux d'une manière galante et chevaleresque, si la mort ne les suivait; armée de sa faux, elle chasse tout devant elle, et son aspect affreux inspire des pensées philosophiques aux amateurs que les compositions drolatiques du bon René avaient pu divertir.

Le prince d'amour, ses mignons, chevaliers, porte-enseignes, le roi de la bazoche et sa cour, l'abbé de la ville, chef des artisans, assistaient à la procession avec leur suite nombreuse, leur musique et leurs bâtonniers. Leur costume était une imitation de celui du quinzième siècle. De grandes corbeilles de fleurs étaient portées par les varlets du prince d'amour, qui distribuait des bouquets aux dames. Les dépenses particulières des grands dignitaires de cette fête s'élevaient à des sommes considérables, et plus d'un prince d'amour a refusé le dangereux honneur de sa principauté. L'abbé de la ville y trouvait du profit; sa charge lui donnait la faculté de siéger

pendant un an au conseil municipal, d'offrir un bouquet aux mariées, et de prélever un droit proportionnel sur leur dot. Les frais généraux de la procession se payaient avec les revenus que le roi René avait destinés pour cet objet; ces rentes n'existant plus depuis la révolution, on a cessé de remplir les intentions du fondateur. Cependant une représentation extraordinaire des jeux institués en 1642 fut donnée à Aix, en 1805 ou 1806, en l'honneur de la princesse Pauline Borghèse.

Les parures les plus riches et les plus élégantes étaient réservées pour ces jours de fête solennelle. Ces ajustemens pouvaient être préparés d'avance. Il n'en était pas de même des poufs, des chignons, des frisures que les dames faisaient élever sur leurs têtes, avant l'ère républicaine. Des légions poudreuses de perruquiers se rendaient à Aix. Leur talent et leur dextérité ne seraient pas venus à bout de la besogne, s'ils ne l'avaient commencée avant la fête. Une infinité de dames coiffées avec le plus brillant appareil, frisées, graissées et poudrées, la tête couverte de fleurs, de plumes et de pompons, se résignaient à passer plusieurs nuits, les coudes appuyés sur une table et la tête dans leurs mains, pour ne pas déranger le galant édifice. Il fallait paraître avec éclat pour obtenir un bouquet du prince d'amour. Les modes ridicules de l'époque étaient soumises à une épreuve qui les frappait souvent de réprobation. La diablesse, représentée par un homme de six pieds, s'en affublait, pour jouer son rôle, vêtue et coiffée à la mode du jour, qu'elle exagérait de la manière la plus grotesque.

Le roi René composa ce ballet religieux dans tous ses détails : la mise en scène, les airs de danse, les marches, tout était de sa composition, et cette musique a toujours été fidèlement conservée et exécutée. L'air d'*ooù gué* est bizarre dans sa modulation; le menuet de la reine de Saba, la marche du prince d'amour, sur laquelle on a chanté tant de noëls, et principalement la *Véïe dé Noué*, sont pleins d'originalité. Mais l'air des luttes est le chef-d'œuvre musical du bon René, s'il est vrai qu'il en soit l'auteur, ainsi que la tradition nous l'affirme. Cet air classique a des formes élégantes, une mélodie gracieuse; les ménétriers provençaux le jouent sur le ga-

loubet avec l'accompagnement rythmique du tambourin, en faisant le tour de l'arène où les lutteurs doivent se disputer le prix.

Les ballets sacrés étaient fort à la mode en Italie. Sous le pontificat de Léon X, ils se répandirent dans plusieurs royaumes, et devinrent la récréation favorite des princes. Brantôme rapporte que le grand-prieur de France et le connétable de Montmorency vinrent saluer Élisabeth à leur retour d'Écosse; la reine d'Angleterre les invita à souper et leur donna le spectacle d'un ballet dont le sujet, tiré de l'Évangile, était *les vierges sages et les vierges folles*. Les dames de la cour formèrent deux chœurs de danses; les premières portaient des lampes allumées et pleines d'huile, celles des autres étaient vides. Toutes ces lampes étaient d'argent et d'un travail précieux. Les dames invitèrent les Français à prendre part au ballet, en dansant avec elles, et la reine elle-même, avec une grâce charmante.

Miracle! miracle! punition et vengeance divine! s'écrie Homénas, en parlant des tribulations et des malheurs arrivés à l'apothicaire, au tireur d'or, aux archers, aux blanchisseuses, aux tailleurs, assez imprudens pour employer les feuilles des décrétales romaines à des usages vulgaires ou peu décens. Un prodige de cette espèce vint effrayer la France, et la Flandre surtout, en 1373, sous le règne de Charles V, et les danseurs reçurent une punition exemplaire de leurs méfaits et de l'abus des danses sacrées. « Le » peuple, dit Mézeray, fut attaqué d'une passion maniaque, ou » frénésie inconnue aux siècles précédens. Ceux qui en étaient » atteints se dépouillaient tout nus, se mettaient une couronne de » fleurs sur la tête, et, se tenant par les mains, ils allaient par » bandes, dansant dans les rues et les églises, chantant et tour- » noyant avec tant de roideur, qu'ils en tombaient par terre hors » d'haleine. Ils s'enflaient si fort par cette agitation, qu'ils eussent » crevé sur la place, si l'on n'eût pris soin de leur serrer le ventre » avec de bonnes bandes. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est » que ceux qui les regardaient avec attention étaient bien souvent » surpris de la même frénésie, que le vulgaire nomma *la danse de* » *saint Jean*. » Des exorcismes, avec persévérance administrés,

soulagèrent les malades, et finirent par mettre un terme à ce ballet diabolique. « Cette punition, ajoute l'historien, a bien anéanti » en France les danses qui se faisaient, les dimanches et fêtes, » devant les églises. »

CASTIL-BLAZE.

LITTÉRATURE ANCIENNE.

LA FONTAINE.

Dans ces rapides essais, par lesquels nous tâchons de ramener l'attention de nos lecteurs et la nôtre à des souvenirs pacifiques de littérature et de poésie, nous ne nous sommes nullement imposé la loi, comme certaines gens peu charitables ou mal instruits voudraient le faire croire, de mettre en avant, à toute force, des idées soi-disant nouvelles, de contrarier sans relâche les opinions reçues, de réformer, de casser les jugemens consacrés, d'exhumer coup sur coup des réputations et d'en démolir. En supposant qu'un tel rôle convînt jamais à quelqu'un, qui serions-nous, bon Dieu! pour l'entreprendre? Le nôtre est plus simple. Nous avons quelques principes d'art et de critique littéraire que nous essayons d'appliquer, sans violence toutefois, et à l'amiable, aux auteurs illustres des deux siècles précédens. D'ailleurs l'impression qu'une dernière et

plus fraîche lecture a laissée en nous, impression pure, franche, aussi prompte et naïve que possible, voilà surtout ce qui décide du ton et de la couleur de notre causerie ; voilà ce qui nous a poussé à la sévérité contre Jean-Baptiste, à l'estime pour Boileau, à l'admiration pour Mme de Sévigné, Mathurin Régnier et d'autres encore. Aujourd'hui c'est le tour de La Fontaine. En revenant sur lui après tant de panégyristes et de biographes, après les travaux de M. Walkenaer en particulier, nous nous condamnons à n'en rien dire de bien nouveau pour le fond, et à ne faire au plus que retraduire à notre guise et motiver un peu différemment parfois les mêmes conclusions de louange, les mêmes hommages d'une critique désarmée et pleine d'amour. Mais ces redites pourtant, dût la forme seule les rajeunir, ne nous ont pas semblé inutiles, ne serait-ce que pour montrer que, nous aussi, le dernier venu et le plus obscur, nous savons au besoin, et par conviction, nous ranger à la suite de nos devanciers dans la carrière.

Et puis, si Laharpe et Champfort ont loué La Fontaine avec une ingénieuse sagacité, ils l'ont beaucoup trop détaché de son siècle, qui était bien moins connu d'eux que de nous. Le dix-huitième siècle, en effet, n'a su naturellement de l'époque de Louis XIV que la partie qui s'est continuée et qui a prévalu sous Louis XV. Il en a ignoré ou dédaigné tout un autre côté, par lequel le dernier règne regardait les précédens, côté qui certes n'est pas le moins original, et que Saint-Simon nous dévoile aujourd'hui. Aussi ces admirables Mémoires, qui jusqu'ici ont été envisagés surtout comme ruinant le prestige glorieux et la grandeur factice de Louis XIV, nous semblent-ils bien plutôt restituer à cette mémorable époque un caractère de grandeur et de puissance qu'on ne soupçonnait pas, et devoir la réhabiliter hautement dans l'opinion par les endroits mêmes qui détruisent les préjugés d'une admiration superficielle. Il en sera, selon nous, des variations de nos jugemens sur le siècle de Louis XIV, comme il en a été de nos diverses façons de voir touchant les choses de la Grèce et du moyen-âge. D'abord, par exemple, on étudiait peu, ou du moins on entendait mal le théâtre grec; on l'admirait pour des qualités qu'il

n'avait pas; puis quand, y jetant un coup-d'œil rapide, on s'est aperçu que ces qualités qu'on estimait indispensables manquaient souvent, on l'a traité assez à la légère; témoins Voltaire et Laharpe. Enfin, en l'étudiant mieux, comme a fait M. Villemain, on est revenu à l'admirer précisément pour n'avoir pas ces qualités de fausse noblesse et de continuelle dignité qu'on avait cru y voir d'abord, et que plus tard on avait été désappointé de n'y pas trouver. C'est aussi la marche qu'ont suivie les opinions sur le moyen-âge, la chevalerie et le gothique. A l'âge d'or de fantaisie et d'*opera*, rêvé par Lacurne de Sainte-Palaye et Tressan, ont succédé des études plus sévères qui ont jeté quelque trouble dans le premier arrangement romanesque; puis ces études, de plus en plus fortes et intelligentes, ont rencontré au fond un âge non plus d'or, mais de fer, et pourtant merveilleux encore, de simples prêtres et des moines plus hauts et plus puissans que les rois, des barons gigantesques dont les grands ossemens et les armures énormes nous effraient, un art de granit et de pierre, savant, délicat, aérien, majestueux et mystique. Ainsi la monarchie de Louis XIV, d'abord admirée pour l'apparente et fastueuse régularité qu'y afficha le monarque et que célébra Voltaire, puis trahie dans son infirmité réelle par les Mémoires de Dangeau, de la princesse Palatine, et rapetissée à dessein par Lemontey, nous reparaît chez Saint-Simon, vaste, encombrée et flottante, dans une confusion qui n'est pas sans grandeur et sans beauté, avec tous les rouages de plus en plus inutiles de l'antique constitution abolie, avec tout ce que l'habitude conserve de formes et de mouvemens même après que l'esprit et le sens des choses ont disparu, déjà sujette au bon plaisir despotique, mais mal disciplinée encore à l'étiquette suprême qui finira par triompher. Or, ceci bien posé, il est aisé de rétablir en leur vraie place et de voir en leur vrai jour les hommes originaux du temps, qui, dans leur conduite ou dans leurs œuvres, ont fait autre chose que remplir le programme du maître. Sans cette connaissance générale, on court risque de les considérer trop à part, et comme des êtres étranges et accidentels. C'est ce que les critiques du dernier siècle n'ont pas évité en par-

lant de La Fontaine ; ils l'ont trop isolé et chargé dans leurs portraits ; ils lui ont supposé une personnalité beaucoup plus entière qu'il n'était besoin, eu égard à ses œuvres, et l'ont imaginé *bonhomme* et *fablier* outre mesure. Il leur était bien plus facile de s'expliquer Racine et Boileau, qui appartiennent à la partie régulière et apparente de l'époque, et en sont la plus pure expression littéraire.

Il y a des hommes qui, tout en suivant le mouvement général de leur siècle, n'en conservent pas moins une individualité profonde et indélébile. Molière en est le plus éclatant exemple. Il en est d'autres qui, sans aller dans le sens de ce mouvement général, et en montrant par conséquent une certaine originalité propre, en ont moins pourtant qu'ils ne paraissent, bien qu'il puisse leur en rester beaucoup. Il entre, dans la manière qui les distingue de leurs contemporains, une grande part d'imitation de l'âge précédent, et dans ce frappant contraste qu'ils nous offrent avec ce qui les entoure, il faut savoir reconnaître et rabattre ce qui revient de droit à leurs devanciers. C'est parmi les hommes de cet ordre que nous rangeons La Fontaine. Nous l'avons déjà dit ailleurs, il a été, sous Louis XIV, le dernier et le plus grand des poètes du seizième siècle.

Né, en 1621, à Château-Thierry en Champagne, il reçut une éducation fort négligée, et donna de bonne heure des preuves de son extrême facilité à se laisser aller dans la vie et à obéir aux impressions du moment. Un chanoine de Soissons lui ayant prêté un jour quelques livres de piété, le jeune La Fontaine se crut du penchant pour l'état ecclésiastique, et entra au séminaire. Il ne tarda pas à en sortir, et son père, en le mariant, lui transmit sa charge de maître des eaux-et-forêts. Mais La Fontaine, avec son caractère naturel d'oubliance et de paresse, s'accoutuma insensiblement à vivre comme s'il n'avait eu ni charge ni femme. Il n'était pourtant pas encore poète, ou du moins il ignorait qu'il le fût. Le hasard le mit sur la voie. Un officier, qui se trouvait en quartier d'hiver à Château-Thierry, lut un jour devant lui l'ode de Malherbe sur la mort d'Henri IV :

Que direz-vous, races futures, etc., etc.

et La Fontaine, dès ce moment, se crut appelé à composer des odes. Il en fit, dit-on, plusieurs et de mauvaises; mais un de ses parens, nommé Pintrel, et son camarade de collége, Maucroix, le détournèrent de ce genre, et l'engagèrent à étudier les anciens. C'est aussi vers ce temps qu'il dut se mettre à la lecture de Rabelais, de Marot et des poètes du seizième siècle, véritable fonds d'une bibliothèque de province à cette époque. Il publia, en 1654, une traduction en vers de l'*Eunuque* de Térence, et l'un des parens de sa femme, Jannart, ami et substitut de Fouquet, emmena le poète à Paris, pour le présenter au surintendant.

Ce voyage et cette présentation décidèrent du sort de La Fontaine. Fouquet le prit en amitié, se l'attacha, et lui fit une pension de 1,000 francs, à condition qu'il en acquitterait chaque quartier par une pièce de vers, ballade ou madrigal, dizain ou sizain. Ces petites pièces, avec le *Songe de Vaux*, sont les premières productions originales que nous ayons de La Fontaine; elles se rapportent tout-à-fait au goût d'alors, à celui de Saint-Évremond et de Benserade, au marotisme de Sarrazin et de Voiture, et le *je ne sais quoi* de mollesse et de rêverie voluptueuse qui n'appartient qu'à notre délicieux auteur y perce bien déjà, mais y est encore trop chargé de fadeur et de bel esprit. Le poète de Fouquet fut accueilli dès son début comme un des ornemens les plus délicats de cette société polie et galante de Saint-Mandé et de Vaux; il était fort aimable dans le monde, quoi qu'on en ait dit, et particulièrement dans un monde privé; sa conversation abandonnée et naïve s'assaisonnait au besoin de finesse malicieuse, et ses distractions savaient fort bien s'arrêter à temps pour n'être qu'un charme de plus; il était certainement moins *bonhomme* en société que le grand Corneille. Les femmes, le rien faire et le sommeil se partageaient tour à tour ses hommages et ses vœux; il en convenait agréablement, il s'en vantait même parfois, et causait volontiers de lui-même et de ses goûts avec les autres, sans jamais les lasser, et en les faisant seulement sourire. L'intimité surtout avait mille grâces avec lui; il y portait un tour affectueux et de bon ton familier; il s'y livrait en homme qui oublie tout le reste, et en

prenait au sérieux, ou en déroulait avec badinage les moindres caprices. Son goût déclaré pour le beau sexe ne rendait son commerce dangereux aux femmes que lorsqu'elles le voulaient bien. La Fontaine, en effet, comme Régnier, son prédécesseur, aimait avant tout *les amours faciles et de peu de défense*. Tandis qu'il adressait, à genoux, aux *Iris*, aux *Clymènes* et aux déesses, de respectueux soupirs, et qu'il pratiquait de son mieux ce qu'il avait cru lire dans Platon, il cherchait ailleurs et plus bas des plaisirs moins mystiques, qui l'aidaient à prendre son martyre en patience. Parmi ses bonnes fortunes à son arrivée dans la capitale, on cite la célèbre Claudine, troisième femme de Guillaume Colletet, et d'abord sa servante; Colletet épousait toujours ses servantes. Notre poète visitait souvent le bon vieux rimeur en sa maison du faubourg Saint-Marceau, et courtisait Claudine tout en devisant, à souper, des auteurs du seizième siècle avec le mari, qui put lui donner là-dessus d'utiles conseils, et lui révéler des richesses dont il profita. Pendant les six premières années de son séjour à Paris, et jusqu'à la chute de Fouquet, La Fontaine produisit peu; il s'abandonna tout entier au bonheur de cette vie d'enchantement et de fête, aux délices d'une société choisie qui goûtait son commerce ingénieux et appréciait ses galantes bagatelles. Mais ce songe s'évanouit par la captivité de l'enchanteur; et, sur ces entrefaites, Mme la duchesse de Bouillon, nièce de Mazarin, ayant demandé au poète des contes en vers, il s'empressa de la satisfaire, et le premier recueil des contes parut en 1664. La Fontaine avait quarante-trois ans. On a cherché à expliquer un début si tardif dans un génie si facile, et certains critiques sont allés jusqu'à attribuer ce long silence à des études *secrètes*, à une éducation laborieuse et prolongée. En vérité, bien que La Fontaine n'ait pas cessé d'essayer et de cultiver, à ses momens de loisir, son talent, depuis le jour où l'ode de Malherbe le lui révéla, j'aime beaucoup mieux croire à sa paresse, à son sommeil, à ses distractions, à tout ce qu'on voudra de naïf et d'oublieux en lui, qu'admettre cet ennuyeux noviciat auquel il se serait condamné. Génie instinctif, insouciant, volage et toujours livré au courant des circonstances,

on n'a qu'à rapprocher quelques traits de sa vie pour le connaître et le comprendre. Au sortir du collége, un chanoine de Soissons lui prête des livres pieux, et le voilà au séminaire; un officier lui lit une ode de Malherbe, et le voilà poète; Pintrel et Maucroix lui conseillent l'antiquité, et le voilà qui rêve Quintilien et raffole de Platon, en attendant Baruch. Fouquet lui commande dizains et ballades, il en fait; Mme de Bouillon, des contes, et il est conteur; un autre jour, ce seront des fables pour monseigneur le Dauphin, un poème du *Quinquina* pour Mme de Bouillon encore, un opéra de *Daphné* pour Lully, *la Captivité de Saint-Malo* à la requête de MM. de Port-Royal; ou bien ce seront des lettres, de longues lettres négligées et fleuries, mêlées de vers et de prose, à sa femme, à M. de Maucroix, à Saint-Évremond, aux Conti, aux Vendôme, à tous ceux enfin qui lui en demanderont. La Fontaine dépensait son génie, comme son temps, comme sa fortune, sans savoir comment, et au service de tous. Si, jusqu'à l'âge de quarante ans, il en parut moins prodigue que plus tard, c'est que les occasions lui manquaient en province, et que sa paresse avait besoin d'être surmontée par une douce violence. Une fois d'ailleurs qu'il eut rencontré le genre qui lui convenait le mieux, celui du *conte* et de la *fable*, il était tout simple qu'il s'y adonnât avec une sorte d'effusion, et qu'il y revînt de lui-même à plusieurs reprises, par penchant comme par habitude. La Fontaine, il est vrai, se méprenait un peu sur lui-même; il se piquait de beaucoup de correction et de labeur, et sa poétique, qu'il tenait en gros de Maucroix, et que Boileau et Racine lui achevèrent, s'accordait assez mal avec la tournure de ses œuvres. Mais cette légère inconséquence, qui lui est commune avec d'autres grands esprits naïfs de son temps, n'a pas lieu d'étonner chez lui, et elle confirme bien plus qu'elle ne contrarie notre opinion sur la nature facile et accommodante de son génie. Un célèbre poète de nos jours, qu'on a souvent comparé à La Fontaine pour sa bonhomie aiguisée de malice, et qui a, comme lui, la gloire d'être créateur inimitable dans un genre qu'on croyait usé; le même poète populaire qui, dans ce moment d'émotion politique, est rendu, après une trop

longue captivité, à ses amis et à la France, Béranger n'a commencé aussi que vers quarante ans à concevoir et à composer ses immortelles chansons. Mais pour lui, les causes du retard nous semblent différentes, et les jours du silence ont été tout autrement employés. Jeté, jeune et sans éducation régulière, au milieu d'une littérature compassée et d'une poésie sans ame, il a dû hésiter long-temps, s'essayer en secret, se décourager maintes fois et se reprendre, tenter du nouveau dans bien des voies, et, en un mot, brûler bien des vers, avant d'entrer en plein dans le genre unique que les circonstances ouvrirent à son cœur de citoyen. Béranger, comme tous les grands poètes de ce temps, même les plus instinctifs, a su parfaitement ce qu'il faisait, et pourquoi il le faisait; un art délicat et savant se cache sous ses rêveries les plus épicuriennes, sous ses inspirations les plus ferventes; honneur en soit à lui! mais cela n'était ni du temps ni du génie de La Fontaine.

Ce qu'est La Fontaine dans le *conte*, tout le monde le sait; ce qu'il est dans la *fable*, on le sait aussi, on le sent; mais il est moins aisé de s'en rendre compte. Des hommes d'esprit s'y sont trompés; ils ont mis en action, selon le précepte, des animaux, des arbres, des hommes, ont caché un sens fin, une morale saine sous ces petits drames, et se sont étonnés ensuite d'être jugés si inférieurs à leur illustre devancier. C'est que La Fontaine entendait autrement la fable. J'excepte les premiers livres, dans lesquels il montre plus de timidité, se tient davantage à son petit récit, et n'est pas encore tout-à-fait à l'aise dans cette forme, qui s'adaptait moins immédiatement à son esprit que l'élégie ou le conte. Lorsque le second recueil parut, contenant cinq livres, depuis le sixième jusqu'au onzième inclusivement, les contemporains se récrièrent, comme ils font toujours, et le mirent fort au-dessous du premier. C'est pourtant dans ce recueil que se trouve au complet la fable, telle que l'a inventée La Fontaine. Il avait fini évidemment par y voir surtout un cadre commode à pensées, à sentimens, à causerie; le petit drame, qui en fait le fond, n'y est plus toujours l'essentiel, comme auparavant; la moralité de quatrain y vient au bout par

un reste d'habitude : mais la fable, plus libre en son cours, tourne et dérive, tantôt à l'élégie et à l'idylle, tantôt à l'épître et au conte; c'est une anecdote, une conversation, une lecture élevée à la poésie, un mélange d'aveux charmans, de douce philosophie et de plainte rêveuse. La Fontaine est notre seul grand poète personnel et rêveur avant André Chénier. Il se met volontiers dans ses vers, et nous entretient de lui, de son ame, de ses caprices et de ses faiblesses. Son accent respire d'ordinaire la malice, la gaîté, et le conteur grivois nous rit du coin de l'œil, en branlant la tête; mais souvent aussi il a des tons qui viennent du cœur, et une tendresse mélancolique qui le rapproche des poètes de notre âge. Ceux du seizième siècle avaient bien eu déjà quelque avant-goût de rêverie; mais elle manquait chez eux d'inspiration individuelle, et ressemblait trop à un lieu commun uniforme d'après Pétrarque et Bembo. La Fontaine lui rendit un caractère primitif d'expression vive et discrète; il la débarrassa de tout ce qu'elle pouvait avoir contracté de banal et de sensuel. Platon, sous ce rapport, lui fut bon à quelque chose, comme il avait été à Pétrarque; et quand le poète s'écrie dans une de ses fables délicieuses :

> Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête?
> Ai-je passé le temps d'aimer?

ce mot *charme*, ainsi employé en un sens indéfini et tout métaphysique, marque en poésie française un progrès nouveau, qu'ont relevé et poursuivi plus tard André Chénier et ses successeurs. Ami de la retraite, de la solitude, et peintre des champs, La Fontaine a encore sur ses devanciers du seizième siècle l'avantage d'avoir donné à ses tableaux des couleurs fidèles, qui sentent, pour ainsi dire, le pays et le terroir. Ces plaines immenses de blé, où se promène de grand matin le maître, et où l'alouette cache son nid, ces bruyères et ces buissons où fourmille tout un petit monde, ces jolies garennes dont les hôtes étourdis font la cour à l'aurore dans la rosée, et parfument de thym leur banquet, c'est la Beauce, la Sologne, la Champagne, la Picardie; j'en reconnais les fermes avec

leurs mares, les basses-cours et les colombiers. La Fontaine avait bien observé ces pays, sinon en maître des eaux-et-forêts, du moins en poète. Il y était né; il y avait vécu long-temps, et même après qu'il se fut fixé dans la capitale, il retournait chaque année, vers l'automne, à Château-Thierry, pour y visiter son bien, et le vendre en détail; car *Jean*, comme on sait, *mangeait le fonds avec le revenu.*

Lorsque tout le bien de La Fontaine fut dissipé, et que l'empoisonnement de MADAME l'eut privé de la charge de gentilhomme qu'il remplissait auprès d'elle, Mme de la Sablière le recueillit dans sa maison, et l'y soigna pendant plus de vingt ans. Abandonné dans ses mœurs, perdu de fortune, n'ayant plus ni feu ni lieu, ce fut pour lui et pour son talent une inestimable ressource que de se trouver maintenu, sous les auspices d'une femme aimable, au sein d'une société spirituelle et de bon goût, avec toutes les douceurs de l'aisance. Il sentit vivement le prix de ce bienfait, et cette inviolable amitié, familière à la fois et respectueuse, que la mort seule put rompre, est un des sentimens naturels qu'il réussit le mieux à exprimer. Aux pieds de Mme de la Sablière et des autres femmes distinguées qu'il célébrait en les respectant, sa muse, parfois souillée, reprenait une sorte de pureté et de fraîcheur, que ses goûts un peu vulgaires, et de moins en moins scrupuleux avec l'âge, ne tendaient que trop à affaiblir. Sa vie, ainsi ordonnée dans son désordre, devint double, et il en fit deux parts : l'une élégante, animée, spirituelle, au grand jour, bercée entre les jeux de la poésie et les illusions du cœur; l'autre obscure et honteuse, il faut le dire, et livrée à ces égaremens prolongés des sens, que la jeunesse embellit du nom de volupté, mais qui sont comme un vice au front du vieillard. Mme de la Sablière elle-même, qui reprenait La Fontaine, n'avait pas été toujours exempte de passions humaines et de faiblesses selon le monde; mais lorsque l'infidélité du marquis de La Fare lui eut laissé le cœur libre et vide, elle sentit que nul autre que Dieu ne pouvait désormais le remplir, et consacra ses dernières années aux pratiques les plus actives de la charité chrétienne. Cette conversion, aussi sincère qu'éclatante, eut lieu en 1683. La Fon-

taine en fut touché, comme d'un exemple à suivre. Sa fragilité, et d'autres liaisons qu'il contracta vers cette époque, le détournèrent, et ce ne fut que dix ans après, quand la mort de Mme de la Sablière lui eut donné un second et solennel avertissement, que cette bonne pensée germa en lui, pour n'en plus sortir. Mais dès 1684, nous avons de lui un admirable *Discours en vers*, qu'il lut le jour de sa réception à l'Académie française, et dans lequel, s'adressant à sa bienfaitrice, il lui expose avec candeur l'état de son ame :

Des solides plaisirs je n'ai suivi que l'ombre ;
J'ai toujours abusé du plus cher de nos biens.
Les pensers amusans, les vagues entretiens,
Vains enfans du loisir, délices chimériques ;
Les romans et le jeu, pestes des républiques,
Par qui sont dévoyés les esprits les plus droits,
Ridicule fureur qui se moque des lois ;
Cent autres passions des sages condamnées,
Ont pris comme à l'envi la fleur de mes années.
L'usage des vrais biens réparerait ces maux,
Je le sais, et je cours encore à des biens faux.
. . . . . .
Si faut-il qu'à la fin de tels pensers nous quittent ;
Je ne vois plus d'instans qui ne m'en sollicitent :
Je recule et peut-être attendrai-je trop tard.
Car qui sait les momens prescrits à son départ ?
Quels qu'ils soient, ils sont courts. . . . . .

C'est, on le voit, une confession grave, ingénue, où l'onction religieuse et une haute moralité n'empêchent pas un reste de coup-d'œil amoureux vers ces *chimériques délices* dont on est mal détaché. Et puis une simplicité d'exagération s'y mêle ; les romans et le jeu qui ont égaré le pécheur sont la *peste des républiques*, *une fureur qui se moque des lois*. Et plus loin :

Que me servent ces vers avec soin composés ?
N'en attends-je autre fruit que de les voir prisés ?

C'est peu que leurs conseils, si je ne sais les suivre,
Et qu'au moins vers ma fin je ne commence à vivre;
Car je n'ai pas vécu : j'ai servi deux tyrans;
Un vain bruit et l'amour ont partagé mes ans.
Qu'est-ce que vivre, Iris? vous pouvez nous l'apprendre :
Votre réponse est prête, il me semble l'entendre :
C'est jouir des vrais biens avec tranquillité;
Faire usage du temps et de l'oisiveté;
S'acquitter des honneurs dus à l'Être suprême;
Renoncer aux Philis en faveur de soi-même;
Bannir le fol amour et les vœux impuissans,
Comme hydres dans nos cœurs sans cesse renaissans.

Sincère, éloquente, sublime poésie, d'un tour singulier, où la vertu trouve moyen de s'accommoder avec l'oisiveté, où *les Philis* se placent à côté de l'Être suprême, et qui fait naître un sourire dans une larme! Que La Fontaine n'a-t-il connu le *Dieu des bonnes gens!* il lui en aurait moins coûté pour se convertir.

Au premier abord, et à ne juger que par les œuvres, l'art et le travail paraissent tenir peu de place chez La Fontaine; et si l'attention de la critique n'avait été éveillée sur ce point par quelques mots de ses préfaces, et par quelques témoignages contemporains, on n'eût jamais songé probablement à en faire l'objet d'une question. Mais le poète *confesse*, en tête de *Psyché*, que la *prose lui coûte autant que les vers*. Dans une de ses dernières fables au duc de Bourgogne, il se plaint de *fabriquer à force de temps* des vers moins sensés que la prose du jeune prince. Ses manuscrits présentent beaucoup de ratures et de changemens; les mêmes morceaux y sont recopiés plusieurs fois, et souvent avec des corrections heureuses. Par exemple, on a retrouvé, tout entière de sa main, une première ébauche de la fable intitulée, *le Renard, les Mouches et le Hérisson*, et en la comparant à celle qu'il a fait imprimer, on voit que les deux versions n'ont de commun que deux vers. Il est même plaisant de voir quel soin religieux il apporte aux *errata :* « Il s'est glissé, dit-il en tête de son second recueil, quelques fautes

» dans l'impression, j'en ai fait faire un *errata*; mais ce sont de lé-
» gers rémèdes pour un défaut considérable. Si on veut avoir
» quelque plaisir de la lecture de cet ouvrage, il faut que chacun
» fasse corriger ces fautes à la main dans son exemplaire, ainsi
» qu'elles sont marquées par chaque errata, aussi bien pour les deux
» premières parties que pour les dernières. » Que conclure de toutes ces preuves? Que La Fontaine était de l'école de Boileau et de Racine en poésie; qu'il suivait les mêmes procédés de composition studieuse, et qu'il faisait difficilement ses vers faciles? Pas le moins du monde : La Fontaine me l'affirmerait en face, que je le renverrais à Baruch, et que je ne le croirais pas. Mais il avait, comme tout poète, ses secrets, ses finesses, sa correction relative : il s'en souciait peu ou point dans ses lettres en vers; peu encore, mais davantage dans ses contes; il y visait tout-à-fait dans ses fables. Sa paresse lui grossissait la peine, et il aimait à s'en plaindre par manie. La Fontaine lisait beaucoup, non-seulement les modernes Italiens et Gaulois, mais les anciens, dans les textes ou en traductions; il s'en glorifie à tout propos :

Térence est dans mes mains, je m'instruis dans Horace;
Homère et son rival sont mes dieux du Parnasse;
Je le dis aux rochers, etc. . . . . .
Je chéris l'Arioste et j'estime le Tasse;
Plein de Machiavel, entêté de Boccace,
J'en parle si souvent qu'on en est étourdi;
J'en lis qui sont du nord et qui sont du midi.

Fera-t-on de lui un savant? Son érudition a pour cela de trop singulières méprises, et se permet des confusions trop charmantes. Il a écrit dans sa vie d'Ésope : « Comme Planudes vivait dans un siècle
» où la mémoire des choses arrivées à Ésope ne devait pas être en-
» core éteinte, j'ai cru qu'il savait par tradition ce qu'il a laissé. »
En écrivant ceci, il oubliait que dix-neuf siècles s'étaient écoulés entre le Phrygien et celui qu'on lui donne pour biographe, et que le moine grec ne vivait guère plus de deux siècles avant le règne de

Louis-le-Grand. Dans une épître à Huet en faveur des anciens contre les modernes, et à l'honneur de Quintilien en particulier, il en revient à Platon, son thême favori, et déclare qu'on ne pourrait trouver entre les sages modernes un seul approchant de ce grand philosophe, tandis que

> La Grèce en fourmillait dans son moindre canton.

Il attribue la décadence de l'ode en France à une cause qu'on n'imaginerait jamais :

> . . . . . l'ode qui baisse un peu
> Veut de la patience, et nos gens ont du feu.

D'ailleurs, en cette remarquable épître, il proteste contre l'imitation servile des anciens, et cherche à exposer de quelle nature est la sienne. Nous conseillons aux curieux de comparer ce passage avec la fin de la deuxième épître d'André Chénier. L'idée, au fond, est la même; mais on verra, en comparant l'une et l'autre expression, toute la différence profonde qui sépare un poète artiste comme Chénier d'avec un poète d'instinct comme La Fontaine.

Ce qui est vrai jusqu'ici de presque tous nos poètes, excepté Molière et peut-être Corneille; ce qui est vrai de Marot, de Ronsard, de Régnier, de Malherbe, de Boileau, de Racine et d'André Chénier, l'est aussi de La Fontaine; lorsqu'on a parcouru ses divers mérites, il faut ajouter que c'est encore par le style qu'il vaut le mieux. Chez Molière, au contraire, chez Dante, Shakspeare et Milton, le style égale l'invention sans doute, mais ne la dépasse pas; la manière de dire y réfléchit le fond, sans l'éclipser. Quant à la façon de La Fontaine, elle est trop connue et trop bien analysée ailleurs pour que j'essaie d'y revenir. Qu'il me suffise de faire remarquer qu'il y entre une proportion assez grande de fadeurs galantes et de faux goût pastoral, que nous blâmerions dans Saint-Évremond et Voiture, mais que nous aimons ici. C'est qu'en effet ces fadeurs et ce faux goût n'en sont plus, du moment qu'ils ont

passé sous cette plume enchanteresse, et qu'ils se sont rajeunis de tout le charme d'alentour. La Fontaine manque un peu de souffle et de suite dans ses compositions; il a, chemin faisant, des distractions fréquentes, qui font fuir son style et dévier sa pensée. Ses vers délicieux, en découlant comme un ruisseau, sommeillent parfois, ou s'égarent, et ne se tiennent plus; mais cela même constitue une manière, et il en est de cette manière comme de toutes celles des hommes de génie : ce qui autre part serait indifférent ou mauvais, y devient un trait de caractère ou une grâce piquante.

La conversion de Mme de la Sablière, que Lafontaine n'eut pas le courage d'imiter, avait laissé notre poète assez désœuvré et solitaire. Il continuait de loger chez cette dame; mais elle ne réunissait plus la même compagnie qu'autrefois, et elle s'absentait fréquemment pour visiter des pauvres ou des malades. C'est alors surtout qu'il se livra, pour se désennuyer, à la société du prince de Conti, et de MM. de Vendôme, dont on sait les mœurs, et que, sans rien perdre au fond du côté de l'esprit, il exposa aux regards de tous une vieillesse cynique et dissolue, mal déguisée sous les roses d'Anacréon. Maucroix, Racine et ses vrais amis s'affligeaient de ces déréglemens sans excuse; l'austère Boileau avait cessé de le voir. Saint-Evremond, qui cherchait à l'attirer en Angleterre auprès de la duchesse de Mazarin, reçut de la courtisane Ninon une lettre où elle lui disait : « J'ai su que vous souhaitiez La Fontaine en Angleterre, on n'en » jouit guère à Paris; sa tête est bien affaiblie. C'est le destin des » poètes; le Tasse et Lucrèce l'ont éprouvé. Je doute qu'il y ait du » philtre amoureux pour La Fontaine; il n'a guère aimé de fem- » mes qui en eussent pu faire la dépense. » La tête de La Fontaine ne baissait pas, comme le croyait Ninon; mais ce qu'elle dit du philtre amoureux et des sales amours n'est que trop vrai : il touchait souvent de l'abbé de Chaulieu des gratifications dont il faisait un singulier et triste usage. Par bonheur, une jeune femme riche et belle, Mme d'Hervart, s'attacha au poète, lui offrit l'attrait de sa maison, et devint pour lui, à force de soins et de prévenances, une autre La Sablière. A la mort de cette dame, elle recueillit le vieillard, et l'environna d'amitié jusqu'au dernier moment. C'est

chez elle que l'auteur de *Joconde*, touché enfin de repentir, revêtit le cilice qui ne le quitta plus. Les détails de cette pénitence sont touchans; La Fontaine la consacra publiquement par une traduction du *dies iræ* qu'il lut à l'Académie, et il avait formé le dessein de paraphraser les psaumes avant de mourir. Mais, à part le refroidissement de la maladie et de l'âge, on peut douter que cette tâche, tant de fois essayée par des poètes repentans, eût été possible à La Fontaine, ou même à tout autre d'alors. A cette époque de croyances régnantes et traditionnelles, c'étoient les sens d'ordinaire, et non la raison, qui égaraient; on avait été libertin, on se faisait dévot; on n'avait point passé par l'orgueil philosophique ni par l'impiété sèche; on ne s'était pas attardé longuement dans les régions du doute; on ne s'était pas senti maintes fois défaillir à la poursuite de la vérité. Les sens charmaient l'ame pour eux-mêmes, et non comme une distraction étourdissante et fougueuse, non par ennui et désespoir. Puis, quand on avait épuisé les désordres, les erreurs, et qu'on revenait à la vérité suprême, on trouvait un asile tout préparé, un confessionnal, un oratoire, un cilice qui matait la chair, et l'on n'était pas, comme de nos jours, poursuivi encore, jusqu'au sein d'une foi vaguement renaissante, par des doutes effrayans, d'éternelles obscurités et un abîme sans cesse ouvert: — je me trompe; il y eut un homme alors qui éprouva tout cela, et il manqua en devenir fou; cet homme, c'était Pascal.

SAINTE-BEUVE.

LITTÉRATURE ANGLAISE.

Souvenirs

D'UN ÉCOLIER DES JÉSUITES

En Angleterre.

L'attention publique s'est tout récemment encore fixée, en Angleterre, sur les colléges des Jésuites. Des voix se sont élevées pour obtenir du législateur qu'il scellât à jamais, par une réprobation solennelle, ces sources fécondes du catholicisme dans la Grande-Bretagne. On a introduit dans l'acte du parlement qui proclama naguère l'émancipation catholique, une clause, illusoire peut-être, quant à l'application, mais qui atteste la nécessité sentie par le gou-

vernement anglais d'accorder quelque chose à l'opinion qui repousse les enfans de Loyola. L'entrée des royaumes unis est désormais interdite à tout jésuite. Le jésuitisme est un délit d'une invention toute nouvelle : on conçoit qu'il ne sera pas très-facile de convaincre ceux qui s'en rendraient coupables. Par quelle preuve établir, en effet, qu'un tel individu est jésuite? Invoquera-t-on le témoignage du supérieur qui a reçu les vœux, ou du néophyte qui les a prononcés? Ami sincère de la liberté civile et religieuse, je pourrais examiner si les Jésuites ont mérité l'anathème lancé contre eux, et si les prévisions législatives peuvent atteindre, en Angleterre, le but proposé; mais il n'entre pas dans mes vues de me faire l'apologiste des Jésuites, ou d'exposer longuement les principes de leur institut. Je ne veux que raconter ce que j'ai vu et observé durant mon séjour dans deux de leurs colléges, et retracer quelques-uns des souvenirs de mon enfance.

Il y a déjà longues années de cela, et cependant je me rappelle encore, comme si c'était hier, le beau soir du jour où, partant pour le collége, je quittai la maison de mes pères, sur les bords de la rivière de Suir, et où je fis voile de Waterford pour Bristol. Tout étrangères que soient à mon sujet mes émotions d'alors, je ne puis m'empêcher de revenir sur un tableau si profondément gravé dans ma mémoire, et qui se représente souvent à mon esprit, comme un rêve mêlé de tristesse et de plaisir. Peu de rivières offrent un aspect plus pittoresque que la Suir, honorée par les chants de Spencer, surtout dans le trajet de Waterford à la mer. Alors la rivière, élargissant son cours, devient assez forte pour porter des bâtimens de toute grandeur. Les deux rives sont bordées de côteaux rians et verts, snr lesquels s'élèvent des maisons magnifiques, entourées de beaux arbres, et dont l'aspect semble attester les rapides progrès de la civilisation et de la richesse publique dans cette partie de l'Irlande. Que de fois, assis au bord de la rivière, à l'heure où les cloches annonçaient le prochain départ du jour, j'ai vu la fumée s'étendre sur la ville en nuages d'or, à la lueur d'un soleil couchant, digne du pinceau de Claude Lorrain! Que de fois mes yeux suivirent, sur les ondes riches et brillantes du fleuve, les vais-

seaux nombreux dont le vent enflait mollement les voiles blanches, en les poussant vers la mer. A droite, j'entendais le bruit de la ville, et je voyais s'élancer comme une flèche, dans les airs, le clocher de son église. Le murmure solennel et sourd des flots de l'Océan, dans la baie de Tramore, franchissait les montagnes opposées, pour arriver jusqu'à mon oreille. J'avais immédiatement devant moi les magnifiques bois de Faithleg et le noble manoir de l'illustre famille de Bolton. A ma gauche était Snowhill, superbe habitation d'une autre branche de cette opulente famille. Un peu plus loin, je voyais trois rivières, la Suir, la Nore et le Barrow, confondre leurs ondes, pour ne plus former qu'un fleuve large et profond. Enfin, à l'horizon, les ruines de la vieille abbaye de Dunbrody gardaient les traces des grandes solennités de la religion et les souvenirs d'une antiquité vénérable. J'avais souvent promené avec admiration mes regards sur ce beau paysage, au milieu duquel j'avais vu le jour. Jamais tableau n'avait eu tant de charme pour moi qu'à ce moment, où je me sentais près de le quitter, pour ne plus le revoir qu'après bien des années. Ce sentiment me rendait encore plus chers les lieux où j'avais passé mon enfance, où je concevais l'espoir, que j'ai perdu depuis, de venir reposer ma vieillesse.

En voilà beaucoup trop sur ce chapitre. Le vaisseau mit à la voile, je débarquai à Bristol, et accompagné d'un ecclésiastique français, l'abbé de Grimeau, qui avait été jusqu'alors mon précepteur, je partis pour Londres. Nous descendîmes à l'hôtel du *Cygne à deux cous*, dans Lad-Lane. Quand j'eus vu la Tour, et entendu tout à mon aise les rugissemens du lion de la ménagerie d'Exeter-Change, l'abbé de Grimeau m'apprit qu'il était chargé de me conduire à Kensington-House, collége créé par les Pères de la Foi (c'était le nom que prenaient les jésuites français alors établis en Angleterre). L'abbé avait des instructions pour me laisser dans cette maison, après quoi il devait reprendre la route du Languedoc, dont il avait été exilé par la révolution française, et que *le mal du pays* lui faisait un impérieux besoin de revoir. Nous partîmes donc immédiatement pour Kensington-House, édifice situé

exactement vis-à-vis de l'avenue qui conduit au palais de Kensington, et devant la façade duquel on trouve d'abord un beau jardin. Une énorme porte de fer incrustée de fleurs du même métal, aujourd'hui souillées par la rouille, et décorée d'autres ornemens bizarres, attestait que cette école de jésuites avait été autrefois la résidence de quelque personnage de distinction. J'ai su depuis qu'une maîtresse de Charles II avait jadis habité ce bâtiment, devenu plus tard un des temples dédiés à saint Ignace. C'était une grande maison bâtie et décorée à la vieille mode, et qui conservait encore beaucoup de restes de sa splendeur passée. Dans une belle allée d'arbres qui s'étendait derrière le bâtiment, au milieu de l'espace destiné aux récréations, je vis un grand nombre d'enfans français qui se livraient avec ardeur aux divertissemens de leur âge. Au moment où j'arrivai, mes oreilles furent frappées des cris aigus de quelques centaines de petits émigrés qui engageaient mille parties différentes, au milieu des acclamations et des éclats de rire, avec toute la vivacité de leur rapide et joyeux langage. Je n'entendais pas autour de moi un seul mot d'anglais, et je compris d'abord que j'étais aussi véritablement en France, que si j'eusse été transporté soudain dans un des colléges de Paris. Bientôt on me conduisit, avec mon compagnon de voyage, dans une pièce lambrissée de dorures flétries, et qui paraissait avoir été jadis richement décorée : nous y trouvâmes le principal du collége, dans la personne d'un gentilhomme français, M. le prince de Broglie. Tout jeune que j'étais, je ne pus m'empêcher d'être frappé du contraste qui existait entre les occupations actuelles de ce personnage, et le nom illustre qu'il portait. C'était un petit abbé, de taille svelte et gracieuse, le front un peu saillant, presque chauve, avec un reste de cheveux bien poudrés et pommadés. Son sourire était agréable, plein de douceur et de finesse; tout son extérieur trahissait l'homme *aimable*, dans la meilleure acception du mot. Un habit noir, ajusté à sa taille avec une élégance toute particulière, complétait l'arrangement de sa symétrique personne : sa veste de soie, ses bas de soie noire, et ses petits souliers à boucles d'argent, lui donnaient tout-à-fait l'air d'un homme de la haute volée.

Le fils de l'illustre maréchal de Broglie était ainsi réduit à se mettre à la tête d'une école; toutefois, malgré l'abaissement de sa fortune, personne ne l'appelait autrement que « Monsieur le Prince. »

Monsieur le Prince n'était donc ni plus ni moins qu'un pédagogue de profession; et cette profession, il l'avait embrassée pour vivre : mais il conservait la démarche et toutes les façons d'un homme de cour, et sa manière d'être donnait tout d'abord l'idée de ce qu'était en France la bonne société de l'ancien régime. Il fit, à l'abbé de Grimeau, l'accueil le plus amical : en apprenant qu'il allait retourner en France, le pauvre prince poussa un profond soupir, et je vis des larmes rouler dans ses yeux, au souvenir de cette belle France qu'il ne se croyait plus destiné à revoir. Après tous ces préliminaires de mon admission au collége de Kensington, le bon abbé me fit ses adieux. Au moment où il m'embrassa pour la dernière fois, je me souviens qu'il parut vivement touché du chagrin que me faisait éprouver notre séparation; et, se tournant du côté du prince de Broglie, il me recommanda avec une tendresse excessive à ses bons soins. Le prince me conduisit ensuite dans la salle d'étude, où l'on m'avait assigné un pupitre à côté du fils du comte Décar (1), que l'on a vu depuis, à ce que j'ai su, remplir de très-grandes charges à la cour de France. Son père appartenait à la plus haute noblesse française; mais, à cette époque, il eût été difficile de trouver chez le fils aucune trace de son illustre origine. C'était un garçon de très-longue taille, assez gauche, la tête couverte de cheveux épais et nattés, qu'il ne peignait jamais. Il avait le teint huileux, presque toujours suant, et paraissait avoir une telle horreur de l'eau et du savon, qu'à peine se lavait-il une seule fois par semaine. Du reste, il était fier, bourru, taciturne, et consacrait tout son temps à l'étude des mathématiques, pour les-

(1) Nous copions l'orthographe anglaise : mais nous croyons cette orthographe fautive. Il est probable qu'on a voulu désigner ici l'un des membres de la famille d'Escars.

(*Note du traducteur.*)

quelles il avait les plus heureuses dispositions. J'ai ouï dire qu'il est aujourd'hui l'un des hommes les plus élégans et les plus accomplis de la cour de France, et que Gorgonius exhale maintenant tous les parfums de Rufillus (1). De l'autre côté, j'avais pour voisin un jeune créole français de la Martinique, et qui portait le nom de de Varieux. Le collége était plein d'enfans de colons français, qu'on avait envoyés en Angleterre au milieu des réfugiés de la révolution, pour apprendre l'anglais. Celui-ci était un jeune homme d'une rare beauté; toutes ses habitudes contrastaient parfaitement avec celles de M. le comte Décar, mon voisin de gauche. Il passait la plus grande partie des heures d'étude à se regarder dans un miroir de poche, et à ajuster sa belle chevelure noire dont les boucles ondoyantes jouaient avec grâce sur son front, et descendaient même abondamment sur ses épaules. Presque tous ces créoles étaient vains, généreux, braves, avec de très-grandes dispositions à la fatuité et à la colère : ils avaient beaucoup des qualités et des défauts qu'en Angleterre on attribue communément aux colons des îles britanniques de l'archipel américain; aux principaux attributs du caractère français, ils unissaient cette violence et cette habitude de domination que donne le soleil brûlant des Antilles. En général, les enfans d'exilés français vivaient en bonne intelligence avec les créoles. Il y avait cependant entre eux une différence capitale : les créoles étaient tous de riches roturiers; les petits émigrés avaient, au contraire, les veines gonflées du meilleur sang de France, mais n'avaient pas quatre sous dans la poche. Il existait pour eux un grand point de réunion : c'était la haine qu'ils portaient, d'un commun accord, à l'Angleterre et à son gouvernement. Cette haine n'avait rien de très-surprenant de la part des petits créoles; mais il était assez singulier que des enfans dont les pères avaient été chassés de France par la révolution, et que l'Angleterre faisait vivre, après leur avoir donné asile, fissent éclater la vieille antipathie nationale avec autant de vivacité que si l'Angleterre ne les eût jamais reçus et nourris dans

(1) Pastillos Rufillus olet, Gorgonius hircum.

son sein. Arrivait-il quelque nouvelle d'une victoire remportée par Bonaparte, tout le collége était en fermentation. Malgré la distance des temps, je ne saurais oublier de quels cris d'enthousiasme tous ces fils de parens exilés, ou dont la tête était tombée sur les échafauds révolutionnaires, saluaient le triomphe des armes françaises, l'humiliation de l'Angleterre, et la gloire de cette patrie dont leur bouche enfantine avait appris à balbutier la grandeur. Parmi tous ces enfans, il en est un surtout dont j'ai gardé le souvenir; je ne me rappelle pas maintenant son nom, mais sa taille et sa figure ne sauraient s'effacer de ma mémoire. C'était un petit être, de complexion toute féminine, et dont le teint ressemblait à celui d'une poupée de cire; ses beaux cheveux blonds, frisés comme ceux d'une petite fille, retombaient en boucles sur son visage, et la régularité parfaite de ses traits le rendait un modèle excellent pour le sculpteur qui aurait cherché le beau idéal d'une figure d'enfant. Ses traits offraient l'expression de la souffrance, sans que cette expression fût toutefois assez prononcée pour exciter aucun sentiment désagréable; mais, jointe au sentiment des désastres de sa famille, elle répandait sur toute sa personne une teinte de tristesse profonde, et ajoutait encore à l'éclatde ses malheurs. Le père du pauvre enfant était un gentilhomme qui avait péri dans la révolution. Sa mère, maintenant veuve, occupait à Londres un misérable logement. Elle l'avait envoyé à Kensington-House; mais il était bien connu que le prince de Broglie l'y avait reçu par charité. Cette vie d'aumônes, cette dépendance absolue d'un bienfaiteur si pauvre lui-même, bien loin, je dois le dire, de lui attirer, de la part de ses condisciples, les témoignages de cette pitié quelquefois si voisine du mépris, donnaient encore plus de force à la sympathie que l'infortune de ses parens faisait naître pour lui dans tous les cœurs. Cet enfant si malheureux était Français jusqu'au fond de l'ame. Rien ne saurait exprimer sa joie patriotique toutes les fois que cette France, qui avait vu couler le sang de son père, reculait ses frontières par quelque nouvelle conquête, et faisait fuir devant elle les drapeaux de l'Autriche et de la Prusse. Son visage pâle s'animait soudain d'une rougeur fébrile, au récit des batailles qui élevaient si haut

la gloire française, et semblaient devoir ruiner la puissance de l'Angleterre. De tels sentimens, remarquables dans un enfant si jeune encore, étaient communs à tous les Français élevés dans notre collége, et mettaient au grand jour l'esprit qui animait leurs parens. J'avais parfois occasion de voir ces parens, dans leurs visites à Kensington-House. C'étaient de vieux gentilshommes, dont le costume, toujours propre, ne cachait cependant pas l'indigence, et dont les habits rapés gardaient trop manifestement les traces de la brosse. La flexibilité de leurs dos, la grâce et la régularité parfaite de leurs fréquentes révérences, le sourire éternel de leurs visages ridés et amaigris, attestaient suffisamment leurs relations passées et leurs habitudes de cour. Mes conjectures, à cet égard, étaient pleinement confirmées par la tendresse avec laquelle ils embrassaient les comtes et les marquis, mes camarades.

Kensington-House était habituellement fréquenté par des émigrés de très-haut rang. Le duc de Grammont, père du duc de Guiche, venait souvent y voir son fils. Ceci me rappelle la scène remarquable dont je fus un jour témoin. Monsieur, aujourd'hui roi de France, honora d'une visite le prince de Broglie. Il était accompagné d'un cortége nombreux de noblesse française, et tous les écoliers avaient été réunis pour le recevoir. Nous étions rangés en cercle, au bas de l'escalier de pierre qui conduisait de la principale salle du collége au lieu de nos récréations. Le futur roi de France parut, avec son cortége d'illustres exilés, à une porte vitrée qui était au haut de l'escalier. Du plus loin que nous le vîmes, nous fîmes entendre à plusieurs reprises le cri loyal de *vive le roi!* Monsieur parut charmé de ce spectacle. Avec son affabilité si gracieuse, il s'avança au milieu des enfans, d'abord grandement intimidés par sa présence, et que sa bonté naturelle rendit bientôt plus familiers. Il demanda les noms de ceux qui étaient le plus près de lui. Tandis qu'on lui disait ces noms, et qu'il retrouvait dans les enfans pressés autour de lui les héritiers des plus nobles familles de France, il paraissait vivement ému. Un ou deux noms qui rappelaient plus particulièrement de tristes souvenirs le firent tressaillir. « Hélas! mon enfant, » disait-il, lorsqu'on lui présentait

un orphelin; et il se baissait pour caresser tendrement le fils de quelque ami mort sur les échafauds de la révolution.

Le plaisir de raconter toutes ces scènes, qui se rattachent aux souvenirs de mon enfance, m'a entraîné bien loin de mon sujet. L'établissement de Kensington était dirigé par plusieurs prêtres français, assistés de quelques ecclésiastiques allemands et italiens, et qui reconnaissaient pour chef le prince de Broglie. Presque tous étaient jésuites, bien qu'ils se couvrissent du nom plus inoffensif de Pères de la Foi. Le seul personnage de haut rang parmi eux était le prince de Broglie. Des motifs de convenance, je suis porté à le croire, et la facilité plus grande de subvenir à ses besoins, l'avaient fait entrer dans la compagnie.

A cette époque, l'ordre n'avait point encore été rétabli formellement par une bulle du pape; mais on encourageait notoirement à Rome sa résurrection, et les jésuites avaient fondé en Russie un établissement considérable, où résidait le général de la société. Les pères de Kensington étaient en communication avec lui, et par suite de leur antipathie pour tout ce qui était anglais, ils ne reconnaissaient pas l'autorité du provincial d'Angleterre. Sous prétexte qu'ils étaient jésuites français, ne devant faire qu'un bref séjour dans la Grande-Bretagne, ils résistaient aux ordres du docteur Stone (recteur de Stonyhurst [1]), et refusaient d'obéir à toute injonction qui n'était pas émanée du général lui-même. Sous l'ancien système qui régissait la société, de tels différends ne se seraient sans doute pas élevés; mais la société était à peine encore sur le point de renaître, et la discipline était par conséquent un peu relâchée parmi les Pères de la Foi. Par exemple, le prince de Broglie, qu'on pouvait considérer comme le provincial français en Angleterre, avait un joli cabriolet et deux chevaux, qu'il conduisait ordinairement lui-même avec beaucoup de dextérité, d'adresse et de grâce. Certains goûts un peu frivoles (car ses mœurs étaient irréprochables, et ses défauts n'étaient guère autre chose que les inconséquences naturelles du caractère français) provoquè-

[1] Principal établissement des Jésuites en Angleterre.

rent la censure de quelques membres un peu plus sévères, surtout du père Alnot, le moine le plus moine que j'aie jamais vu, et qui n'avait presque rien du jésuite. Ce père Alnot avait d'abord été regardé parmi nous comme un saint. C'était un homme de taille longue et mince. Il portait habituellement de grandes robes noires, d'étoffe grossière, avec un capuchon sur la tête, et autour des reins, une forte ceinture de cuir noir, à laquelle pendaient un rosaire et un crucifix massifs. Son visage, dont nous pouvions à peine saisir au hasard quelques traits, était blême et défait; ses yeux brillaient d'un éclat sinistre, que faisaient encore ressortir sa maigreur et la pâleur de son front. A peine le voyait-on jamais se laver, parce qu'il considérait sans doute la malpropreté comme un relief de dévotion : pour achever son signalement, sa barbe, toujours souillée de tabac, descendait en touffes inégales le long de son menton pointu. Sa bouche respirait l'astuce et une perfide douceur. Il habitait une petite chambre attenante à la chapelle, et où il recevait la confession des écoliers : la richesse de son ameublement répondait à l'élégance de sa toilette. Cet ameublement consistait en deux chaises de bois, un lit grossier, et une petite table sur laquelle brûlait continuellement une lampe. C'était là qu'il avait coutume de s'asseoir le coude sur la table, et la tête appuyée sur sa main longue et maigre. Un enfant venait-il s'excuser d'avoir dérobé quelques fruits ou emporté une poule, il levait aussitôt les yeux au ciel, et poussait un profond soupir.

Ce mystérieux personnage était à la tête d'une société appelée *la confrérie*. C'est une institution particulière, établie dans tous les colléges de Jésuites, et dont les affiliés professent pour la sainte Vierge une dévotion spéciale. Le père Alnot avait donc consacré à la Vierge une chapelle particulière, qu'il ornait avec le plus grand soin. Cette chapelle était peinte en bleu, pour représenter le ciel, et parsemée de paillettes, pour figurer les étoiles : c'est dans ce sanctuaire séparé que le père Alnot avait coutume de débiter ses homélies. Il tenta d'introduire parmi ses prosélytes une pratique adoptée par une secte religieuse établie à Dublin, et qui s'est fait connaître sous le nom de Société Osculaire (*Oscular Society*), d'après la

nature et le caractère de sa principale cérémonie religieuse. Le texte favori de ces sectaires est le passage de l'Écriture : « Saluez-vous les uns les autres par un saint baiser. » Je me souviens que ce hideux personnage recommandait aux membres de la confrérie d'adopter cet usage; mais les autres jésuites intervinrent, et lui interdirent cette singulière manifestation de son zèle. Quelque temps après, le père Alnot fut renvoyé du collége, et j'ai su depuis qu'il cachait sous sa robe un cœur pervers et corrompu : on m'a même rapporté qu'il avait été puni de mort pour un crime énorme sur le continent. Je l'avais toujours regardé avec un instinct d'aversion, encouragé par un jésuite génois, le père Molinari, qui me représentait Alnot comme une ame noire et perfide.

Molinari était un excellent homme, aimable et très-instruit, le seul dans le collége qui sût un mot de grec. Quoique Italien, il avait reçu à Prague une bonne éducation, et avait d'abord suivi la profession d'avocat. Il devint jésuite plus tard, et certainement c'était un prêtre dévoué de cœur à la religion. Entièrement pur des infamies monacales du père Alnot, il avait cependant au fond de l'ame un gros levain de fanatisme. Il croyait fermement à la nécromancie, dont il avait approfondi tous les mystères. La présence corporelle du diable sur terre était un de ses articles de foi, et je me rappelle lui avoir entendu conter des histoires d'apparitions de Lucifer, si minutieusement circonstanciées, que les cheveux m'en dressaient snr la tête. Il avait une autre faiblesse d'esprit, celle de ne pas mettre de bornes à l'influence terrible qu'exerçait en Allemagne la secte des Illuminés. Je l'ai entendu décrire les orgies nocturnes des philosophes allemands, assemblés dans des salles richement tapissées d'écarlate, toutes resplendissantes de la lumière infernale, et où le luxe diabolique étalait toutes ses pompes. Là, les sectaires venaient se dévouer au diable, sur un registre confié à la garde du secrétaire de la société, et où chacun signait son nom de son propre sang. A part cette étrange crédulité, le père Molinari était l'homme le plus estimable du monde; le trait dominant de son caractère était un héroïque désintéressement : la

pieuse ardeur d'une sorte de chevalerie spirituelle l'entraînait à servir les intérêts des jésuites, qu'il ne séparait pas de ceux de la vraie religion.

Je restai long-temps confié à ses soins, et je contractai dès-lors envers lui une dette de reconnaissance, pour son ardente sollicitude à assurer mon bonheur dans l'avenir. Il prenait la peine la plus opiniâtre et la plus désintéressée pour m'instruire, et consacrait gratuitement de longues heures à aplanir les difficultés de mes études. Molinari était très-doux de caractère, et cependant il recourait souvent à une punition très-violente : il avait un fouet de plusieurs cordes très-fortes, avec des nœuds par intervalles, et dont il cinglait les mains de ses écoliers, au point de les mettre en sang. Il semblait très-douloureusement affecté d'infliger ce châtiment, et je l'ai vu pleurer sur ce qu'il appelait la nécessité d'être sévère. Il employait une méthode fort singulière pour réconcilier un peu ses écoliers les plus dévots avec cette espèce de torture. Il commençait par vous condamner à recevoir neuf coups de son fouet, puis il vous commandait de tendre la main.

« Offrez, disait-il, votre châtiment en sacrifice à Dieu et aux » saints. »

Puis il vous choisissait neuf saints de l'almanach. Il fallait souffrir le premier coup en l'honneur de saint Ignace.

— « Allons, mon enfant, au nom de saint Ignace, le plus » grand de tous les saints. »

Et il assénait le coup de fouet de toute la force de son bras nerveux : « Oh! mon Dieu! » s'écriait le pauvre petit martyr, en retirant la main après ce premier supplice.

— « Allons, mon enfant, au nom de saint François-Xavier. »

Et il déchirait une seconde fois la main du coupable.

— « Mais, mon père, ayez pitié; je ne ferai plus de solé- » cismes; non, mon père, jamais. »

Le jésuite était inexorable.

— « Allons, mon enfant, au nom de saint Louis de Gon-
» zague. »

Et il continuait ainsi jusqu'à ce qu'il eût épuisé la nomenclature de son terrible calendrier. Malgré toutes ces singularités, c'était un religieux plein des intentions les plus généreuses et les plus pures : il aurait regardé la mort en face, plutôt que de déserter la cause de Loyola. Il a prouvé depuis la sincérité de son enthousiasme, en partant, à peine averti une semaine d'avance, par l'ordre du général, pour aller prêcher l'Évangile au milieu des déserts de la Sibérie, et se frayer, s'il était possible, le chemin de la Chine, dans l'espoir de remporter, au service de Dieu, la palme du martyre.

Après Molinari, le personnage qui attirait le plus mon attention dans le collége, était le père Caperon. Très-versé dans les langues orientales, il passait surtout pour très-savant dans la langue arabe, et savait, je pense, aussi bien le Coran que l'Évangile. On ne le chargeait de rien apprendre aux enfans (il était, en effet, fort peu propre à l'enseignement), et on le laissait composer à son aise des traités sur la mystérieuse littérature de l'Orient. Un de nos amusemens favoris était de le troubler dans ses études. Un groupe d'écoliers se formait sous sa fenêtre, et l'étourdissait des bruits les plus étranges, jusqu'à ce qu'il s'élançât armé d'un grand bâton, à l'aspect duquel nous prenions tous nos jambes à notre cou. Malheur alors à celui qui tombait le premier sous sa main ! « Ah ! petit malheureux ! » s'écriait-il en saisissant le drôle qui avait troublé ses méditations ; et il vengeait aussitôt sur lui le retard que notre tapage venait d'apporter aux progrès des lettres orientales. Le père Caperon croyait que le diable prenait quelquefois la peine de le tenter, mais par des moyens plus directs et plus palpables que ceux dont il use ordinairement. Sa conviction, à cet égard, donnait à notre malice le spectacle des scènes les plus plaisantes. Lorsqu'il disait la messe, il prenait des attitudes si extraordinaires, se

laissait aller à de si étranges oraisons jaculatoires, que c'était un vrai plaisir pour messieurs les Français d'assister au service divin toutes les fois qu'il officiait.

Le pauvre homme croyait en effet lutter corps à corps avec le démon, et il prenait toutes les postures relatives à cette grotesque imagination. Quelquefois il commandait à l'esprit infernal d'aller se précipiter dans la mer Rouge ; quelquefois aussi il se mettait à piétiner, comme s'il eût en effet foulé aux pieds la tête de Lucifer.

Le collége de Kensington renfermait peu de maîtres faits pour inspirer du respect aux écoliers dont l'instruction était confiée à leurs soins. Il y avait cependant un prédicateur fort éloquent, le père Colman, Allemand de naissance, mais Français de langage et de manière. Sa démarche était très-noble, son visage digne des plus nobles pinceaux, sa voix sonore, et il savait prendre les formes oratoires les plus élégantes et les plus variées. C'était un homme de trop grand mérite pour qu'on le laissât long-temps dans un poste aussi inférieur que celui de Kensington-House : il fut appelé en Russie par ordre du général. Molinari reçut un ordre pareil, et avant de quitter le collége, il me donna encore une grande preuve de bienveillance et d'amitié. Le prince de Broglie, se trouvant, à ce qu'il me dit, dans de grands embarras pécuniaires, avait fait un effort pour amener les jésuites de Stonyhurst à lui prêter assistance. Dans ce dessein, il avait envoyé des députés à ce collége, avec offre de placer Kensington-House sous l'autorité du provincial d'Angleterre. Une suite de malheurs l'avait réduit à cette soumission qu'il avait originairement refusée, par suite de son antipathie nationale pour l'Angleterre et les Anglais. Les jésuites anglais étaient trop rusés pour accepter cette proposition, et la ruine de Kensington-House paraissait imminente. Molinari m'apprit encore qu'il avait l'ordre de partir pour la Sibérie, et de pénétrer, s'il était possible, jusqu'en Chine, comme missionnaire de l'Évangile. Il me recommanda d'écrire à mes parens, et de leur apprendre ce qui allait infailliblement se passer à Kensington. « Stonyhurst » était, à son gré, le meilleur collége que je pusse choisir, et il » l'aurait lui-même choisi pour sa résidence, s'il eût eu la liberté

» de faire un choix. Mais il n'avait plus de volontés : il en avait
» fait le sacrifice à Dieu, en entrant dans la compagnie de Jésus ;
» il ne devait plus s'occuper que de se rendre à la destination qui
» lui était assignée. »

Je le remerciai : il me serra la main, et partit bientôt après pour les contrées lointaines d'où probablement il ne reviendra jamais.

Molinari seul, parmi les Pères de la Foi, m'a donné l'exemple de ce noble dévoûment aux intérêts de sa société et à la propagation de la foi catholique. Le plus grand nombre des individus réunis à Kensington-House par le prince de Broglie n'étaient jésuites qu'en apparence. C'était une troupe d'ignorantes recrues qui marchaient confusément sous les bannières de l'ordre. Molinari seul était un vrai soldat de Loyola.

Je suivis les conseils de son amitié : je me fis retirer à temps du collége de Kensington, qui, peu après, cessa complètement d'exister. Le système d'éducation qu'on y suivait était entièrement défectueux. Molinari était, comme je l'ai déjà dit, le seul qui sût le grec : Caperon, très-versé dans les langues orientales, ne savait pas les parler. On nous apprenait toutefois à composer avec quelque soin : un certain père Henri, personnage ingénieux, qui restait assis des heures entières, occupé à rouler des boulettes de pain entre ses doigts, et à ruminer un sonnet pour quelque saint privilégié, voulut bien m'enseigner à rimer des vers français. Les pères de Kensington témoignaient aussi quelque goût pour les écrivains latins, et prenaient la peine de nous faire sentir la force et la beauté de leur style. Mais l'arithmétique, la géographie, l'histoire, étaient absolument négligées. On ne saurait, en somme, imaginer une pire éducation ; et cependant les Pères de la Foi se croyaient bien supérieurs à tous les professeurs des deux grandes universités anglaises.

Je quittai Kensington pour aller m'établir dans la métropole du jésuitisme, au nord de l'Angleterre. Arrivé à Manchester, je partis en chaise de poste pour Blackburne, et je me fis de là conduire à Stonyhurst. Entré dans une longue avenue plantée à l'ancienne mode anglaise, et bordée des deux côtés par de belles pièces d'eau, les chevaux m'entraînèrent rapidement au pied de deux tours élc-

vées, et qui dominaient un bâtiment magnifique, dont l'architecture appartient au temps d'Élisabeth. Avant que j'eusse le temps d'examiner en détail ce bel édifice, d'observer les vieux ifs qui s'élèvent près des murs en ruines de ces jardins, les pas des chevaux retentirent sous la grande porte, et je me trouvai dans une antique cour quadrangulaire qui semblait appartenir au castel de quelque baron féodal, plutôt qu'au modeste asile des humbles disciples de Loyola. Je continuerai mon récit et ma description dans un prochain numéro.

(*New Monthly Magazine.*)

A. Lesourd.

Discours en Vers,

COMPOSÉ

POUR UNE REPRÉSENTATION SOLENNELLE,

Donnée à Rouen,

En l'honneur de Pierre Corneille.

Deux siècles ont passé, depuis que parmi vous,
De lui-même inconnu comme il l'était de tous,
Un jeune homme parut, que l'amour fit poète.
De ses premiers transports éloquent interprète,
Plein du démon des vers qui s'éveillait en lui,
Poète sans modèle, il marchait sans appui.

Ses pareils à deux fois ne se font pas connaître :
Où les maîtres manquaient, bientôt il fut un maître.
Il franchit la carrière, et d'un pas de géant,
A la cime du Pinde élancé du néant,
Il y grava son nom qu'on ignorait la veille :
Ce jeune homme inconnu, c'était le grand Corneille !

Deux siècles ont passé ; des siècles passeront
Sans flétrir les lauriers qui surchargent son front.
Leurs rameaux vieillissans se couvrent d'un feuillage
Dont l'immortalité reverdit d'âge en âge.

Le théâtre, ennobli par ses pompeux travaux,
Vit naître, après les siens, des chefs-d'œuvre nouveaux,
Du *Menteur*, de *Cinna* postérité sublime.
Ils ont trouvé pour eux l'avenir unanime :
De Molière en courroux le vers accusateur
Imprima l'infamie au front de l'imposteur ;
Racine, dont Joad ranimait le génie,
A des concerts du ciel révélé l'harmonie,
Et Corneille pourtant, cet astre radieux,
Qui leur traça la route et leur ouvrit les cieux,

Vous apparaît plus grand, plus beau qu'à son aurore,
Entouré des rayons du jour qu'il fit éclore.

Que n'a-t-on point osé contre ces noms fameux!
Mais cet obscur nuage est tombé derrière eux,
Comme on voit, près du but, s'abaisser la poussière,
Qui nous dérobe un char vainqueur dans la carrière :
De leur trône affermi qui pourrait renverser
Ceux que l'Europe admire et n'a pu surpasser?
Quand un peuple nouveau de rimeurs en démence
Tenterait d'ébranler leur renommée immense,
On verrait tous ces nains, sans haleine et sans voix,
En soulevant le roc, retomber sous son poids;
Dussent-ils, pour tromper le bon goût qui réclame,
Des éclairs de Bréboeuf ressusciter la flamme,
Évoquer Chapelain des ombres du tombeau,
Et de Ronsard éteint rallumer le flambeau.

Non qu'on doive enchaîner la généreuse audace
Qui veut frayer sa route et conquérir sa place.
Corneille eût excité cet élan créateur.
S'il est encor nouveau, c'est qu'il fut novateur.

Liberté de mieux faire à qui suit son exemple !....
Mais renier sa gloire aux portes de son temple,
Mais blasphémer d'en bas le dieu sur son autel,
Insulter, quand on meurt, ce qui reste immortel :
Quiconque l'oserait, pour prix d'un tel outrage,
Marqué d'un ridicule égal à son courage,
Irait, avec Cottin d'éternel souvenir,
Égayer de son nom les railleurs à venir.

Vous, qui pour enflammer les talens dont la France
Sent frémir dans son sein la féconde espérance,
Vous, qui des mêmes fleurs entourez tous les ans
L'autel où vos aïeux ont porté leurs présens,
A votre vieux Corneille offrez un digne hommage.
Les murs qui l'ont vu naître attendaient son image :
Paris, tous les Français, tout un peuple jaloux
Veut, de lui rendre honneur, s'honorer avec vous.
C'est ainsi qu'à Straffort l'Angleterre idolâtre
Couronnaît dans Shakspear le père du théâtre.
Juliette, à son nom, s'arrachant du cercueil,
Othello tout sanglant près d'Ophélie en deuil,
Macbeth, qui sur leurs pas s'avançait d'un air sombre,
De leur cortége auguste environnaient son ombre.
Garrick des spectateurs échauffait les transports.....

Notre Garrick n'est plus; mais du moins, chez les morts,
Si Corneille l'a vu d'un lac de Trasimène
Menacer devant lui l'arrogance romaine,
Enivré de ses vers, Corneille en l'admirant
A pleuré de plaisir, et s'est senti plus grand.

Ah! qu'il pleure d'orgueil en se voyant renaître
Dans le marbre animé par le ciseau d'un maître!
Que David nous le rende avec ce vaste front
Creusé par les travaux de son esprit fécond,
Où rayonnait la gloire, où siégeait la pensée,
Et d'où la tragédie un jour s'est élancée.
Simple dans sa grandeur, l'air calme et l'œil ardent,
Que ce soit lui, qu'il vive, et qu'en le regardant
On croie entendre encor ces vers remplis de flamme,
Dont le bon sens sublime élève, agrandit l'ame,
Ressuscite l'honneur dans un cœur abattu;
Proverbes éternels dictés par la vertu;
Morale populaire à force de génie,
Et que ses actions n'ont jamais démentie!
Venez donc, offrez-lui vos vœux reconnaissans;
Offrez-lui vos tributs, orateurs : quels accens
Plus brûlans que les siens, de plus d'idolâtrie
Ont embrasé les cœurs au nom de la patrie?

Vous aussi, magistrats; c'est lui qui tant de fois
Entoura de respect l'autorité des lois.
Venez, généreux fils, en qui l'affront d'un père
Ferait encor du Cid bouillonner la colère;
Pour les lui présenter, Rodrigue attend vos dons.
Vous qui, les yeux en pleurs, à ses nobles leçons,
Sentez de pardonner la magnanime envie,
Rois, à lui rendre hommage Auguste vous convie.
Et vous, guerriers, et vous qui trouvez des appas
Dans ce bruit glorieux que laisse un beau trépas,
Venez au vieil Horace apporter votre offrande.
Venez, jeunes beautés, Chimène la demande.
Accourez tous; Corneille a charmé vos loisirs:
Payez en un seul jour deux cents ans de plaisirs.
Vos applaudissemens font tressaillir sa cendre;
Appelé par vos cris, heureux de les entendre,
Pour jouir de sa gloire, il descend parmi nous.
Il vient, honneur à lui! Levez-vous, levez-vous!....
Aux acclamations d'une foule ravie,
Les rois se sont levés pour honorer sa vie;
Hé bien! qu'à leur exemple, ému d'un saint transport,
Le peuple, devant lui, se lève après sa mort.

CASIMIR DELAVIGNE.

LE SÉMINARISTE,

OU

A L'IMPOSSIBLE NUL N'EST TENU.

PERSONNAGES.

Mme HÉBERT.	
Mme LAROCHE.	
M. SAINT-UTSUNT.	
RAYMOND,	Séminariste.
LOUISE,	Nièce de Mme Hébert.
JULIEN,	Amant de Louise.
NANETTE,	Servante.

(La scène se passe dans la maison de Mme Hébert.)

Le theâtre represente un salon.

LE SÉMINARISTE,

OU

A L'IMPOSSIBLE NUL N'EST TENU.

Proverbe.

SCÈNE Ire.

Mme LAROCHE, NANETTE.

NANETTE.

Madame Laroche, madame est dans le village; elle ne tardera pas à rentrer.

MADAME LAROCHE.

Je n'avais rien de particulier à lui dire, mon enfant.

NANETTE.

C'est égal; attendez-la un peu, madame vous aime tant; il est vrai que vous êtes si bonne!

MADAME LAROCHE.

Pas plus qu'il ne faut.

NANETTE.

Oh! que si fait. Vous avez quelquefois la parole brusque; mais, dans le fond, je serais ben embarrassée pour choisir entre vous et madame.

MADAME LAROCHE.

Mme Hébert passe la permission; je n'appelle pas cela de la bonté; c'est de la faiblesse.

NANETTE.

Ma fine! tous tant que nous sommes, nous ne nous en plaignons pas. V'là pourquoi nous en voulons tant à ce M. Saint-Utsunt; chaque fois qu'il vient de Paris, c'est pour la tourmenter.

MADAME LAROCHE.

Apparemment que cela plaît à ta maîtresse.

NANETTE.

Mais non; car elle est toujours à nous dire : « N'faut pas parler de ça à M. Saint-Utsunt. Si M. Saint-Utsunt savait ça. » Ce n'est cependant ni son mari, ni son père, ni son amoureux.

MADAME LAROCHE.

Qu'y faire? Quand on manque de volonté, on ne manque jamais de gens qui se chargent de vous faire vouloir.

NANETTE.

Si j'étais riche comme madame, et qu'il vînt des sournois comme M. Saint-Utsunt, me parler à tout bout de champ de sauver mon ame, je les enverrais joliment promener. C'est que c'est toujours de l'argent qu'ils demandent pour sauver c't'ame. Notre curé donne des raisons; on en prend ce qu'on veut, v'là qu'est ben; mais les Saint-Utsunt! il faudrait un puits d'or, et je ne sais pas si ça suffirait.

MADAME LAROCHE.

Est-ce que tu as quelqu'un qui te parle?

NANETTE.

Non, Madame. Pourquoi ça?

MADAME LAROCHE.

C'est que tu sais bien des choses.

NANETTE.

Est-ce qu'on n'a pas des yeux? chaque voyage que fait M. Saint-Utsunt, il s'en va toujours les mains pleines. C'est parce qu'il trouvait que madame dépensait trop à Paris, qu'il l'a fait revenir ici; il s'imaginait qu'il resterait davantage à madame pour lui donner. Que c'est bête! quand on ne dépense son argent qu'en charités, on trouve à le placer partout.

MADAME LAROCHE.

Je ne reviens pas de cette petite Nanette.

NANETTE.

C'est bien à madame de ne pas avoir rougi de s'établir dans un endroit où tout le monde sait que ses parens n'étaient que de pauvres paysans. Nous aimons ça, nous autres; quoiqu'elle ait à cette heure la plus belle maison du pays, elle a conservé leur cabane, elle y va souvent, et ça nous fait ben autrement d'effet que des fiertés.

MADAME LAROCHE.

Vous avez raison, mes enfans.

NANETTE.

On dit que c'est sa douceur encore plus que sa beauté qui lui a valu le riche mariage qu'elle a fait. C'est ben possible que si elle était restée à Paris, tout en regrettant le défunt, que sa douceur lui eût attiré un second mari; car Paris, c'est le pays des épouseux, à ce qu'il paraît. Madame est encore si belle et si fraîche!

Mettons qu'elle se soit remariée, les recettes de M. Saint-Utsunt auraient ben pu diminuer, oui da.

MADAME LAROCHE.

Qu'est-ce qui croirait jamais qu'une petite paysanne en sait si long?

NANETTE.

Tenez, madame Laroche, il y a une vérité; quand on aime ben ses maîtres, on finit toujours par savoir ce qui les regarde.

MADAME LAROCHE.

C'est comme quand on ne les aime pas.

SCÈNE II.

Mme LAROCHE, NANETTE, M. SAINT-UTSUNT.

M. SAINT-UTSUNT.

De la matinée, je n'ai vu Mme Hébert. Elle ne reste donc plus à présent chez elle, Nanette?

NANETTE.

Elle n'y reste qu'autant que cela lui plaît, Monsieur.

(*Elle sort en courant.*)

M. SAINT-UTSUNT.

Ah! bonjour, madame Laroche, je viens de recevoir des nouvelles du jeune Raymond, le protégé de Mme Hébert; je suis très-mécontent de sa conduite.

MADAME LAROCHE.

Qu'est-ce donc?

M. SAINT-UTSUNT.

Je crains qu'il ne réponde pas aux soins qu'on a pris de lui.

MADAME LAROCHE.

Il y a long-temps que vous avez cette crainte-là. Je ne sais pas comment un homme de votre âge peut s'acharner ainsi contre un enfant. A peine êtes-vous arrivé que vous avez déjà reçu de mauvaises nouvelles sur son compte.

M. SAINT-UTSUNT.

N'allez-vous pas dire que je les ai fait faire exprès? Sans savoir de quoi il est question, vous commencez par me donner tort.

MADAME LAROCHE.

C'est que je n'ai pas besoin de savoir de quoi il est question, monsieur Saint-Utsunt. J'aime le petit Raymond; c'est le fils d'un brave officier qu'on appelait de fortune, positivement parce qu'il n'avait rien. A la mort de ses parens, Mme Hébert s'en est chargée; elle voulait le faire élever près d'elle; vous n'avez pas eu de cesse qu'elle ne l'eût placé dans un séminaire : s'il s'y conduit mal, c'est votre faute; il n'était peut-être pas fait pour être dans un séminaire.

M. SAINT-UTSUNT.

Soyez donc juste. Mme Hébert pouvait-elle garder dans sa maison un jeune homme qui avait déjà quatorze ans, avec Mlle Louise, sa nièce, qui n'était qu'un peu plus jeune que lui?

MADAME LAROCHE.

On aurait vu plus tard. Un beau garçon, fort et robuste comme Raymond, élevé jusqu'alors par une mère remplie de talens et de vertus, n'était certainement pas un sujet embarrassant.

M. SAINT-UTSUNT.

Vous venez de dire vous-même qu'il n'avait rien.

MADAME LAROCHE.

La belle vocation que de ne rien avoir pour entrer dans un séminaire!

M. SAINT-UTSUNT.

Madame Laroche, brisons là-dessus, je vous prie.

MADAME LAROCHE.

Oh! mais, moi, je ne suis pas une Mme Hébert; je ne brise que quand je le veux bien. Il y a trois semaines que Raymond est venu nous voir; nous en avons tous été très-contens. Pourquoi arrivez-vous tout exprès pour le brouiller avec sa protectrice?

M. SAINT-UTSUNT.

Si vous aimez Mme Hébert, comme je me plais à le supposer, ne devez-vous pas désirer qu'on lui ouvre les yeux sur le compte d'un jeune homme qui peut lui donner un jour beaucoup de chagrin?

MADAME LAROCHE.

Il suffit que Mme Hébert montre de la bienveillance à quelqu'un, pour que vous preniez ce quelqu'un-là en déplaisance.

M. SAINT-UTSUNT.

Voulez-vous bien m'écouter?

MADAME LAROCHE.

J'aime Raymond, je vous le répète; et quand une fois j'aime quelqu'un, c'est sérieux : il est vrai que quand je déteste...

M. SAINT-UTSUNT.

Faites-moi la grâce de m'entendre. Vous savez qu'à l'âge de seize ans, Jacqueline Grivel n'était encore qu'une simple paysanne.

MADAME LAROCHE.

Un M. Hébert, fournisseur, qui l'avait vue à une fête de village et qui l'avait trouvée fort jolie, ne lui en avait pas demandé davantage pour l'emmener à Paris. Eh bien?

M. SAINT-UTSUNT.

Ce ne fut que d'après mes instances qu'il l'épousa.

MADAME LAROCHE.

Je n'ai pas entendu parler de vos instances; ce que je sais, c'est qu'à sa mort, ce M. Hébert lui a assuré tout son bien par un testament dans lequel il déclarait que sa femme avait fait le bonheur

de sa vie, déclaration assez rare pour qu'on la remarque. Mais qu'est-ce que cela peut avoir de commun avec ce que nous disions?

M. SAINT-UTSUNT.

Le voici. Avant de faire ce testament auquel je n'ai pas été étranger, je vous prie de le croire, Hébert, qui était mon ami, me fit venir; et, tout en rendant justice aux qualités de sa femme, ne pouvant pourtant pas se dissimuler la faiblesse de son caractère, il me pria de veiller, autant qu'il me serait possible, à ce qu'elle n'en fût pas victime.

MADAME LAROCHE.

Si Mme Hébert croit tout cela, je ne peux pas l'empêcher; mais je vous demande toujours grâce pour Raymond. Il faut penser que cet enfant n'a que Mme Hébert au monde.

M. SAINT-UTSUNT.

Cet enfant! Ne dirait-on pas qu'il sort de nourrice?

MADAME HÉBERT.

Il n'a que vingt et un ans.

M. SAINT-UTSUNT.

C'est un âge où l'on devrait savoir se conduire.

MADAME LAROCHE.

Qu'a-t-il donc fait?

M. SAINT-UTSUNT.

Il était ici il y a trois semaines, n'est-il pas vrai? Eh bien! on m'écrit de son séminaire qu'il vient, sans permission, de s'en absenter encore, et l'on va jusqu'à croire que son intention est de ne plus y revenir.

MADAME LAROCHE.

Alors nous le verrons, et il s'expliquera.

M. SAINT-UTSUNT.

Il ne vous vient pas à l'idée que Mlle Louise, la nièce de Mme Hébert, puisse être pour quelque chose dans ces sorties continuelles.

MADAME LAROCHE.

Bast! bast! Pas plus Mlle Louise, que Mme Hébert, que moi. Il nous préfère à vous autres, il a raison.

SCÈNE III.

Mme LAROCHE, M. UTSUNT, NANETTE.

NANETTE, accourant.

Madame! Madame! (*Elle s'arrête en voyant M. Saint-Utsunt.*) Je croyais que monsieur était sorti.

MADAME LAROCHE.

Que me voulais-tu?

NANETTE.

C'est que M. Raymond est arrivé.

M. SAINT-UTSUNT.

Vous voyez au moins que mes nouvelles n'étaient pas fausses.

NANETTE.

Oui, Madame, il est arrivé; mais comme il a appris que monsieur (*indiquant M. Saint-Utsunt*) était venu de Paris, au lieu de descendre ici comme de coutume, il est descendu à la *Belle Image*. Oui, Madame.

M. SAINT-UTSUNT, levant les yeux au ciel.

Un séminariste dans une auberge! (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

Mme LAROCHE, NANETTE.

NANETTE.

Un séminariste dans une auberge! Ne fallait-il pas qu'il restât

dans la rue? Le drôle de corps que M. Saint-Utsunt pour faire les yeux blancs à propos de rien! Avec ça, Madame, j'ai peur pour M. Raymond. M. Saint-Utsunt a passé toute la journée à dégoiser des mensonges contre lui chez le notaire, chez le chirurgien, chez le percepteur, et partout. Comme il a l'air de n'y pas toucher, ses coups de griffe n'en font que plus de mal; et si, par la suite des temps, M. Raymond doit remplacer not' curé, on n'aura pas tant de confiance en lui; car enfin....

MADAME LAROCHE.

Car enfin, car enfin; tais-toi. On a déjà fait tort à Raymond auprès du curé en répandant ce bruit-là; tu ne devrais pas en reparler.

NANETTE.

Mais, Madame, ça n'arriverait que quand ça arriverait; ça ne fait de mal à personne. Monsieur le curé n'est déjà plus si jeune. C'est que M. Raymond serait si joli comme ça.

SCÈNE V.

Mme LAROCHE, NANETTE, LOUISE.

LOUISE.

Bonjour, madame Laroche.

MADAME LAROCHE.

Bonjour, ma petite Louise. Qu'avez-vous donc? vous me paraissez triste.

LOUISE.

Je viens de parler à Raymond par la fenêtre de la salle à manger; il ne veut pas entrer dans la maison avant de savoir si M. Saint-Utsunt est sorti.

NANETTE.

Je vais y aller voir. (*Elle sort.*)

LOUISE.

Le vilain homme! Chaque fois qu'il vient dans ce pays, nous sommes tous tracassés.

MADAME LAROCHE.

Je vous laisse, mon enfant. Je suis déjà ici depuis long-temps, et j'ai affaire chez moi; mais je ne tarderai pas à revenir, et jusqu'à ce que le Saint-Utsunt soit reparti, je vous promets de ne vous quitter que le moins possible.

LOUISE.

Oh! oui, Madame, je vous en prie. Vous nous serez bien nécessaire pour combattre son influence sur ma tante.

MADAME LAROCHE, l'embrassant.

Au revoir. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

LOUISE, *ensuite* RAYMOND.

LOUISE.

Il aura beau rendre ma tante dévote, il ne la rendra jamais méchante; voilà ce qui me rassure. (*A Raymond, qui entre.*) Si vous eussiez attendu quelques jours de plus, Raymond, vous ne nous auriez pas mis dans un aussi grand embarras. Il n'y a pas trois semaines que vous êtes venu.

RAYMOND.

Vous comptez bien, mademoiselle Louise; effectivement, il n'y a pas trois semaines.

LOUISE.

Je ne croyais pas qu'on laissât courir ainsi les séminaristes.

RAYMOND.

Je ne cours pas; je reviens dans l'endroit où je suis né.

LOUISE.

Mon Dieu, Raymond, c'est à cause de M. Saint-Utsunt ce que je vous dis.

RAYMOND, la regardant avec expression.

Ah! mademoiselle Louise, si je pouvais vous parler à cœur ouvert.

LOUISE.

Qu'avez-vous, Raymond? Baissez donc les yeux. Je ne suis pas accoutumée à ce que vous me regardiez ainsi.

RAYMOND.

Vous ne m'avez jamais aimé, n'est-il pas vrai?

LOUISE.

Pouvez-vous dire cela, Raymond? Quand ma tante vous a eu, pour ainsi dire, adopté, personne, à coup sûr, n'en a été plus contente que moi; mais l'âge est venu, vous êtes entré au séminaire; il est tout simple que je sois plus sérieuse.

RAYMOND.

Je ne suis point ingrat, Mademoiselle; je suis seulement bien tourmenté. Si Mme Hébert m'eût laissé comme j'étais à la mort de mes parens, j'aurais pris mon parti; je travaillerais, ne fût-ce qu'à la terre, si je n'avais pu faire mieux : ce n'est pas le plus grand des malheurs.

LOUISE.

Allons, allons, Raymond, finissez. Ce n'est pas à vous à vous plaindre de la Providence.

RAYMOND.

Qu'en savez-vous, mademoiselle Louise?

LOUISE.

Comme vous me parlez, Raymond!

RAYMOND, avec douceur.

Je vous ai répondu trop brusquement peut-être? C'est vrai.

Vous êtes une jeune personne; je ne devais pas oublier cela. Si j'avais été élevé dans le monde, je connaîtrais les expressions dont on peut se servir sans craindre de choquer; mais dans les séminaires, on nous accoutume à avoir un ton si tranchant! Je compte m'expliquer avec Mme Hébert.

LOUISE.

Vous expliquer!

RAYMOND.

Oui, Mademoiselle.

LOUISE.

Je ne veux vous faire qu'une question; c'est avec la permission de vos supérieurs que vous êtes venu?

RAYMOND.

J'avais besoin de respirer l'air natal.

LOUISE.

Vous êtes la santé même; vos yeux surtout sont d'un brillant!

RAYMOND.

Quand on a la fièvre....

LOUISE.

Vous avez la fièvre, Raymond? Que ne parliez-vous? Je vais avertir ma tante.

RAYMOND.

Pas encore, Mademoiselle. (*La regardant fixement.*) Vous êtes donc bien pressée de me quitter, mademoiselle Louise? Il y a plus de six mois que je suis dans le même état; il n'y a rien à y faire.

LOUISE.

Raymond, vous me regardez toujours de même. Dussé-je vous faire de la peine, je vous dirai que, quand on porte la robe que vous portez, on doit s'observer davantage.

RAYMOND.

Qu'est-ce que c'est que la robe que je porte? C'est une robe que

je puis quitter demain. Je n'ai pas encore prononcé de vœux ; non, Mademoiselle, par bonheur, je n'ai pas encore prononcé de vœux.

LOUISE.

Par bonheur! dites-vous.

RAYMOND.

Si je pouvais m'expliquer!

LOUISE.

Écoutez, Raymond, vous êtes le maître de faire ce que vous voudrez; mais je crois devoir vous dire une chose, quoiqu'elle soit encore assez secrète : Julien et moi, nous nous aimons depuis long-temps; nous nous sommes même promis le mariage.

RAYMOND.

Julien Mauduit, le fils du notaire, mon meilleur ami!

LOUISE.

Oui, Raymond. Ses parens ne demandent pas mieux ; mais nous sommes convenus de n'en parler à ma tante que le mois prochain, à cause d'arrangemens qu'on veut faire pour Julien.

RAYMOND, soupirant.

Je n'ai rien à dire, Mademoiselle; seulement, j'aurais désiré être prévenu plus tôt.

LOUISE.

Dame! Raymond, je ne savais pas....

SCÈNE VII.

RAYMOND, LOUISE, JULIEN.

JULIEN.

Ma chère Louise! Serviteur à M. Raymond. (*Lui prenant la main.*) Tu es sans doute dans la confidence, toi?

LOUISE, à Julien.

Je croyais que vous ne deviez revenir que demain.

JULIEN.

J'ai dépêché ce que j'avais à faire, pour vous revoir plus vite; et au lieu d'aller droit chez nous pour porter à mon père une réponse qu'il attend avec impatience, en passant devant votre porte, je me suis trouvé ici.

LOUISE.

Eh bien! Julien, n'y restez pas davantage.

JULIEN.

Elle est toujours parfaite, cette bonne Louise. Si Raymond n'était pas là, je l'embrasserais.

LOUISE, souriant.

Oui, mais Raymond est là.

JULIEN.

Il faut vous obéir. A bientôt.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

LOUISE, RAYMOND.

LOUISE.

Je vous avais bien dit.

RAYMOND.

Je vous prie au moins, Mademoiselle, que l'entretien que nous avons eu ensemble reste entre nous.

LOUISE.

Je vous le promets, Raymond.

RAYMOND.

Je ne vous ai d'ailleurs rien dit de positif.

LOUISE.

Non, c'est vrai.

RAYMOND.

Ce n'est pas que ma résolution de quitter le séminaire ne soit toujours la même.

LOUISE.

Je ne saurais vous donner de conseil là-dessus; mais prenez bien garde.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

RAYMOND.

Julien est-il heureux! Il est aimé! aimé d'une femme! Sait-il apprécier toute l'étendue de son bonheur? Pour le chercher, il faudra que je quitte ce village. Quitter Louise, sa tante, toutes deux si douces pour moi, si bienveillantes; cette Mme Laroche, qui me regarde comme son fils, jusqu'à cette petite Nanette! Mais je ne pourrais pas trouver à me marier ici. O Dieu! si j'avais une femme, une femme à moi, il me semble que tout me deviendrait facile. Je travaillerais pour ma femme! On trouve que j'ai de l'intelligence; mais quand on est seul, on n'a pas de courage, on n'a rien qui vous stimule. C'est donc de vivre? A quoi sert de prolonger une existence qui n'intéresse personne? Pour avoir le loisir de s'appliquer à quelque chose, il faut d'abord être heureux, il faut être tranquille; il faut être marié.

SCÈNE X.

RAYMOND, Mme HÉBERT.

MADAME HÉBERT.

Je ne suis pas contente, Raymond. J'ai peur que tu ne tournes mal, et malheureusement je ne suis pas la seule qui ait cette crainte-là. Tes supérieurs aussi sont fort en colère, et l'on trouve que je suis trop indulgente. J'ai grand plaisir à te voir; mais je sais me faire une raison. Tu as des goûts trop dissipés : je ne crois pas que tu aies envie de faire le libertin; pourtant tes courses continuelles le donneraient à penser. Pourquoi soupires-tu?

RAYMOND.

C'est que je voudrais vous parler.

MADAME HÉBERT.

T'aurait-on fait encore quelque injustice?

RAYMOND.

Non, Madame; mais vous vous rappelez sans doute que quand vous me fîtes entrer au séminaire, pour adoucir le regret que j'avais de vous quitter, vous eûtes la bonté de m'assurer que cela ne m'engagerait à rien.

MADAME HÉBERT.

Eh bien! est-ce que tu voudrais jeter le froc aux orties? Ce n'est pourtant pas un état fatigant. Quand M. Saint-Utsunt apprendra cela! Consulte-toi bien, mon enfant.

RAYMOND.

Soyez persuadée, Madame, que si je m'étais senti capable....

MADAME HÉBERT.

Moi qui croyais que ton parti était pris! On parlait, en plaisan-

tant, de te voir un jour curé de ce village; je ne te cache pas que cette idée me flattait.

RAYMOND.

Je sens en moi quelque chose qui s'y oppose.

MADAME HÉBERT.

Tu sens en toi quelque chose qui s'y oppose! (*Elle sourit.*) Pauvre enfant! Si ce n'était pas si embarrassant de faire un sort à un jeune homme, je concevrais cela; mais que va dire M. Saint-Utsunt? Après tout, si c'est plus fort que toi, que veux-tu que j'y fasse? tu as bien combattu?

RAYMOND.

J'avais si peur de vous déplaire.

MADAME HÉBERT.

Quels sont tes projets?

RAYMOND.

Je n'en ai pas.

MADAME HÉBERT.

C'est singulier. Un grand garçon comme toi ne peut pas s'imaginer qu'il passera sa vie à rien faire.

RAYMOND.

Si je ne puis pas prendre d'autre parti, je serai soldat. C'est ainsi que mon père a commencé.

MADAME HÉBERT.

Est-ce pour m'éprouver que tu dis cela? Soldat! Je ne te fais pas de reproches; mais devrais-tu me menacer de te faire soldat, après tous les soins que j'ai pris de toi? T'ai-je dit que je t'abandonnais? Tu as quelque chose dans la tête, Raymond; si tu ne me le confies pas, tu as tort. Louise le sait peut-être.

RAYMOND.

Mlle Louise ne sait que ce vous savez.

MADAME HÉBERT.

M. Saint-Utsunt a des doutes. (*Raymond fait un signe d'impa-*

tience très-marqué; Mme Hébert se hâte de l'apaiser.) Non, non, Raymond, M. Saint-Utsunt ne se doute de rien.

RAYMOND.

Cet homme ne cherche qu'à nuire.

MADAME HÉBERT.

Paix, Raymond.

RAYMOND.

Non, Madame, je ne puis pas me taire.

MADAME HÉBERT.

Vous allez être cause que je vais vous quitter.

RAYMOND.

Je donnerais cent fois ma vie pour vous; il n'y a pas d'instant où je ne bénisse votre nom; vous ne pouvez pas vous douter à quel point vous m'êtes chère : mais je suis jeune, mon sang est bouillant; il est possible que je tombe dans quelque faute, et je frémis en pensant qu'on n'attend peut-être que cette occasion pour me peindre à vos yeux comme un criminel qui ne mérite pas de pardon.

MADAME HÉBERT.

Dans quelle faute crois-tu donc que tu tomberas?

RAYMOND.

Le sais-je? à mon âge!

MADAME HÉBERT.

Ne crains rien : je t'aimerai toujours. (*Elle lui prend la main.*) Entends-tu? Toujours. Comme ta main tremble! Cette agitation n'est pas naturelle. Rassure-toi, mon ami; je ne t'ai pas grondé. Tu sais bien ce que c'est que des gens qui vous disent que vous êtes responsable de la conduite d'un jeune homme. On a beau être bien sûr du jeune homme, on ne peut pas s'empêcher d'écouter. Si tu m'aimes, sois persuadé que je t'aime bien aussi, Raymond, et que quelque chose que tu fasse, tu ne seras jamais un étranger pour moi.

RAYMOND, retenant la main de Mme Hébert.

Madame! répétez-moi que je ne serai jamais un étranger pour vous.

MADAME HÉBERT.

Jamais, mon enfant. Mais calme-toi donc donc. Je crois te deviner; il ne faut pas beaucoup de finesse pour cela : songe cependant que tu es bien jeune. Je ne fais pas d'objection sur ta famille : elle valait mieux que la nôtre; mais tu n'as pas d'état, on me blâmerait, on me regarderait comme une folle.

RAYMOND.

Madame, Madame! serait-il possible? Jamais je n'aurais osé concevoir une pareille espérance; croyez qu'elle était à cent lieues de ma pensée.

MADAME HÉBERT.

Prends garde que je ne promets rien. Je dois, avant tout, parler à ma nièce.

RAYMOND.

Laissez-moi baiser votre main. (*Il baise la main de Mme Hébert avec transport.*)

MADAME HÉBERT.

Raymond, vraiment tu es trop exalté. Ce n'est pas ainsi que l'on traite une affaire sérieuse.

RAYMOND.

Comment ne pas perdre la tête, quand vous me donnez une pareille preuve de tendresse?

MADAME HÉBERT.

Ton costume rend encore cela plus ridicule.

RAYMOND.

Je puis en changer à l'instant même. N'ai-je pas conservé les habits de mon père?

MADAME HÉBERT.

Laisse-moi le temps de réfléchir.

RAYMOND.

Ne réfléchissez qu'à une chose; ma vie est entre vos mains.

MADAME HÉBERT, à part, en s'en allant.

Ce n'est en vérité plus le même Raymond.

(*Avant de la laisser sortir, Raymond lui baise encore la main.*)

SCÈNE XI.

RAYMOND.

Quel bonheur inespéré! Une si belle femme! Comment cela s'est-il fait? (*Il marche à pas précipités.*) Je n'en sais rien. Je ne me rappelle plus ce qui nous a conduits là. Elle m'aimait! Assurément elle m'aimait! Pourvu que Mlle Louise ne lui parle pas contre moi. J'en mourrais. Ce sentiment que j'éprouvais pour elle et que je ne pouvais pas définir, c'était cela. Je voudrais pouvoir penser à autre chose, pour ne pas devenir fou.

SCÈNE XII.

RAYMOND, NANETTE.

NANETTE.

Vous ne voulez donc plus être notre curé, monsieur Raymond? Madame dit que vous sentez en vous quelque chose qui s'y oppose.

RAYMOND, riant.

Quoi! tu sais déjà cela?

NANETTE.

Qu'est-ce que c'est donc ?

RAYMOND.

Pauvre petite Nanette !

NANETTE.

Voyez un peu; vous m'aviez si bien promis que je serais votre servante. J'arrangeais déjà tout le presbytère à ma fantaisie. On vient d'acheter le clos du père Guillaume, pour agrandir le jardin; la fabrique a fait boiser et peindre toute la salle basse en si belle couleur jaune, qu'on dirait d'un paradis; et pis bernique.

RAYMOND.

Cela m'aurait rendu trop fier.

NANETTE.

Quand je pense que moi, qui n'aime pas la servante de notre curé, j'avais pourtant pris sur moi d'aller là voir de temps en temps, pour apprendre, sans qu'elle s'en doutât, à blanchir les aubes, les surplis; à apprêter les rabats et le linge d'autel : à quoi ça me servira-t-il ?

RAYMOND.

A être servante d'un curé.

NANETTE.

Ne badinez donc pas, monsieur Raymond; il n'y a que vous au monde pour qui j'aurais pu me décider à quitter madame, et ça, parce que je vous connais. Est-ce que je connais les autres curés ? Est-ce que je me soucie de les connaître ? Comment pouvez-vous donc renoncer à un si bel état ? surtout depuis que madame a donné à l'église des ornemens comme ceux qu'elle a donnés. Je vous voyais déjà là-dedans; je ne disais rien à personne : je gardais ça pour moi; mais je pensais quelquefois, en me carrant : « Ah ! que M. Raymond aura ben une autre tournure que notre curé actuel, lui qui est si beau, qui se tient si droit, qui a une démarche si dégagée ! »

RAYMOND.

Voilà ce que tu pensais?

NANETTE.

Et ben d'autres choses encore. Je ne suis pas causeuse; jamais vous n'auriez trouvé de commères dans ma cuisine : je ne les aime pas; je les ai toujours détestées : c'est autant d'espions. Je ne me serais occupée que de ma besogne, sans vous rebattre les oreilles, comme il y en a qui le font, pour vous donner de l'humeur contre ceux à qui j'en aurais voulu. De cette façon-là, j'aurais eu tout mon temps à moi, et votre ménage s'en serait ressenti. Sans compter que je sais faire toute sorte de douceurs, des nougats, des confitures, des ratafias, ce qui donne la meilleure mine à un curé, quand il reçoit ses confrères. Ça fait dire partout : « Ah! le curé Raymond a-t-il une servante qui vaut son pesant d'or! »

RAYMOND.

Tais-toi donc, Nanette, car tu vas me donner des regrets.

NANETTE.

Le matin, j'aurais préparé votre déjeûner. Serait donc venue votre messe, pendant laquelle j'aurais fait votre chambre, sans déranger vos arrangemens, vos livres, vos écritures : les curés n'aiment pas ça. Pour arroser le jardin, vous n'auriez eu besoin de personne; je suis infatigable. C'est comme pour une vache à soigner, ça ne m'aurait pas fait peur non plus. Ah! toute servante de curé que j'aurais été, je l'aurais fort bien conduite à la corde le long des chemins et dans les fossés de la route. Et pis, une chose à quoi vous ne pensez pas, est-ce que nous n'aurions pas eu toute l'herbe du cimetière? Y a-t-il un sort comme celui-là? Vous voulez donc être roi? Dites-moi au moins une de vos raisons; quand vous me faites tant de chagrin, vous me devez ben ça. Il ne doit pas y avoir plus de six mois que vous avez changé d'idées; non, il n'y a même pas six mois. Vous rappelez-vous que vous me disiez : « Ah! Nanette, je te promets.... Ah! Nanette, je te jure.... » Les yeux vous sortaient de la tête. Si je m'y étais fiée, hein?

RAYMOND.

Tu ne t'y es pas fiée non plus.

NANETTE.

Pourquoi avez-vous changé d'avis?

RAYMOND.

Parce que....

NANETTE.

Parce que est une raison; mais vous devez en avoir une autre.

RAYMOND.

Tu la sauras plus tard.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

NANETTE.

Si j'avais su écrire, j'aurais signé que M. Raymond n'aurait jamais la patience d'aller jusqu'au bout, il est trop salpètre. Je vois les autres jeunes gens de séminaire, quand je vas à la ville; ça porte la tête basse, ça ne regarde que de côté. Ils ressemblent tous à ces petits saints qu'on met dans des niches, au lieu que M. Raymond, avec l'air qu'il a, on dirait plutôt d'un évêque que d'un saint. Ce n'est peut-être pas sa faute; mais c'est toujours ben malheureux pour moi.

SCÈNE XIV.

NANETTE, Mme LAROCHE.

MADAME LAROCHE.

Tu rêves, Nanette?

NANETTE.

Avez-vous vu madame?

MADAME LAROCHE.

Oui.

NANETTE.

Vous a-t-elle parlé de M. Raymond? Vous savez qu'il faut renoncer à l'avoir jamais pour notre curé? Il sent en lui quelque chose qui s'y oppose.

MADAME LAROCHE.

Il n'y a rien à répondre à cela.

NANETTE.

Vous trouvez donc qu'il a raison, Madame?

MADAME LAROCHE.

Il agit en galant homme.

NANETTE.

Bon, vous voilà aussi de son parti.

MADAME LAROCHE.

Je croyais le trouver dans ce salon.

NANETTE.

Pardine! oui. Est-ce qu'il reste jamais deux minutes de suite dans le même endroit?

(*Elle sort.*)

SCÈNE XV.

Mme LAROCHE, ensuite Mme HÉBERT et M. SAINT-UTSUNT.

MADAME LAROCHE.

Ce diable de Raymond met toutes les têtes à l'envers dans cette maison. Je ne sais pas ce qu'il a dit à Mme Hébert; mais elle en parle avec une chaleur, avec une exaltation....

M. SAINT-UTSUNT, entrant avec Mme Hébert.

On se mortifie, Madame, et l'on finit par triompher.

MADAME HÉBERT.

Mais si on ne triomphe pas? Madame Laroche, M. Saint-Utsunt prétend que Raymond doit persévérer.

MADAME LAROCHE.

Dans quoi?

MADAME HÉBERT.

Qu'il doit prendre les ordres.

MADAME LAROCHE.

De qui?

M. SAINT-UTSUNT, à Mme Hébert.

Il me semble, Madame, qu'en pareille matière, mes conseils devraient vous suffire.

MADAME HÉBERT.

Je voudrais aussi en demander à Mme Laroche.

M. SAINT-UTSUNT.

Vous êtes-vous jamais repentie de ceux que je vous ai donnés?

MADAME HÉBERT.

Je ne me les rappelle pas tous.

MADAME LAROCHE.

Moi, je ne me souviens que d'une chose, c'est l'insistance de M. Saint-Utsunt auprès de vous, pour vous engager à mettre Mlle Louise en religion, comme ils disent, à l'époque où le petit Raymond entrait, malgré lui, au séminaire. Vous n'aviez qu'à l'écouter, vous seriez aujourd'hui toute seule.

MADAME HÉBERT.

Aussi ai-je tenu bon.

M. SAINT-UTSUNT.

Avez-vous mieux fait? Vous avez agi pour vous, dans votre intérêt, pour votre agrément.

MADAME LAROCHE.

Cela arrive à bien d'autres.

M. SAINT-UTSUNT.

Savez-vous ce qui est réservé à votre nièce au milieu d'un monde corrompu?

MADAME LAROCHE.

Il faut espérer qu'elle saura se garantir des hypocrites; c'est la grande corruption du siècle.

M. SAINT-UTSUNT.

Hypocrites est un mot de parti.

MADAME LAROCHE.

Je ne sais pas pourquoi tous les dévots disent de même; ils ne veulent pas qu'il y ait d'hypocrites; ils ont pourtant des yeux comme nous. Y a-t-il rien de plus commun que de voir des gens affecter des dehors pieux, pour s'emparer du bien des familles, au détriment des héritiers légitimes? Vous avez dû en rencontrer comme tout le monde, monsieur Saint-Utsunt?

MADAME HÉBERT.

Je n'ai pas de crainte pour ma petite Louise; elle sera heureuse, bien heureuse! (*Elle soupire.*)

MADAME LAROCHE.

Mais Raymond?

M. SAINT-UTSUNT.

Je me suis chargé de lui parler, Madame.

MADAME LAROCHE.

Tant pis. Mme Hébert a cru s'apercevoir que sa tête était dans une grande fermentation.

MADAME HÉBERT.

Une fermentation extraordinaire. Il faut penser que c'est un homme à présent. Nous voulons toujours voir en lui le petit Ray-

mond. Il a pris une assurance.... et puis cette figure noble et spirituelle.... Il a bien des avantages.

M. SAINT-UTSUNT.

Femmes, vous serez donc toujours les mêmes! Quelques larmes traîtresses, une pantomime plus ou moins bien jouée, des grimaces, et vous voilà séduites.

MADAME LAROCHE.

A notre âge, et pour d'honnêtes femmes comme nous, monsieur Saint-Utsunt, ce ne sont pas les grimaces des jeunes gens dont nous devons le plus nous méfier.

MADAME HÉBERT.

Raymond a toujours été franc; Raymond est incapable de la moindre dissimulation : c'est ce qui le perdra, j'en ai peur. Enfin je sais ce qu'il désire. Si vous ne pouvez pas le ramener dans ce que vous appelez le droit chemin, nous verrons ce que j'aurai à faire. Mais le voici. Ah! qu'il est bien comme cela!

SCÈNE XVI.

Mme HÉBERT, M. SAINT-UTSUNT, Mme LAROCHE, RAYMOND.

RAYMOND, en redingotte et en pantalon.

Je vous avais bien dit, Madame, qu'il ne me faudrait pas beaucoup de temps pour ma transformation.

MADAME LAROCHE, le tirant par le bras.

Il ne me regarde seulement pas.

RAYMOND.

Oh! pardon, madame Laroche. Comment me trouvez-vous?

MADAME LAROCHE.

Il est à merveille. Il a l'air du bonheur.

RAYMOND, regardant Mme Hébert.

Cela doit être.

M. SAINT-UTSUNT.

Êtes-vous fou, jeune homme?

RAYMOND.

Plaît-il, Monsieur?

M. SAINT-UTSUNT.

Que signifie ce travestissement?

RAYMOND.

On n'est travesti que quand on n'est pas mis comme tout le monde.

MADAME HÉBERT.

J'étais prévenue, monsieur Saint-Utsunt, j'étais prévenue. C'est un enfantillage; c'est pour me faire plaisir qu'il s'est habillé comme cela. (*Elle attire Raymond à un coin du théâtre.*) Vous auriez dû attendre, Raymond. Mais écoutez-moi bien, mon ami; je n'ai pas pu refuser à M. Saint-Utsunt de vous parler en particulier. Si vous m'aimez....

RAYMOND, avec expression.

Si je vous aime!

MADAME HÉBERT.

Vous serez calme.

RAYMOND.

Oui, Madame.

MADAME HÉBERT.

Vous ne vous emporterez pas.

RAYMOND.

Non, Madame.

MADAME HÉBERT.

Pour vous tranquilliser, je vous avertis qu'il ne sait rien. Ainsi cela reste entre nous.

RAYMOND, transporté de joie.

Oui, oui, entre vous et moi. Qu'ai-je à redouter de lui à présent? Quand on est aussi heureux que je le suis, on peut tout supporter.

MADAME HÉBERT.

J'ai votre parole.

RAYMOND.

Comptez sur moi.

MADAME HÉBERT, bas à Mme Laroche.

Venez. Laissons-les; je n'ai plus d'inquiétude.

SCÈNE XVII.

M. SAINT-UTSUNT, RAYMOND.

M. SAINT-UTSUNT.

Vous êtes bien content de vous, monsieur Raymond?

RAYMOND, d'un air cavalier.

Très-content, Monsieur.

M. SAINT-UTSUNT.

Vous trouvez votre conduite admirable?

RAYMOND.

Pas admirable, mais naturelle; je ne me sens pas les vertus nécessaires à la profession qu'on voulait me faire embrasser : j'y renonce.

M. SAINT-UTSUNT.

Qui avez-vous consulté pour savoir si vous n'aviez pas les vertus nécessaires?

RAYMOND.

L'indépendance de mon caractère, la vivacité de mon sang, puisqu'il faut vous le dire.

M. SAINT-UTSUNT.

Eh! Monsieur, sont-ce là des obstacles? Qui vous demandait ces aveux? Est-il de rigueur qu'un prêtre soit valétudinaire? Beaucoup sont gras et bien portans; leur sang circule plus ou moins rapidement sans qu'ils se soient jamais crus obligés d'en faire confidence à personne. Tout ici retentit du bruit de vos feux; c'est d'un scandale, d'une inconvenance inouie.

RAYMOND.

Pourquoi, Monsieur, cacherais-je plus long-temps que je suis un homme comme un autre, que j'ai le cœur sensible?

M. SAINT-UTSUNT.

C'est sans doute à ces précieuses qualités que vous devez le redoublement d'intérêt que vous témoigne Mme Hébert.

RAYMOND.

Tenez, monsieur Saint-Utsunt, renoncez aux sermons; laissez de côté les remontrances, et confondons nos louanges sur cette femme adorable.

M. SAINT-UTSUNT.

Adorable!

RAYMOND.

Si vous l'aimez véritablement, je vous jure que vous serez content de moi.

M. SAINT-UTSUNT.

Que voulez-vous dire?

RAYMOND, avec embarras.

Sans porter de robe, ne peut-on pas avoir une conduite régulière, exempte de blâme? Vous n'en portez pas, vous.

M. SAINT-UTSUNT.

Ah! jeune homme, jeune homme, que vous vous repentirez bientôt d'avoir cédé à cet entraînement passager des sens, et de vous être fermé une carrière immense!

RAYMOND.

Je ne veux pas vous fâcher, monsieur Saint-Utsunt; mais je vous demanderai qu'est-ce que cela vous fait? Vous ne m'avez jamais aimé, c'est une chose convenue.

M. SAINT-UTSUNT.

Pas convenue du tout.

RAYMOND.

Quoi! tout ce que vous avez fait contre moi, c'était par amitié?

M. SAINT-UTSUNT.

J'aurais eu un fils, que je n'aurais pas agi autrement pour lui.

RAYMOND.

Je suis bien coupable alors, car la vérité m'oblige à vous dire que je ne vous en ai jamais eu la moindre obligation. Dans ce moment-ci, que me voulez-vous?

M. SAINT-UTSUNT.

Vous avez l'esprit élevé, une grande facilité de conception; c'est une justice que vos supérieurs se plaisent à vous rendre. Ce sont de bons protecteurs, avec lesquels il serait peut-être dangereux de rompre trop brusquement. L'incertitude de votre position dans le monde leur avait fait espérer que vous continueriez à marcher dans la route qu'ils avaient tracée devant vous; elle est infinie. Quelque ambition que vous puissiez avoir, en restant fidèle aux engagemens que l'on vous ferait contracter, vous êtes assuré d'arriver un jour à la position la plus brillante. Répudierez-vous un pareil avenir pour une folie, une amourette, un mariage?

RAYMOND.

Quel mariage?

M. SAINT-UTSUNT.

Une vie obscure passée auprès d'une femme aussi simple, aussi nulle que la nièce de Mme Hébert!

RAYMOND.

La nièce de Mme Hébert, sa nièce, dites-vous? Vous ne savez rien, monsieur Saint-Utsunt.

M. SAINT-UTSUNT.

Je ne sais rien! Ce seul mot m'éclaire; je sais tout.

RAYMOND, avec chaleur.

Non, Monsieur; encore une fois, non : vous ne savez rien. Gardez-vous, Monsieur, de donner à vos soupçons un éclat dont vous pourriez vous repentir.

M. SAINT-UTSUNT.

Vous le prenez sur un singulier ton avec moi, monsieur Raymond!

RAYMOND.

Je ne dois pas souffrir que vous interprétiez des paroles que je n'ai pas dites. (*D'un ton plus doux.*) Que vous ai-je fait, Monsieur, pour que vous ne me laissiez pas un instant de repos?

M. SAINT-UTSUNT.

Ne suis-je pas responsable de votre conduite? Si, dans l'effervescence de vos penchans mondains, vous me trouvez trop sévère, quels reproches ne m'adresseriez-vous pas un jour d'avoir fermé les yeux sur l'affreuse apostasie dans laquelle vous êtes prêt à tomber! J'en appelle à votre conscience; ne sentez-vous aucun remords d'abandonner le troupeau dont vous faites partie, de vous soustraire à la houlette de vos pasteurs, quand la persécution prépare

ses bûchers, quand l'épiscopat tout entier est dans les larmes et dans la détresse? Jeune homme, rentrez au bercail; ne vous mêlez pas à une nation perverse que votre devoir est de combattre et de maudire.

RAYMOND.

On m'a ordonné de vous écouter, je vous écouterai; mais pourquoi me parler comme à un mouton? Vous devez bien penser que nous sommes blasés sur ce langage d'idylle. Je veux voir le monde, afin de le connaître; s'il est aussi mauvais que vous le dites, il sera toujours temps pour moi de rentrer au bercail; je n'en serai même que mieux disposé à rendre justice à la piété, au désintéressement et à l'humilité de ces bons pères, que je n'ai pas encore pu juger par comparaison.

M. SAINT-UTSUNT.

Je vois qu'il faut nous placer sur un autre terrain.

RAYMOND.

Je le crois aussi.

M. SAINT-UTSUNT.

Ne vous mariez pas du moins, mon cher Raymond. Quel sort une femme pourrait-elle vous faire, que vous ne puissiez obtenir en vous consacrant à nous? Je veux bien que la direction de vos idées vous éloigne des détails de la vie monastique; mais qui vous empêche de ne faire que des vœux simples? Cela n'engage à rien, n'impose aucune privation. Vous vivrez de la vie du siècle; seulement nous saurons que nous pourrons compter sur vous.

RAYMOND.

Je suis donc un être bien important?

M. SAINT-UTSUNT.

Les sujets distingués sont fort rares. Si vous pouviez prendre l'esprit de corps, faire abnégation complète de tout ce qui n'est pas les intérêts de notre société, je vous le répète, mon cher Raymond, rien ne vous serait impossible. Ces bons pères, dont vous

affectez de parler si légèrement, me sont plus connus qu'à vous. Vous vous êtes arrêté aux prestiges quelquefois bizarres dont ils cherchent à fasciner les yeux du vulgaire; vous aurez remarqué dans leur conduite les irrégularités que l'on trouve dans la conduite de tous les hommes; gardez cela pour vous. La tourbe stupide n'est que trop empressée à crier haro sur des réformateurs dont pourtant elle a si grand besoin.

RAYMOND.

Je crois que les réformateurs ont encore plus besoin de la tourbe stupide. Au surplus, monsieur Saint-Utsunt, je suis dans une disposition d'esprit à ne rien blâmer.

M. SAINT-UTSUNT.

Soyons de bonne foi, il faut tromper les hommes pour les conduire; ce n'est pas là ce qu'on peut appeler faire des dupes, c'est servir de guide à des aveugles. Il n'y a rien en France; vous en conviendrez avec moi; tout y est d'une faiblesse extrême; nous avons senti qu'il fallait que quelqu'un se mît à la tête de quelque chose, nous nous y sommes mis.

RAYMOND.

Il est bien cruel pour moi, la première fois que vous me parlez avec confiance, de ne pouvoir me rendre à vos désirs. Je vois bien que ce que vous m'offrez, c'est de partager le gouvernement du royaume avec vous.

M. SAINT-UTSUNT.

Ne plaisantez donc pas.

RAYMOND, avec gaîté.

En vérité, je trouve mieux que cela.

M. SAINT-UTSUNT.

Nous verrons, Monsieur, vous n'en êtes pas encore où vous croyez. Votre feinte douceur, cette joie que vous cherchez à rendre

enfantine ne m'en ont point imposé; elles me font frémir dans un homme de votre âge. Que Mme Hébert s'y laisse prendre, c'est ce que j'empêcherai. Mon expérience doit suppléer à ce qui manque à la sienne; et si c'est sur la faiblesse de son caractère que vous comptez pour l'accomplissement de vos vœux, vous pourriez bien vous tromper. (*Il va pour sortir, Raymond l'arrête.*)

RAYMOND.

Monsieur!

M. SAINT-UTSUNT.

Que me voulez-vous?

RAYMOND, après un moment d'hésitation.

Non, non, quittez-moi; je n'ai rien à vous dire.

(*M. Saint-Utsunt sort.*)

SCÈNE XVIII.

RAYMOND seul dans une grande agitation.

Il en sera ce que le ciel voudra. J'aime mieux renoncer au bonheur que de m'humilier vis-à-vis de cet homme. Et quand bien même je me serais humilié, aurais-je pu le fléchir? Pourquoi Mme Hébert m'a-t-elle condamné à cet entretien? Elle n'a jamais voulu croire à la haine que me porte M. Saint-Utsunt. Je frémis en pensant que c'est l'enfer tout entier que j'ai déchaîné contre moi.

SCÈNE XIX.

RAYMOND, JULIEN.

JULIEN entre avec vivacité et regarde Raymond fixement.

Je viens d'apprendre à te connaître, Raymond. Mme Hébert a fait tes propositions à sa nièce.

RAYMOND.

Mes propositions!

JULIEN.

Tu n'ignorais pourtant pas notre amour; Louise te l'avait confié ce matin.

RAYMOND.

Je l'avoue.

JULIEN.

Et cela ne t'empêchait pas de la demander en mariage!

RAYMOND.

Je n'ai pas demandé Mlle Louise en mariage.

JULIEN.

C'est trop fort.

RAYMOND.

Laisse-moi, Julien, je suis assez malheureux; je ne te cache pas que j'aurais pu aimer Mlle Louise; mais d'après ce qu'elle m'avait dit, je ne devais plus conserver d'espoir, et ce n'est pas d'elle que j'avais parlé à Mme Hébert. Es-tu content?

JULIEN.

De qui lui avais-tu parlé?

RAYMOND.

Ne me questionne pas. Je croyais qu'elle m'avait compris. Il était si difficile de m'expliquer! Je me rappelle bien qu'elle a prononcé le nom de Mlle Louise; mais comme cette idée ne répondait pas à la mienne....

JULIEN.

Je ne vois pourtant pas dans le village d'autre personne qui puisse te convenir.

RAYMOND.

Je ne sais pas comment j'avais pu me faire cette illusion. Dis-

moi la conversation qu'elles ont eue ensemble. O mon Dieu! étais-je digne d'un tel bonheur? Sans doute, elle aura voulu savoir quelle était la personne que j'avais en vue.

JULIEN.

Elle n'est pas curieuse.

RAYMOND.

De qui me parles-tu?

JULIEN.

Et toi?

SCÈNE XX.

RAYMOND, JULIEN, NANETTE.

NANETTE.

C'est bien, monsieur Raymond; vous en avez tant fait, que voilà madame aussi contre vous à présent!

RAYMOND.

Comment sais-tu cela, Nanette?

NANETTE.

Parce que j'ai écouté à la porte. N'allez pas croire au moins que ce fût par curiosité; c'était seulement pour savoir. De vous marier, je ne trouvais déjà pas ça trop beau, avec l'état que vous avez; quand j'ai cru que c'était avec Mlle Louise, j'ai dit : « Allons, c'est de plus fort en plus fort. » Mais, ma fine, ce que je viens d'entendre est le pire de tout.

JULIEN.

Nanette, vous avez déjà fait une indiscrétion en écoutant aux portes; n'en faites pas une seconde.

NANETTE.

Soyez tranquille, monsieur Julien. D'ailleurs ce ne peut pas être vrai; c'est une invention de M. Saint-Utsunt. N'est-ce pas, monsieur Raymond?

JULIEN.

Renvoie-la donc, mon ami. Elle va me révéler tes secrets, et ce n'est pas d'elle que je dois les apprendre.

RAYMOND, dans l'abattement.

Qu'elle parle, qu'elle se taise, tout m'est indifférent à cette heure. Le coup est porté. J'étais trop présomptueux. Que vais-je devenir? Cet espoir s'était emparé de moi avec une violence qui me fait trembler.

NANETTE, pleurant.

Monsieur Raymond, monsieur Raymond, je vous demande excuse. Monsieur Julien, je vous assure que ce n'est pas ma faute. Depuis ce matin, il y a tant de propos, que je suis toujours en alerte. On va jusqu'à dire que M. Raymond est sorcier, qu'il portera malheur au village, s'il y reste. Ce n'est pas que ça me fasse peur, à moi; M. Raymond est incapable de ces choses-là, si incapable, que je le rencontrerais la nuit auprès des grottes Saint-Ouen, qui sont pourtant bien dangereuses, que je ne ferais seulement pas le signe de la croix. C'est une preuve, j'espère. Mais les autres ne sont pas si raisonnables que moi.

RAYMOND.

Je veux savoir ce que pense Mme Hébert. (*Allant au-devant de Mme Laroche qui entre sur le théâtre.*) Madame, je sais qu'on cherche à me perdre; a-t-on réussi?

NANETTE, à part.

Il faut que je m'en aille, parce que j'écouterais encore.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XXI.

RAYMOND, JULIEN, Mme LAROCHE.

MADAME LAROCHE.

Raymond, allez chez moi; je ne tarderai pas à vous y rejoindre.

RAYMOND.

Que j'aille chez vous! Comment! Ne m'est-il plus permis de rester dans cette maison?

MADAME LAROCHE.

Je ne dis pas cela.

RAYMOND.

Eh bien! Madame, pourquoi n'attendrais-je pas ici Mme Hébert? Il faut que je connaisse mon sort. Je vois que je me suis trahi sans le vouloir; M. Saint-Utsunt ne m'a que trop compris. Puisque vous avez été témoin de l'entretien qu'il vient d'avoir avec elle, je n'ai rien à vous apprendre. Vous savez à présent quelle était l'illusion que je me faisais. Les expressions de bonté dont Mme Hébert s'était servie avec moi m'avaient paru des expressions de tendresse, je m'étais trompé. Cette erreur me causera peut-être la mort; mais M. Saint-Utsunt lui a dit la vérité.

JULIEN, en riant.

C'est donc Mme Hébert que tu aimes!

RAYMOND.

Ne ris pas, Julien; je t'en prie, ne ris pas. Peux-tu seulement me comprendre? Tu as toujours joui de ta liberté; j'ai toujours été reclus. Une femme, c'était pour moi Mme Hébert ou Mlle Louise;

je ne connaissais qu'elles; et si Mlle Louise se rapprochait plus de mon âge, Mme Hébert tenait cependant plus de place dans mes pensées. Cette douceur si continue, cette bienveillance qu'elle porte sur tout ce qui l'entoure, mais que je me plaisais à croire plus marquée pour moi que pour les autres.... Oui, je ne le cache pas, tantôt, lorsqu'elle m'a dit que je ne serais jamais un étranger pour elle, j'ai perdu la tête.

MADAME LAROCHE, le regardant avec intérêt.

Pauvre jeune homme!

RAYMOND.

Est-ce qu'elle est fort en colère contre moi?

MADAME LAROCHE.

Non.

RAYMOND.

Elle aurait bien tort. Je veux me marier, parce que je suis un honnête garçon, que je suis né pour être marié. Une femme qui m'aimera, sera si heureuse avec moi! Je lui consacrerai ma vie; elle sera mon idole, l'arbitre de ma destinée.... Mais cette femme quelle est-elle? car je pense encore à Mme Hébert.

MADAME LAROCHE.

C'est pour cela qu'il faut que vous alliez chez moi, Raymond; vous ne pouvez pas lui parler dans la situation d'esprit où vous êtes. M. Julien va vous accompagner; il vous accoutumera à des idées plus sages; il vous fera entendre, mon cher ami, que Mme Hébert n'est pas obligée de vous épouser, parce qu'il y a eu entre vous un quiproquo. Que vous l'aimiez, rien n'est plus naturel; elle vous aime beaucoup aussi, mais j'ai peine à croire que ce soit de la façon que vous le désirez. Laissez-moi lui parler. Je l'ai trouvée tout à l'heure plus rêveuse qu'attentive aux longs sermons de M. Saint-Utsunt; il serait possible qu'elle commençât à s'en fatiguer. Prenez patience et ne bravez rien, croyez-moi.

RAYMOND.

Je n'ose pas vous faire une question.

MADAME LAROCHE.

Laquelle?

RAYMOND.

Vous connaissez Mme Hébert encore mieux que je ne la connais; si vous étiez à ma place, conserveriez-vous quelque espoir?

MADAME LAROCHE.

Comment voulez-vous que je réponde à cela, innocent que vous êtes? Il serait même question de moi, que je ne saurais que vous dire. Une femme qui ne pense à rien, et qui se trouve tout à coup pour adversaire un jeune homme possédé d'une vocation de mariage à faire trembler, c'est très-étourdissant.

RAYMOND.

Mais ce jeune homme n'est pas un étranger pour elle; elle le connaît; elle sait combien il a de raisons pour la chérir, pour l'adorer. D'ailleurs, Mme Hébert n'est-elle pas charmante? Si Julien n'avait pas un autre amour dans le cœur, je suis sûr qu'il l'aimerait comme je l'aime; et Julien n'est pas beaucoup plus âgé que moi.

MADAME LAROCHE.

Pourtant sans ce malentendu, où elle croyait que vous lui parliez de Louise, et où vous avez cru qu'elle vous parlait d'elle-même, votre tête n'aurait pas fait tout le chemin qu'elle a fait.

RAYMOND.

Il est bien sûr que c'est elle que j'aime. Dans tous les romans que je lis (car on a beau faire, nous lisons des romans), pour peu que l'héroïne soit douce, bonne, tendre, sensible, c'est toujours sous les traits de Mme Hébert que je me la représente. Il n'y

a pas un de mes camarades, au séminaire, auquel je n'en aie parlé comme je vous en parle; tous voudraient la connaître.

JULIEN.

Voilà une singulière envie pour des séminaristes.

RAYMOND.

Des séminaristes sont des jeunes gens comme d'autres. Ne vas-tu pas t'imaginer qu'ils sont pétris d'un levain particulier? Il n'y en a pas un qui ne soit à se raisonner, depuis le matin jusqu'au soir, pour persévérer dans l'état qu'on lui a fait prendre. Ainsi, à tes yeux, je serais le seul qui aurais les idées que j'ai. Madame Laroche, c'est encore une chose sur laquelle il faut appuyer auprès de Mme Hébert. M. Saint-Utsunt n'aura pas manqué de me peindre comme un homme à part; il n'en est pas moins vrai cependant que tous ceux de mes camarades qui ne sont pas des brutes, ou des ambitieux à qui on a persuadé qu'ils ont une crosse d'évêque dans leur bréviaire, comme on disait aux soldats qu'ils avaient un bâton de maréchal de France dans leur giberne, préféreraient une position franche à celle où on cherche à les mettre.

MADAME LAROCHE.

Je n'ai pas absolument besoin de savoir cela.

RAYMOND.

Puisque vous ne voulez pas que je m'explique avec Mme Hébert, il faut bien que je vous mette en garde contre les calomnies que je redoute. Tout ce que je vous dis dans ce moment-ci, c'est comme une confession; je ne le répéterais à personne, mais à vous, à Julien.... Quand il y va de l'opinion que Mme Hébert peut se former de moi, ne dois-je pas prévoir toutes les fausses impressions qu'on aurait pu lui donner?

MADAME LAROCHE.

Vous qui parlez si peu ordinairement, je ne vous reconnais pas. Et toujours Mme Hébert! Il semblerait que quand j'aurai ré-

pété à Mme Hébert tout ce que vous venez de me dire, elle n'aura plus qu'à vous épouser. Rien ne va aussi vite que cela, mon enfant.

JULIEN, cherchant à entraîner Raymond.

Viens. Laissons faire Mme Laroche.

RAYMOND.

C'est que Mme Laroche ne m'a pas dit pourquoi je ne pouvais pas rester.

MADAME LAROCHE.

Parce que vous diriez quelque folie, et que si Mme Hébert consentait à se remarier, ce ne serait assurément pas avec un fou.

RAYMOND.

Je vous obéis. Aussi bien je sens que je suis trop ému, et que, comme vous le dites, Mme Hébert s'y méprendrait peut-être. Mais, de grâce, n'oubliez rien, Madame. Que Mme Hébert ne voie plus en moi un enfant dont elle a pris soin, mais un homme dont l'expérience a été avancée par la réflexion, un homme que ses supérieurs estimaient assez pour lui faire faire encore, ici, tout à l'heure, par l'entremise de M. Saint-Utsunt lui-même, les offres les plus avantageuses. Elle peut le lui demander; à moins qu'il n'ait abjuré tout sentiment d'honneur, il sera forcé d'en convenir. On ne me reproche que d'avoir trop de chaleur d'ame, des idées trop arrêtées, de n'être pas assez flexible à des combinaisons qui me paraissent funestes. Sont-ce là des reproches que l'on ferait à un enfant? Il y a des maris à barbe grise qui ne seraient pas si sûrs que moi. (*Il s'arrête et ne peut pas s'empêcher de rire.*) Qu'il faut être ensorcelé comme je le suis pour oser parler de soi avec autant d'assurance! Mais j'ai vingt et un ans, il faut bien que je prouve que je vaux mieux que cela. Je vais chez vous, Madame; songez avec quelle anxiété je vous y attendrai.

JULIEN.

As-tu fini?

RAYMOND, toujours à Mme Laroche.

Ce n'est ni comme philosophe, ni comme esprit fort, que je quitte le séminaire; mais il me serait impossible de faire des vœux avec la certitude de ne pas pouvoir les accomplir.

(*Il prend le bras de Julien et sort avec lui.*)

SCÈNE XXII.

Mme LAROCHE, ensuite Mme HÉBERT.

MADAME LAROCHE.

En conscience, je trouve que ce garçon-là a tout ce qu'il faut pour faire un bon mari. Mais, mon Dieu! que le sentiment est bavard! Je ne plaindrais pas beaucoup Mme Hébert; elle ne tient à personne; sa nièce mariée peut s'en aller bien loin : à qui s'intéressera-t-elle? Mme Hébert a besoin d'aimer. Elle ne s'en apercevait pas, parce qu'elle avait ces deux enfans; mais seule, que deviendra-t-elle? Raymond la conduira beaucoup mieux que ce méchant apôtre, dont elle finirait par être la victime. Il y a du cœur dans ce jeune homme-là, du moins. Pauvre petit diable! Je l'ai vu assez attentif auprès de Nanette, il y a quelque temps. Il a fait, ce matin, une déclaration d'amour à Louise; il est persuadé à présent qu'il n'a jamais aimé que Mme Hébert, et tout cela de très-bonne foi. (*Mme Hébert entre d'un air inquiet, en regardant de tous côtés.*) Vous cherchez quelqu'un?

MADAME HÉBERT.

Est-ce qu'il n'est pas ici?

MADAME LAROCHE.

Qui?

MADAME HÉBERT.

Raymond.

MADAME LAROCHE.

Non, je l'ai envoyé chez moi.

MADAME HÉBERT.

Pourquoi faire?

MADAME LAROCHE.

Pour vous sauver le premier moment à tous les deux. Si M. Saint-Utsunt a continué avec vous comme je l'ai entendu commencer, vous devez croire que Raymond est un homme à pendre.

MADAME HÉBERT.

M. Saint-Utsunt pense très-bien, vous ne pouvez pas dire le contraire.

MADAME LAROCHE.

Il ne s'agit pas de penser. Croit-il un mot de ce qu'il pense?

MADAME HÉBERT.

Madame Laroche, nous ne valons rien ni l'une ni l'autre pour nous mêler du sort d'un jeune homme : moi, parce que je suis trop faible; vous, parce que vous avez l'esprit trop gai. Nous avons gâté Raymond. Je riais des plaisanteries que vous faisiez sur sa robe; nous avions tort toutes les deux. Il s'est accoutumé à croire que nous ne mettions pas d'importance à l'état qu'il apprenait, de sorte qu'il a tourné ses idées tout de travers. Il s'est mis à aimer les femmes; il n'a pas rougi de s'en vanter à ses camarades et chez les personnes les plus recommandables de ce village. J'ai vu ce matin deux dames que je ne vous nommerai pas, et qui en étaient scandalisées.

MADAME LAROCHE.

C'est la femme du notaire et celle du percepteur, chez qui M. Saint-Utsunt a passé hier toute la journée.

MADAME HÉBERT.

On assure que mon devoir est d'exiger qu'il retourne à son séminaire, et de lui défendre de remettre les pieds chez moi, jusqu'à ce qu'il se soit engagé par des vœux; autrement je serais blâmée par tout le monde. (*Elle s'essuie les yeux.*)

MADAME LAROCHE.

Voilà ce qu'on vous a dit. Je suis sûre que vous ne me le répétez avec tant de vivacité que parce que vous n'avez pas voulu prendre la peine d'y réfléchir.

MADAME HÉBERT.

Je sais que j'y mets un peu de vivacité; mais c'est que cela me coûte tant! Il va s'imaginer que, parce que je lui ai rendu quelques services, je me crois en droit de lui commander. Commander! Je n'ai jamais su commander à personne. Cependant, lorsqu'il s'agit de choses aussi sérieuses, on est bien embarrassé. Qu'est-ce que j'ai voulu? Empêcher qu'il ne devînt ce que malheureusement il est devenu.

MADAME LAROCHE.

Mais qu'est-ce donc qu'il est devenu? et s'il est si perverti qu'on veut vous le faire croire, pourquoi, au lieu d'être ravi d'en être débarrassé, montre-t-on tant d'empressement à le faire rentrer au séminaire? En le tourmentant, a-t-on l'espoir de le faire changer? Prenez-y garde, madame Hébert, prenez-y bien garde. Pour vous complaire, il est possible qu'il se soumette à tout dans ce moment-ci; mais l'avenir!

MADAME HÉBERT.

Qu'en faire? Le garder avec moi : je ne le puis plus. Lui-même n'y a-t-il pas mis obstacle par les enfantillages qu'il a débités à qui a voulu l'entendre?

MADAME LAROCHE.

A qui a voulu l'entendre! quelle exagération!

MADAME HÉBERT.

Enfin M. Saint-Utsunt me l'a dit positivement. Certes ils ne sont pas assez amis ensemble pour qu'il ait cru devoir lui faire cette confidence, de préférence à tout autre. Il est amoureux de moi ! Comme c'est croyable ! je serais sa mère.

MADAME LAROCHE.

Ah ! pas tout-à-fait.

MADAME HÉBERT.

C'est égal, madame Laroche, un jeune garçon comme cela ne peut pas être amoureux d'une femme de mon âge.

MADAME LAROCHE.

Cela paraît pourtant bien vrai.

MADAME HÉBERT.

Il vous en a donc parlé aussi ?

MADAME LAROCHE.

D'après ce que M. Saint-Utsunt vous avait débité devant moi, j'ai voulu savoir....

MADAME HÉBERT.

Et il vous a recommencé ses extravagances?

MADAME LAROCHE.

Il ne m'a pas paru extravagant du tout; il m'a parlé de très-bon sens; il était ému : c'est tout simple; je l'étais bien, moi.

MADAME HÉBERT.

Effectivement je lui ai trouvé ce matin un autre air que de coutume. Mais M. Saint-Utsunt prétend qu'il sait déjà jouer toute sorte de rôles, et qu'il est bien plus avancé que nous ne nous le figurons.

MADAME LAROCHE.

C'est donc alors que M. Saint-Utsunt a besoin de quelqu'un qui sache jouer toute sorte de rôles, qu'il tient tant à ne pas le laisser échapper.

MADAME HÉBERT, souriant.

Votre remarque est assez juste.

MADAME LAROCHE.

Je ne vous dis pas de consentir à ce qu'il demande; mais ne le forcez pas à faire ce qu'en conscience il ne peut pas faire. Il trouvera toujours bien par ses talens l'équivalent d'une cure comme celle-ci. Quand un pauvre pasteur de village a empêché ses paysans de danser, il a fait la seule chose qui pouvait l'amuser; le reste est fort ennuyeux. Est-ce un sort pour un jeune homme qui se sent du mérite?

MADAME HÉBERT.

Du mérite, c'est bientôt dit, madame Laroche. M. Saint-Utsunt est loin de trouver que Raymond ait le mérite qu'il devrait avoir.

MADAME LAROCHE.

Est-ce qu'à nous deux nous ne suffisons pas pour connaître Raymond aussi bien que M. Saint-Utsunt prétend le connaître? Tant qu'il n'a été qu'un enfant, il n'y a pas d'éloges qu'on ne vous en ait faits; il est devenu homme, ce n'est pas sa faute. On lui mettrait à présent dix robes de séminariste l'une sur l'autre, que cela n'y ferait rien. Sortez-le de l'état qu'on veut lui faire prendre de force, il n'y aura plus un mot à dire; ce sera un jeune homme qui veut se marier un peu plus tôt que les autres : cela prouve qu'il est bien innocent.

MADAME HÉBERT.

Quand Louise, tantôt, m'a avoué qu'elle avait une autre incli-

nation, et que Raymond le savait, je me suis demandé : « Mais alors que me voulait-il? » Il était tremblant comme une feuille ; il me serrait les mains d'une manière extraordinaire. J'étais si loin de m'imaginer que cela me regardait, que je cherchais à lui donner du courage; je croyais devoir lui parler avec plus de douceur encore qu'à l'ordinaire.

MADAME LAROCHE.

C'était tout bonnement de l'huile que vous jetiez sur le feu.

MADAME HÉBERT.

Pouvais-je m'en douter?

MADAME LAROCHE.

Parce que vous n'êtes pas coquette. Vous êtes d'une candeur à cet égard, qui est perfide pour un jeune homme comme Raymond. J'ai été vingt fois au moment de vous avertir de le traiter avec plus de réserve, à cause de lui, et pour éviter ce qui est arrivé.

MADAME HÉBERT.

Il fallait m'avertir, madame Laroche.

MADAME LAROCHE.

Je vous demande ce qu'un jeune homme peut désirer de mieux qu'une femme charmante, toujours occupée de lui, prévenant ses moindres fantaisies, entrant dans tous ses petits chagrins comme lui-même, ne lui disant pas un mot qui ne soit de bonté, d'intérêt, prête à faire tous les sacrifices pour assurer son bonheur? Vous me direz que vous le regardiez comme votre fils; mais vous ne pouviez pas faire qu'il vous regardât comme sa mère. Je ne vous donne pas de conseils, mais je vous réponds que si j'avais vos avantages, et que je pusse me croire aimée comme je suis sûre que vous l'êtes, j'essaierais.

MADAME HÉBERT.

Vous essaieriez?

MADAME LAROCHE.

Oui; que risquez-vous? Raymond a le caractère décidé; vous avouez vous-même que vous êtes parfois trop faible; il pourra vous être avantageux d'avoir un mari qui supplée à ce qui vous manque en résolution, et qui veille à des intérêts que nous autres femmes, il faut être juste, nous ne savons jamais bien défendre.

MADAME HÉBERT.

De sorte qu'il ne tiendrait qu'à moi de regarder cela comme une affaire de raison.

MADAME LAROCHE.

Parlons sérieusement. Comment le trouvez-vous de sa personne?

MADAME HÉBERT.

Depuis quelque temps, je m'apercevais qu'il changeait beaucoup à son avantage, mais sans y prendre autrement garde. Je sentais pourtant bien que je ne devais plus le tutoyer; si je continuais, c'était par la crainte de lui faire de la peine... mais ce grand jeune homme! cela me paraissait ridicule.

MADAME LAROCHE.

Il est certain qu'à vous voir tous les deux, des gens qui ne sauraient rien ne devineraient pas à quel titre vous le traitez aussi familièrement. Grâce à ce que vous n'avez jamais eu ni humeur, ni colère, ni violence, vos traits se sont conservés fort jeunes; les siens ont pris de la gravité, je vous assure que vous êtes du même âge.

MADAME HÉBERT.

M. Saint-Utsunt m'avait bien dit de ne pas entrer en explication avec vous, avant d'avoir renvoyé ce pauvre jeune homme.

MADAME LAROCHE.

Bon hypocrite!

MADAME HÉBERT.

Quel plaisir auriez-vous donc à me voir faire la folie d'épouser Raymond?

MADAME LAROCHE.

Si je trouvais que ce fût une folie, à coup sûr cela ne me ferait aucun plaisir; mais vous êtes peut-être la seule femme pour laquelle je ne voie pas d'inconvénient à un pareil mariage. N'importe comment, vous l'aimez beaucoup?

MADAME HÉBERT.

Ai-je tort? Ce petit Raymond!

MADAME LAROCHE.

Vous l'appelez petit?

MADAME HÉBERT.

Je l'ai élevé.

MADAME LAROCHE.

On ne peut pas dire qu'on a élevé un jeune homme qui avait déjà quatorze ans quand on a commencé à se charger de lui, et qu'on a placé presqu'aussitôt dans un séminaire.

MADAME HÉBERT.

De penser qu'il serait mon mari! Non, madame Laroche, cela ne se peut pas. Ce n'est pas l'embarras, je crois le connaître assez pour être persuadée qu'il se conduirait toujours en galant homme.

MADAME LAROCHE.

Moi aussi.

MADAME HÉBERT.

Vu sa jeunesse, cependant, il serait possible qu'il se laissât aller à quelques légèretés; il faudrait même m'y attendre, n'est-il pas vrai?

MADAME LAROCHE.

Il faut s'y attendre avec tous les hommes.

MADAME HÉBERT.

Mais Raymond a le cœur trop bien placé pour me donner jamais de chagrins sérieux; qu'en pensez-vous?

MADAME LAROCHE.

Une femme qui ne s'exagère rien, qui ne se tourmente pas sur des sottises que les hommes oublient aussitôt qu'ils les ont faites; une femme comme vous, enfin, calme, pleine d'attentions, d'une humeur égale, est toujours sûre d'être aimée, à moins de tomber dans les mains d'un diable incarné ou d'un sauvage.

MADAME HÉBERT.

Je ne sais auquel entendre. Vous avez de l'amitié pour moi, je ne puis pas en douter; d'un autre côté, je n'ai pas à me plaindre de M. Saint-Utsunt; que dois-je faire? Renvoyer Raymond au séminaire, je vois bien que c'est impossible; l'épouser.....

MADAME LAROCHE.

Est plus facile.

MADAME HÉBERT.

Oui; mais que ne va-t-on pas dire!

MADAME LAROCHE.

On dira que c'est un mari que vous vous êtes élevé à la brochette; que vous êtes une femme de précaution; que vous voyez

de loin : mais comme il n'y a que la vérité qui offense, et qu'il n'y aura pas un mot de vrai dans tout cela, vous laisserez dire.

MADAME HÉBERT.

Vous êtes un esprit tentateur.

MADAME LAROCHE.

Bien désintéressé, au moins. Il m'est tellement démontré que si vous ne prenez pas un défenseur, M. Saint-Utsunt finira par s'emparer de votre fortune ; qu'il ne cherche depuis si long-temps à vous isoler de tous ceux qui vous aiment, que dans ce seul but ; qu'il vous prépare l'existence la plus malheureuse.....

MADAME HÉBERT.

S'emparer de ma fortune ! il a deux fois mon âge.

MADAME LAROCHE.

Si ce n'est pas pour lui, ce serait pour les siens, pour sa compagnie, pour sa troupe. Ruiner les familles, enrichir ses complices, c'est pour ces messieurs une action doublement méritoire. Quelle folie de livrer son bien à de vieux renards comme ceux-là, plutôt que de se donner un joli petit mari, qui ne vous fatiguera que de sa reconnaissance !

MADAME HÉBERT.

Madame Laroche, faites-moi le plaisir de m'envoyer Raymond. Il faut que je lui parle. Peut-être y a-t-il de l'exagération dans tout ce qu'on dit de ses sentimens pour moi, et je tâcherai de lui faire entendre raison.

MADAME LAROCHE.

C'est juste ; en l'évitant, vous auriez l'air de le craindre, et les choses en sont au point qu'il faudra bien que l'un de vous deux cède à la volonté de l'autre.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XXIII.

Mme HÉBERT.

Me voilà presque engagée; je vais réfléchir à présent. C'est toujours comme cela que je fais; je m'engage d'abord et je réfléchis ensuite. Laissons aller les choses. Il y a peut-être bien des femmes qui voudraient être à ma place. Être aimée d'un beau jeune homme sans avoir rien fait pour cela; l'épouser, s'il le veut absolument; je ne puis pas m'empêcher de sourire. Louise est ma nièce, je la regarde comme ma fille; mais, sans trop vouloir m'interroger, je crois que j'ai toujours eu un peu de préférence pour Raymond. Il est certain que j'avais plus de plaisir à lui faire de petits présens; sa reconnaissance me flattait davantage. Apparemment cela s'apercevait, car Mme Laroche semble l'avoir deviné. Que va-t-il me dire? Sans doute il sera bien agité; mais moi, suis-je plus tranquille?

SCÈNE XXIV.

Mme HÉBERT, RAYMOND.

MADAME HÉBERT, à Raymond qui reste à la porte.

Approchez donc, Raymond, que je sache au moins ce que vous voulez de moi.

RAYMOND, s'avançant d'un air timide.

Ne le savez-vous pas?

MADAME HÉBERT.

Quoi! c'est bien sérieusement que vous avez parlé à Mme Laroche?

RAYMOND.

Oui, Madame.

MADAME HÉBERT.

Hé bien, mon ami, supposez que je vous consulte; oubliez qu'il est question de vous; vous avez de l'esprit, de l'instruction; vous pouvez distinguer ce qui est convenable de ce qui est ridicule: que penseriez-vous de moi, si je vous disais que je suis au moment de contracter... (*Elle s'arrête.*) Je n'ose pas prononcer le mot de mariage, tant cela me paraît peu raisonnable.

RAYMOND.

Prononcez-le, puisqu'il n'y en a pas d'autre pour rendre votre idée.

MADAME HÉBERT.

A la bonne heure; il est prononcé. Le jeune homme serait de votre âge; je ne l'aurais jamais regardé que comme un fils; je l'aimerais beaucoup, mais comme je devrais l'aimer, pas autrement; et pourtant il aurait formé des projets que vous connaissez, puisque ce sont les vôtres. Que répondriez-vous?

RAYMOND.

Que voulez-vous que je vous réponde? Je croyais, en venant vous trouver, n'avoir que des remercîmens à vous faire; mais l'embarras où je vous vois m'anéantit.

MADAME HÉBERT.

Tu n'as pas pu t'imaginer qu'une chose aussi extraordinaire se ferait sans que nous ayons eu une espèce de conversation ensemble.

RAYMOND.

Pardonnez-moi. Je comptais assez sur votre bonté pour espérer que vous m'épargneriez cette conversation, qui, je l'avoue, me paraît très-difficile à soutenir.

MADAME HÉBERT.

Tu vois bien.

RAYMOND.

S'il m'était permis de vous faire lire dans mon cœur; si je pouvais vous entretenir de la vivacité de mes sentimens.... mais on me l'a défendu. On m'a recommandé d'avoir du calme, de la réserve; je dois vous cacher ma tendresse, et ne vous faire entendre que le langage de la raison; voilà en quoi je trouve cette conversation difficile.

MADAME HÉBERT.

Pense aussi à une chose; à ton âge, tout est à craindre pour moi; tes goûts peuvent changer; ce qui te paraît le bonheur aujourd'hui, dans bien peu de temps te paraîtra peut-être un fardeau. Je m'en apercevrai, j'en gémirai; mais il faudra que je cache ma douleur, avec d'autant plus de soin qu'elle ne toucherait personne. Quand je n'aurais cédé à tes vœux que parce que je ne sais rien te refuser, et pour pouvoir fixer auprès de moi un des deux êtres qui me sont le plus chers au monde, on m'accuserait d'avoir mérité mes chagrins, comme si je les eusse provoqués par une conduite légère et inconséquente. De nous deux, je paraîtrais seule coupable; vois à quoi tu m'exposes.

RAYMOND.

Me connaissez-vous si peu que vous puissiez me soupçonner d'un tel excès d'ingratitude.

MADAME HÉBERT.

Tu ne serais pas ingrat, car je suis persuadée que tu ferais tous tes efforts pour prolonger ma sécurité; mais, mon cher Raymond, quoique je sois une femme d'un caractère assez simple, tu ne pourrais pas me tromper long-temps. Songe à cela; interroge-toi bien. Nous pouvons être très-malheureux ensemble, toi par délicatesse, pour ne pas affliger une personne qui n'aura fait que ce que tu auras voulu; moi, parce que je me regarderai comme un obstacle à ce que tu sois aussi heureux que je voudrais que tu le fusses.

RAYMOND.

Vous ne voulez pas que je puisse répondre de moi; je suis jeune, tout le monde me le répète, et quand on est jeune, apparemment il faut s'attendre à devenir je ne sais quoi. Quelles sont donc les sûretés que je puis vous donner? J'aurais beau vous jurer en ce moment qu'un mot de votre bouche, le son de votre voix suffisent pour commander à tous mes sens, vous ne seriez pas rassurée, parce que je suis jeune. Que croyez-vous donc que je cherche dans une femme? Oui, je le confesse, j'avais songé à Mlle Louise, mais parce que je n'osais pas dire toute ma pensée.

MADAME HÉBERT.

Tu avais songé à Louise, parce que tu veux te marier; je ne trouve pas cela mal, votre âge, vos goûts auraient été les mêmes.

RAYMOND.

Pas du tout. Mlle Louise, tout aimable qu'elle est, annonce cependant quelque penchant pour le monde : moi, c'est la retraite

qui me convient; c'est le bonheur qu'on trouve chez soi, auprès d'une personne qui est comme un autre vous-même; c'est d'aimer, de servir cette personne, de ne penser, de n'exister que par elle. Ce que je lui demanderais, ce serait de ne jamais se fatiguer des soins que je lui rendrais. Vous ne pouvez pas vous imaginer, avec un cœur aussi aimant, combien tous mes goûts sont tranquilles. Madame, croyez-moi, je vous en supplie. J'ai toujours été de même; jamais je n'ai pu comprendre ces tourmens d'ambition que je voyais à tous mes camarades. Le séminaire m'était devenu odieux par les projets de fortune et de domination qui les occupaient tous. Demandez, recherchez si personne m'a entendu former une seule fois de pareils vœux.

MADAME HÉBERT.

Si ce n'était que la fortune, je puis disposer d'une somme assez considérable, sans qu'il m'en coûte la moindre privation. En t'adressant à un ami de M. Hébert, qui a bien voulu me conserver de l'intérêt, il pourrait t'associer pour cette somme dans une entreprise....

RAYMOND.

Ne continuez pas, Madame. Je ne me sens d'intelligence pour aucune espèce d'entreprise. J'ai de l'instruction; je veux en acquérir davantage : je serais si fier d'illustrer un nom qui serait devenu le vôtre! N'ayez pas d'inquiétude pour moi; l'avenir me sera favorable. Ce n'est pas pour me vanter que je parle ainsi; c'est pour que vous soyez bien assuré que je n'ai fait aucun calcul sur ce mariage.

MADAME HÉBERT.

Tu n'es pas assez raisonnable pour cela.

RAYMOND.

Cette somme qui vous est inutile, donnez-la à Mlle Louise; ce

sera à ses yeux, à ceux de Julien, la preuve que je ne veux nuire en rien aux intérêts de votre famille. Que notre union soit bénie de tous ceux qui nous entourent, qu'ils se réjouissent de notre bonheur, voilà ce qui nous importe; le reste doit vous être indifférent.

MADAME HÉBERT.

Je voudrais savoir ce qu'une femme prudente ferait à ma place. Mais il faudrait qu'elle t'aimât comme je t'aime, qu'elle eût de toi l'opinion que j'en ai; car ce n'est pas ce que tu es à présent qui m'effraie: jusqu'ici tu as toujours été ce que tu devais être, mais l'avenir! Raymond, l'avenir! Personne ne le connaît!

RAYMOND.

Pourquoi ne vouloir l'envisager qu'avec terreur, au lieu de s'y confier?

MADAME HÉBERT.

Voyage; soyons six mois, un an, séparés l'un de l'autre; tu verras. A ton retour, si tu as changé d'idées, je ne t'en voudrai pas; si tu persistes, ce sera ta faute, je n'aurai rien à me reprocher. Le monde ne pourra pas dire que je n'aurai pas fait tout ce que je pouvais faire. Réponds. Que penses-tu de ce que je te propose? Ce n'est pas pour t'éprouver; mais il me semble qu'un an passé loin de moi te rendra un autre homme; tu ne seras plus ce Raymond que j'ai élevé; tu auras parcouru du pays; tu auras vu plus de choses que je n'en ai vu; tu..... connaîtras le monde; la préférence que tu me donneras alors en aura plus de mérite. Conçois-tu?

RAYMOND, très-ému.

Ordonnez, Madame, et j'obéirai, c'est mon devoir. Je ne sais pas l'effet que ce voyage produira sur vous; quant à moi, je suis sûr d'avance qu'il ne me sera que pénible. L'imagination préoc-

cupée sans cesse de l'idée de mon retour, loin de retirer aucun fruit de ce cruel exil, je ne verrai rien; je ne m'intéresserai à rien; je compterai les jours qui se seront écoulés; je calculerai ceux qui me resteront encore à passer pour arriver au terme de mon ennui. Mais vous aurez la satisfaction de revoir en moi un autre que moi; je ne serai plus à vos yeux ce Raymond que vous avez élevé; j'aurai connu le chagrin, le malheur! J'ai peine à croire que ce soit cela que vous vouliez; cependant dites un mot, et je vous fais mes adieux.

MADAME HÉBERT, le regardant avec le plus grand intérêt, lui tend la main.

J'ai trente-six ans; tu le veux; embrasse-moi.

RAYMOND.

Qu'ai-je entendu? Vraiment! J'aurai une femme, et ce sera vous. (*Il lui prend les mains qu'il baise avec une espèce de délire.*)

SCÈNE XXV ET DERNIÈRE.

Mme HÉBERT, RAYMOND, Mme LAROCHE, LOUISE, JULIEN, NANETTE.

MADAME HÉBERT.

Mais M. Saint-Utsunt!

MADAME LAROCHE, en riant.

Il est parti.

MADAME HÉBERT.

Parti!

MADAME LAROCHE.

En menaçant d'attirer le feu du ciel sur le village, parce que la plus aimable des femmes allait épouser le meilleur des garçons.

NANETTE.

Le feu du ciel !

RAYMOND, gaîment.

Sois tranquille, Nanette, s'il a des moyens pour attirer le feu du ciel, j'en ai, moi, pour l'empêcher de tomber.

MADAME HÉBERT.

Mais comment a-t-il su ?...

LOUISE.

Nous le souhaitions tous, ma tante.

JULIEN.

Cela ne pouvait pas manquer d'arriver.

NANETTE.

C'est peut-être mieux pour madame que si M. Raymond s'était fait curé ; mais pour les autres, ça n'est pas la même chose.

RAYMOND.

Mes amis, mes chers amis, nous ne faisons plus qu'une même famille. Mme Laroche, que je vous rémercie! (*Il l'embrasse.*) Soyez tous témoins du serment que je fais...

MADAME HÉBERT.

Ne fais pas de sermens, Raymond ; je m'en rapporte à toi. Mais que vas-tu répondre à ceux qui te diront : « Pourquoi avez-vous quitté l'état que vous aviez embrassé? »

MADAME LAROCHE.

Vous êtes toujours inquiète de ce qu'il faudra répondre; il répondra : « Je sens en moi quelque chose qui s'y oppose. »

JULIEN.

Non possumus.

RAYMOND.

A L'IMPOSSIBLE NUL N'EST TENU.

TH. LECLERCQ.

Contenu des Volumes déjà publiés.

PREMIER VOLUME. — AVRIL 1829.

PRÉFACE.
Boileau, par M. SAINTE-BEUVE.
Du Merveilleux dans le Roman, par Walter SCOTT.
Bulletin bibliographique de la Littérature anglaise, par M. Amédée PICHOT.
L'Ame du Purgatoire, ballade, par M. Casimir DELAVIGNE.
Souvenirs et Portraits de la Révolution française, par M. Charles NODIER. — Ier article. De Robespierre le jeune et de la terreur.
Des Bals costumés de MADAME, duchesse de Berri, comparés aux diverses mascarades qui ont eu lieu en Cour depuis le quatorzième siècle, par M. DUPONCHEL. — Ier article.
Bulletin bibliographique de la Littérature française et des Arts.
Des Livres apocryphes du premier au second siècle de l'ère chrétienne, par M. SAINT-MARC GIRARDIN.
Stances écrites à l'abbaye de Valombreuse, en Toscane, par M. DE LAMARTINE.
De l'Industrialisme du moyen-âge, par M. Ph. CHASLES.
Tableaux de Mœurs, Ier proverbe, par M. E. SCRIBE. Un Ministre sous Louis XV, ou le Secret de rester en place. — Ire partie.
Bulletins bibliographiques des Littératures française, étrangères et des Arts.
Observations sur le caractère et l'esprit des Chroniques du moyen-âge, par M. MICHAUD, de l'Académie française.
Souvenirs et Portraits de la Révolution française, par M. Charles NODIER. — IIe article. Eulogie Schneider ou la Terreur en Alsace.
De l'État actuel des fouilles de Pompéi, par M. RAOUL-ROCHETTE, Membre de l'Académie des Inscriptions-et-Belles-Lettres.
Tableaux de mœurs, par M. E. SCRIBE. — Ier Proverbe. Un Ministre sous Louis XV, IIe et dernière partie.
Bulletins bibliographiques des Littératures française et étrangères.
Mœurs anglaises. — Des Clubs de Londres, par M. Amédée PICHOT.
La Mort du Bandit, ballade, par M. Casimir DELAVIGNE.
De la Comédie en France, et des obstacles qu'elle y rencontre, par M. MAZÈRES.
Des Bals costumés de MADAME, duchesse de Berri, comparés aux diverses mascarades qui ont eu lieu en Cour depuis le XIVe siècle; par M. DUPONCHEL. IIe article.
Bulletin bibliographique de la Littérature française et des Arts.
Musique de M. ROSSINI, sur la ballade de M. Casimir Delavigne (l'Ame du purgatoire).
Table des Matières contenues dans le 1er volume.

DEUXIÈME VOLUME. — MAI 1829.

Madame de Sévigné, par M. SAINTE-BEUVE.
Des Institutions littéraires à la Chine, par M. J. P. ABEL-RÉMUSAT.
Mœurs de la Corse. — Mateo Falcone, par M. MÉRIMÉE.
Portrait de sir Walter Scott, par M. le duc de LÉVIS.
De l'Influence du Gouvernement représentatif sur la santé, par M. A. MALITOURNE.
Bulletin bibliographique de la Littérature française et des Arts.
Contes fantastiques d'Hoffmann, traduction d'un extrait du Pot d'or, par M. SAINT-MARC GIRARDIN.
Souvenirs et Portraits de la Révolution française, par M. Charles NODIER. IIIe article.—De la Réaction thermidorienne et des Compagnies de Jésus.
Tableaux de mœurs, IIe proverbe, par M. E. SCRIBE. — Le Jeune Docteur, ou le Moyen de parvenir.
Aloysius Block, par M. A. LOÈVE-VEIMARS.
Essais de Palingénésie sociale. — Ier Fragment, par M. BALLANCHE.
La Basse-Bretagne, ses mœurs, son langage, et ses monumens, par M. A. ROMIEU.
Des Critiques en matière d'Arts, par M. Eugène DELACROIX.
Lettre à M. le docteur A*** sur l'hospice des Fous de Glascow, par M. le duc de LÉVIS.
Bulletin des Littératures étrangères.
Souvenirs de l'enfance de Walter Scott, racontés par lui-même; trad. de M. Amédée PICHOT.
Une Nuit dans Alexandrie, par M. J. JANIN.
Portraits et Souvenirs de la Révolution française, par M. Charles NODIER. — IVe article. Les Prisons de Paris sous le Consulat.—Ire partie. Le Dépôt de la Préfecture et le Temple.
Panurge, Falstaff et Sancho, par M. Philarète CHASLES.
Bulletin de la Littérature anglaise. Analyse de deux légendes romantiques de Southey : Tout pour l'Amour, et le Pendu ou le Coq et la Poule. — Analyse du nouveau roman de Walter Scott : Charles-le-Téméraire, ou Anne de Geierstern, la Fille du Brouillard.

TROISIÈME VOLUME. — JUIN 1829.

J.-B. Rousseau, par M. SAINTE-BEUVE.
Statistique des Journaux hebdomadaires de Londres, traduit de la Revue de Westminster, par M. A. LESOURD.
Des Sociétés secrètes au moyen-âge.— Ier article. — Par M. CAPEFIGUE.
Examen critique de Marino Faliero, mélodrame en cinq actes et en vers, de M. Casimir Delavigne; par M. Charles NODIER.
Barcarolle chantée dans Marino Faliero, paroles de M. Casimir DELAVIGNE, musique M. PERUCHINI.

Gluck, souvenirs de 1809, par E. T. A. Hoffmann (traduction de M. LOÈVE-VEIMARS).
Mœurs anglaises. — Inconvénient d'avoir un frère aîné, lorsqu'on est Anglais et gentilhomme. (London Magazine.)
Le Carrosse du Saint-Sacrement; saynete, par M. MÉRIMÉE.
Bulletin bibliographique de la Littérature française.
Mœurs anglaises : *Toujours Perdrix* (London Magazine), par M. Th. HOOCH.
Des Monastères au moyen-âge, par M. MICHAUD de l'Académie française.
Poésie. Le Gondolier. Ballade par M. Casimir DELAVIGNE.
Les Catacombes de Saint-Michan, par M. Ph. CHASLES.
Statistique. Recherches sur la répartition du milliard de l'indemnité, par M. A. MALITOURNE. — Ier art.
Fragment, par M. Victor HUGO.
Le Camp de Compiègne (1698), scènes historiques, par M. LOÈVE-VEIMARS.
Quelques jours à Taganrog pendant la dernière maladie de l'empereur Alexandre, par M. Frédéric FAYOT.
Lecture du *Moïse* de M. de Châteaubriand à l'Abbaye-aux-Bois, avec citation de quelques scènes et chœurs de cette tragédie, par M. DE LATOUCHE.

QUATRIÈME VOLUME — JUILLET 1829.

Souvenirs et portraits de la Révolution française, par M. Charles NODIER. Ve article. — Les Prisons de Paris sous le consulat. — IIe partie. Sainte-Pélagie.
Quinze jours à Rome pendant le dernier conclave, par M. le baron Henri SIMÉON.
Lettre de M. le duc de Choiseul sur les Mémoires de madame Dubarry.
Fac-simile de deux lettres de Louis XV et de deux lettres de madame Dubarry.
Le Brun, par M. SAINTE-BEUVE.
Barba Yorghi, pilote grec (Extractor), par M. LESOURD.
Statistique. — Recherches sur la répartition du milliard de l'indemnité, IIe article, par M. A. MALITOURNE.
Observations sur un passage des Mémoires de M. de Bourrienne, par M. le comte Alex. DE LA BORDE.
Portrait de Pie VII, de sir Thomas Lawrence, par M. Eugène DELACROIX.
Bulletin bibliographique de la littérature française.
Souvenir du siége de Dresden (1813), par E. T. A. HOFFMANN.
Essais de Palingénésie sociale, par M. BALLANCHE. — IIe fragment (année 259 de Rome).
Le Sermon de Société, ou les Actes sont des mâles et les paroles sont des femelles. Proverbe, par M. Th. LECLERQ.
La Danse et les Ballets, depuis Bacchus jusqu'à Mlle Taglioni. — Ier article, par M. CASTIL-BLAZE.
Les Almanachs anglais (the Extractor), par M. A. LESOURD.
De don Pèdre, roi de Castille, surnommé el Cruel, el Justiciero, el Necessitado; et du chroniqueur don Lopez Ayala, contemporain de ce prince, par M. Ph. CHASLES.
Vision de Charles XI, par M. P. MÉRIMÉE.
Le Couvent des Trapistes de Bellefontaine, par M. Auguste ROMIEU.

CINQUIÈME VOLUME. — AOUT 1829.

De la littérature pendant la révolution. — Ier fragment. — Éloquence de la tribune. — La Gironde, par M. Ch. NODIER.
Rapport au ministre de l'intérieur sur la situation des bibliothèques publiques en France, par M. BUCHON.
De l'Éducation par les voyages, par M. Alexandre DE LA BORDE.
Économie politique. — De la Taxe du pain à Paris, par M. PALLUY.
Bulletin bibliographique de la Littérature française.
Recherches sur l'origine du recueil de contes intitulé les MILLE ET UNE NUITS, par M. Sylvestre DE SACY.
Recherches statistiques et économiques sur les pâturages de l'Europe. — Ier article, par M. MOREAU DE JONNÈS.
Poésie. — Rêverie, par M. X. B. SAINTINE.
Sermons de l'abbé Joie, par M. A. LOÈVE-VEIMARS.
De la Musique en France. — De Rossini. — De Guillaume Tell. — Ier article, par M. G. IMBERT DE LAPHALÈQUE.
De l'audience accordée par S. M. Charles X à M. Victor Hugo, par M. L. VÉRON.
Mathurin Régnier et André Chénier, par M. SAINTE-BEUVE.
La Cour d'Artus, conte fantastique, par E. T. A. HOFFMANN.
Recherches statistiques et économiques sur les pâturages de l'Europe. — IIe article, par M. A. MOREAU DE JONNÈS.
De la Musique en France. — IIe article, par G. IMBERT DE LAPHALÈQUE.
Lord Byron à Bruxelles et sur le champ de bataille de Waterloo, trad. de M. A. LESOURD.
Recherches sur la répartition du Milliard de l'indemnité. — IIIe article, par M. A. MALITOURNE.
La Première Représentation, ou *il faut voir pour savoir*. Proverbe, par M. TH. LECLERCQ.
De la Musique en France. — IIIe et dernier article, par M. G. IMBERT DE LAPHALÈQUE.
Bulletin de la Littérature anglaise. — THE BOOK OF THE BOUDOIR. Le Livre du Boudoir, par lady Morgan.
La mort d'un Ange, par JEAN-PAUL.
Fragment d'un voyage aux Alpes, par M. Victor HUGO.
De l'Invention de l'Imprimerie, par M. LEGOUVÉ.
— Sur le même sujet, par M. SAINTINE.
La ville de Saint-Etienne, par M. Jules JANIN.
Bulletin de la Littérature française et des Arts.
Table des matières du 5e volume.

Paris. — ÉVERAT, imp. rue du Cadran, N° 16.

Correspondance.

LETTRE

A M. le Comte de La Borde

SUR LES ÉTATS-UNIS.

Dans votre *Éducation par les voyages*, publiée dans la *Revue de Paris*, première livraison d'août, je lis, Monsieur, vers la fin de l'article où vous parlez des *États-Unis*, cette assertion : « Une loi exige que les premières maisons qu'on élève en construisant un village, soient une *école* et une *église*. » Lorsque vous parlez de l'*école*, vous êtes près de la vérité; vous vous en éloignez, lorsque vous parlez de l'*église*. L'inexactitude et l'erreur que je crois

devoir relever, en permettant de supposer que vous n'avez pas visité les États-Unis, viennent d'ailleurs au soutien de votre texte, et ajoutent aux preuves piquantes que vous donnez de la nécessité des *voyages*.

Voici, au reste, ce que douze ans de séjour aux États-Unis me permettent de présenter comme des vérités sur la question.

Aux États-Unis, du moins dans l'État de New-York, où j'ai fixé mon établissement, et construit ma ferme, rarement, très-rarement, on voit une colonie, formée à l'avance, se diriger sur un point du territoire avec l'intention, et surtout avec les moyens de *construire un village*.

Presque toujours c'est le propriétaire d'un grand *tract* de terrain qui, au moment où il en met les terres en vente, choisit, dans la propriété, la localité qu'il suppose devoir être la plus favorable au succès de sa spéculation, pour y asseoir le village qui doit donner la vie, le mouvement, et souvent même le nom à l'arrondissement, au *township*.

Presque toujours il destine à l'emplacement de ce village un mille carré (*square mile*), que d'ordinaire il fait défricher à ses frais, et sur lequel il fait tracer les rues de la ville future, indiquées par des poteaux, et coupées à angles droits par d'autres rues qui toutes reçoivent à l'instant même leurs noms, presque partout les mêmes. Chaque rue est ensuite divisée en carrés égaux, subdivisés eux-mêmes en petits lots, appelés *lots de ville*, et dont la superficie m'a paru être constamment la même dans les villages comme dans les cités des États-Unis.

Mais, quoi que vous en puissiez dire, aucune loi n'ordonne, et en vérité, ne pourrait prédire quelles maisons seront élevées les premières. Presque toujours le propriétaire y bâtit à la hâte une construction provisoire, dans laquelle il établit son bureau de ventes (*office*). Sur la porte, on lit en gros caractères : LAND OFFICE, et dans l'intérieur, une longue affiche, qu'on aura déjà pu parcourir cent fois, dans toutes les auberges, sur la route, et dans laquelle on exalte la fécondité des terres mises en vente, la beauté

des essences de bois (*timber*), la facilité des débouchés, la proximité des rivières, des canaux, des chutes d'eau, etc., etc.

La première maison est presque toujours, non pas une église, non pas même une école, mais, il faut l'avouer, un cabaret (*inn*), dont l'enseigne élégante, peinte avec une sorte de luxe, supportée par un mât planté en avant du cabaret, est, comme la maison elle-même, garantie des atteintes des pluies par plusieurs couches de céruse.

La seconde maison, quand on en construit une seconde, n'est point encore l'école, qui serait déserte, ni l'église, qui appellerait en vain les fidèles, mais le STORE, dont le nom n'a point d'analogue en français, espèce de magasin où l'on est sûr de trouver tout ce qui peut convenir à des colons cultivateurs, à leurs épouses, à leurs enfans. On y voit des charrues de toutes les formes, parmi lesquelles je distinguais toujours celle de Jefferson; de grandes chaudières, fondues dans la contrée la plus voisine, pour les potasses, d'autres pour le sucre d'érable; tous les élémens en fonte pour les scieries, que l'eau doit mettre en mouvement; des scies, des outils de charpente et de menuiserie, de proportions parfaites et d'une précieuse exécution, quoique d'un prix raisonnable; des toiles de coton; des draps; de la faïence bleue de Liverpool, qui couvre la table du riche armateur de New-York, et celle, plus simplement servie, du cultivateur, dans sa *log-house;* des tapis qu'on trouve partout; des soieries de France; des rubans de Saint-Étienne, dont on voit bien rarement les fusils; des chapeaux de paille (*leghorn*); des livres de prières, des livres d'école, du papier, du sucre, du tabac sous les trois espèces, etc., etc.; et au-dessus d'une des portes du STORE, est écrite, en très-grandes lettres, l'indication de l'inévitable *bar-room*, qui d'un bout à l'autre des États-Unis, dans tous les sens, sur toutes les routes, de mille en mille au moins, annonce aux voyageurs de l'eau-de-vie de grains (*whiskey*), des citrons, des *cakes* (biscuit), quelquefois de la bière, et dans notre nord, de la bière de Spruce, qui pourrait être mieux fabriquée.

Enfin, lorsque de premiers défrichemens, faits avec succès, en

ont provoqué de nouveaux, lorsque dix ou douze *log-houses* (habitations formées de troncs bruts), deux ou trois *frame-houses* (maisons en charpente) s'élèvent éparses sur le *mile-square*, ou sur les défrichemens qui l'avoisinent, les habitans s'occupent de l'établissement de l'*école*.

L'assemblée des colons se forme dans le cabaret, délibère avec un calme et une régularité remarquables, et en moins d'une heure, l'emplacement est désigné, les dimensions du bâtiment sont fixées, l'entrepreneur ou les entrepreneurs sont agréés, les prix arrêtés, et les fonds votés. Ici, la loi vient, en effet, au soutien de la délibération; un rôle est dressé, chaque propriétaire résidant sur l'établissement y est porté et taxé suivant la valeur de sa propriété, et le percepteur de la taxe est investi de pouvoirs suffisans pour contraindre au paiement.

C'est ainsi qu'à peine arrivé dans mes bois, et avant que je fusse encore logé, je payai plusieurs cotisations successives, qui tirèrent de ma bourse, un peu légère, environ cent dollars (cinq cents francs), pour ma part dans le paiement de l'*école*.

L'État avait contribué simultanément pour moitié dans les frais de premier établissement.

Et quelques semaines après, je vis arriver dans notre village naissant un *gentleman* de fort bonne compagnie qui écrivait avec une rare perfection, qui connaissait assez de trigonométrie pour se livrer à l'arpentage, qui joignait à quelque teinture de la langue française une connaissance passable de la musique, qu'il écrivait de mémoire avec facilité. C'était notre maître d'école.

Un autre projet vint, quelques mois après, occuper nos colons, dont le nombre s'augmentait, et ce projet ne laissa pas de me causer beaucoup d'inquiétude. J'entendis parler vaguement d'une convocation nouvelle, dont le but était la construction d'une église (*meeting*), que nos Canadiens, qui *francisent* tout, traduisaient par *mitaine*.

Dans mon effroi, comparant une église à une école, et faisant une règle de proportion, j'eus presqu'un accès de fièvre en calculant la somme que l'on allait probablement exiger de moi, de

moi, bon catholique, obligé de faire les frais d'un culte qui répugnait à mes croyances !

Je n'avais point reçu de convocation; je me croyais sacrifié, et je me plaignais d'être ainsi imposé sans pouvoir me faire entendre.

« On ne vous a point appelé, me dit le maître d'école, parce » que *notre* culte n'est pas le *vôtre*, et quand vous seriez presby- » térien comme moi, vous ne seriez point *taxé;* dans cette sup- » position, on accepterait votre souscription, si vous en offriez » une, car lorsqu'il s'agit de *meeting*, d'église, de temple, enfin » d'un bâtiment destiné à l'exercice d'un culte religieux quelcon- » que, la loi n'accorde aucun droit à une partie de la population » sur l'autre. Vous avez été taxé pour l'école, parce que l'instruc- » tion est la dette de tous, personne ne peut s'y soustraire; mais » de même que chez nous, celui qui veut un prêtre le paie, de » même aussi celui qui veut construire un temple ne peut con- » traindre son voisin à contribuer à cette bonne œuvre. »

Voulez-vous une dernière preuve qu'une église n'est pas nécessairement une des deux premières constructions d'un village? La voici. Le village où j'ai ma résidence depuis quatorze ans, ce village dont la première maison fut construite il y a dix-huit ans, et qui compte aujourd'hui plus de quatre-vingts maisons, *ce village n'a point encore son église*. Le projet d'en construire une, projet qui me causa tant d'inquiétudes, n'eut pas de suite : les fonds manquèrent. L'office divin (*worship*) n'en est pas moins régulièrement célébré *avec* et plus souvent *sans* ministres, parfois trop exigeans. La réunion a lieu tantôt dans une maison particulière, tantôt dans l'école, tantôt et le plus souvent dans une auberge, et non dans une église, qui n'a point encore été construite, tandis que les quatre-vingts maisons subsistent.

La vérité est que la loi contraint la minorité des habitans d'une commune à se réunir au vœu de la majorité, qui demande la construction d'une école. Luthérien, calviniste, quaker, anabaptiste, catholique, unitaire, etc., etc., etc., tous sont contraints par la loi de contribuer à la propagation des lumières.

Mais le peuple des États-Unis, *le peuple le plus religieux de l'u-*

nivers, je ne crains là-dessus aucun démenti, ce peuple est trop sage et trop sincèrement religieux pour *contraindre* aucun sectaire à contribuer à la construction d'aucun édifice destiné à la célébration d'un culte, même de celui qui serait professé par ce sectaire; à plus forte raison, si cet édifice était destiné à célébrer des mystères que sa conscience réprouverait.

Votre nom, votre position, votre réputation, vous font un devoir de donner une attention sérieuse à l'objet principal de cette lettre, dont vous pouvez disposer comme il vous conviendra.

Recevez l'assurance de ma profonde estime.

RÉAL,

Ancien conseiller d'Etat.

STATISTIQUE.

RECHERCHES

Sur la Répartition

DU

MILLIARD DE L'INDEMNITÉ

Accordé par la Loi du 27 Avril 1825,

AUX ANCIENS PROPRIÉTAIRES DÉPOSSÉDÉS.

Quatrième Article.

Toutes les généralités importantes, et toutes les inductions capitales qui pouvaient surgir de l'indemnité sont à peu près épuisées; nous avons saisi tout ce que sur son passage, la loi du 27 avril a laissé de traces dans les diverses parties du corps social, et dans les régions différentes de notre organisation politique. La matière

est cependant riche encore pour l'observation, car il est mille rameaux et mille racines à toute plantation législative, dont il faut tenir compte, quand on prétend à une étude complète, à une recherche rigoureuse, à une nomenclature exacte. C'est à suivre ces grandes variétés que nous avons mis nos soins dans cette série d'articles, dont chacun, s'occupant d'une spécialité essentielle, l'a creusée jusqu'au fond.

Ainsi, et successivement, ont été explorés et constatés les effets de la répartition du milliard, par rapport aux pairs de France et à l'élément aristocratique de notre gouvernement, par rapport aux députés et à la chambre élective, par rapport au contingent de chacun de nos quatre-vingt-six départemens, dans la masse de l'indemnité, et aux nouvelles combinaisons de la matière électorale qui pourraient en naître.

A ces grandes masses de documens, il nous reste à ajouter un complément : celui de ces détails qui font aujourd'hui, et à si bon droit, dans toute œuvre partie de l'ensemble, qui plaisent tant dans l'histoire, parce qu'en amenant heureusement la distraction du lecteur, ils prouvent en même temps la conscience de l'écrivain. Il n'est pas de si petit fait qui ne soit gros de mille réflexions pour les hommes réfléchis, et quand vous en avez la main pleine, il vous est interdit d'être avare, parce que toute vérité est une propriété publique, que vous n'êtes pas juge de son importance, que la nature particulière de votre esprit peut vous cacher la lumière de ce fait que vous laisseriez dans l'ombre, et que par modestie, autant que par précaution, vous devez le livrer à d'autres regards. Quand toutes choses sont ainsi sous la main, chacun les prend, les tourne et retourne à sa guise ; là où celui-ci n'aura rien vu de saillant, celui-là découvrira tout un monde d'observations et de conséquences.

Dans cette vue, nous allons égrainer quelques-uns des détails innombrables qui surabondent dans le sujet dont nous nous sommes occupés, bien sûrs qu'il y aura des curiosités qui sauront s'y satisfaire, parce qu'en fait de curiosité surtout, l'esprit humain va jusqu'à l'infini. Voici leur menu pour cette fois.

1° Un tableau de toutes les indemnités au-dessus de la base de 300,000 fr. par tête. Cette somme est déjà assez considérable pour qu'il soit piquant de jeter les yeux sur ces retours de la fortune, de voir la relation qui existe entre ces réparations du sort, et les souvenirs que les noms rappellent.

2° Un tableau annexe des indemnités au-dessus de 300,000 fr., recueillies par des veuves et des filles. Cette distinction est toute naturelle, puisque cette classe d'indemnitaires, par sa situation civile, ne peut être assimilée aux autres.

3° Un tableau des indemnités saillantes par quelque singularité, et où le chiffre, quel qu'il soit, est remplacé par un autre intérêt, celui du nom ou du souvenir auquel il s'applique.

Une observation qu'il ne faut point perdre de vue en parcourant la nomenclature des deux indemnités au-dessus de 300,000 fr., c'est qu'elle ne comprend pas, et n'a pas dû comprendre les indemnités de cette somme ou au-dessus qui ont déjà figuré à d'autres titres dans les classifications précédentes, telles que celles des pairs de France, députés, etc.

Indemnités

AU-DESSUS DE 300,000 fr.

INDEMNISÉS.	TOTAUX.	DÉPARTEMENS.
Comte d'Aloigny	313,480	Ain.
Héritiers de Bailleul	2,223,763	Seine-Inférieure.
Marquis de Baronnat	489,918	Isère.
Baron de Ballainvilliers	498,200	Somme.
Deux héritiers de Béthune-Sully	480,013	Nord.
Marquis de Bélabre	538,726	Indre.
Comte de Bevy	437,741	Côte-d'Or.
De Belleveze	379,311	Haute-Garonne.
Baron de Budos	718,659	Gironde.
Comte de Brosses, préfet du Rhône	540,825 196,572	Ain. Côte-d'Or.
Comte de Bussy (M. L.)	520,249	Rhône.
De Bouville	728,267	Seine-Inférieure.
Marquis C. du Cannet	352,083	Var.
De Chavagnac (G. J. G.)	1,534,339	Sarthe.
Marquis de Conflans (Ch. L. G.)	330,342 86,729	Lot. Tarn.
Comte de Chabon (J. J. Galien.)	333,571	Isère.

INDEMNISÉS.	TOTAUX.	DÉPARTEMENS.
Comte Chaillou de Jonville.....	422,346	Pas-de-Calais.
Marquis de Crenay (de Poilvillain.)..	309,663 313,955	Manche. Haute-Marne.
De Cohardon (Delaunay).....	333,308	Orne.
De Colomb de Batine.....	445,430	Isère.
Marquis de Custine.....	436,287	Meurthe.
Comtes D'Orsay.....	411,350 813,650	Pas-de-Calais. Haute-Saône.
Comte C. Dubouchet.....	820,712	Cher. **
D° Dutillet.....	552,728	Jura.
Comte Duparc.....	337,584	Manche.
Comte de Failly.....	359,957	Marne.
Marquis de Flamarens (de Grosoles)..	771,266 231,284	Aude. Lot-et-Garonne.
Comtesse de Fougières.....	339,196	Seine-et-Oise.
Comte *id*.....	384,426	Allier.
Marquis de Fouquet (R. F.).....	389,805	Nord.
Héritiers de Froissard.....	520,155	Jura.
Marquis de Frolois (Deludre).....	573,237	Meurthe.
Gilbert de Voisins.....	419,292	Indre-et-Loire. **
De Gallian, duc de Gadane.....	329,607	Vaucluse.
Comte de Gourjault.....	393,666	Vendée.
Comte d'Helmstatt (N. M. V. R.)...	1,060,534	Moselle.

INDEMNISÉS.	TOTAUX.	DÉPARTEMENS.
De Kerouartz	487,954	Côtes-du-Nord.
Marquis de Laroche-Thulon	739,460	Rhône.
De Lachapelle (M. Ét.)	395,140	Gironde.
Marquis / Comte de Lachataigneraye	370,336	Vendée.
Marquis de Lalonde	412,484	Eure.
Héritiers de La Luzerne	1,047,292	Manche.
Marquise de Lescoet	443,598	Finistère.
De Lentivy du Reste (C. P.)	314,564	Morbihan.
Marquis de Louvencourt	304,484	Somme.
Marquis Murat de Lestang	1,071,075	Ain.
Lechanteur (Ir. M.)	397,350	Seine.
Comte de Maupeou d'Ablaiges	656,573	Calvados.
Comte de Moriolles	367,126	Meuse.
Comte de Murinais	478,637	Isère.
Dᵉ Aymeric de Narbonne Pelet	431,492	Cher.
Vicomte et marquis de Nettancourt	776,793	Meuse.
De Normont	767,576	
Comte de Pradt	762,656	Cantal.
De Pracomtal (L. A. G.)	496,432	Nièvre.
Peysson de Bacot (P. N.)	710,638	Rhône.
De Robien (P. Ch. M.)	323,771 420,045	Côtes-du-Nord. Morbihan.

INDEMNISÉS.	TOTAUX.	DÉPARTEMENS.
P^ce de ROHAN-GUÉMÉNÉ..... D^e de ROHAN.....	435,303	Mayenne.
De SANCY (Lefebure).....	413,437	Gers.
De SASSENAY (H. C. Bernard).....	737,470	Saône-et-Loire.
Comte de SAINT-MARTIN (E. M.)....	360,555	Pas-de-Calais.
De SAINT-DIDIER (Genestel).....	382,909	Oise.
SAUZEI (Marquis du).....	313,480	Ain.
Héritiers de SAINT-SEINE.....	571,376 871,153	Côte-d'Or. Saône-et-Loire.
Héritiers de SÉGUR-CABANAC.....	1,647,077	Gironde.
Marquis de THUISY.....	673,854	Marne.
Comte de TURENNE (H. A. M.).....	425,799	Gard.
Marquis de VERTEILLAC (F. G.).....	344,038	Dordogne.
De VALDAHON (J. C. Lebœuf)..	508,536	Doubs.
VANDER-CRUISSE.....	584,933	Nord.
Comte G. de VERGENNES.....	604,384	Saône-et-Loire.
Marquis et chevalier de VIGNY.....	702,252	Seine-et-Marne.

Indemnités

AU-DESSUS DE 300,000 fr.

RECUEILLIES

PAR DES VEUVES ET FILLES.

INDEMNISÉS.	TOTAUX.	DÉPARTEMENS.
Veuve princesse de BERGHES.....	771,587	Somme.
Deux demoiselles COSTE.....	305,499	Aveyron.
Deux demoiselles de CHEVERUE.....	332,047	Manche.
Veuve marquise de CHEVERUE	144,347	*Id.*
Veuve de COLONIA.....	359,154	Orne.
Ve de COLLEVILLE (de Brossard, veuve Lesueur de).....	340,418	Seine-Inférieure.
Veuve baronne de CRUSSOL.....	384,113	*Id.*
Veuve marquise de COIGNY.....	238,962 69,449	Seine. Oise.
Veuve marquise DUPLESSIS-CHATILLON.	519,861	Cantal.
Ve de FITTE DE SOUCY..... Ve FOURNIER D'ARTHEL.....	602,856	Seine-et-Marne.
Demoiselles FLEURIOT DE LANGLE...	302,787	Côtes-du-Nord.

INDEMNISÉS.	TOTAUX.	DÉPARTEMENS.
Veuve de JUIGNÉ.....	971,055	Manche.
Veuve de LACOSTE.....	1,296,778	Isère.
Veuve de LÉPINE.....	317,442	Nord.
Demoiselle de LONS.....	361,580	Basses-Pyrénées.
Deux D^lles de LAPOYPE, chanoinesses..	878,286	Isère.
Veuve de LOSTANGES.....	321,958	Hérault.
D^lle LUSIGNAN DE CHAMPIGNELLES....	480,616 49,096	Aisne. —
Dame de LAVISON.....	557,170	Ain.
Deux demoiselles de LAVISON.....	557,170	Ain.
Veuve marquise de ROQUEFEUILLE....	376,803	Côtes-du-Nord.
Demoiselle de SARRON.....	1,089,166	Isère.
Veuve comtesse de SAINT-ALDEGONDE..	307,965	Seine.
Veuve princesse de TALMONT.....	215,051 405,266	Seine-et-Marne. Vendée.
Veuve de VANDEVILLE.....	482,873	Nord.
Veuve princesse de VAUDEMONT.....	100,371	Nord.

La troisième série d'indemnités comprises dans le cadre de cet article est plutôt une suite de remarques qu'un tableau : ce sont,

en quelque sorte, les réminiscences d'un voyageur, qui ne peuvent se transmettre que comme elles se sont présentées durant sa course, heurtées, brèves et confondues.

Nous avons remarqué que les condamnés et les déportés, qui avaient, comme les émigrés, subi la loi cruelle et inique de la confiscation, et à qui les réparations de l'indemnité avaient été concurremment ouvertes, n'ont, par l'effet des pertes qu'ils avaient éprouvées, figuré que pour une bien plus faible portion dans la répartition du milliard. Ce n'est point ici une de ces partialités trop ordinaires à la justice humaine, car la loi du 27 avril a été égale pour les trois espèces de propriétaires dépossédés; mais c'est un hasard naturel des choses, un jeu matériel de la fortune. L'émigration avait été comme une première et immense coupe dans les existences, de sorte que les propriétés des malheureux condamnés et déportés ne formèrent plus, en quelque sorte, que le regain de la confiscation. Peut-être aussi trouverait-on dans la modicité des partages pour la classe dont nous venons de parler, une induction qui pourrait conduire à absoudre du moins la crise révolutionnaire du crime de cupidité savante qu'on lui a fait souvent dans le choix de ses victimes. L'espoir des dépouilles, et l'arrière-pensée d'un riche butin, n'auraient donc pas généralement aiguisé le fer impitoyable des discordes civiles.

Autre observation. Il nous a paru que, n'importe auquel des trois titres que la loi créait à l'indemnité, les membres du clergé n'ont recueilli que peu de chose dans le milliard. Ils n'ont pu se présenter en effet qu'en vertu de leurs droits personnels; et si le nombre des réclamans a encore été assez important, le montant de leurs indemnités a été généralement très-mince. Une chose nous a frappés dans les nombreux droits de succession qui ont servi souvent de base à l'indemnité, c'est qu'il arrive quelquefois que, par testament ou donation, tout ou partie de cette indemnité a été laissé à un établissement religieux ou charitable par un laïque, mais que cela arrive bien plus rarement par une main ecclésiastique. Tous ces petits pécules de prêtres se partagent presque toujours entre de nombreux héritiers.

On rencontre des singularités de tout genre et des contrastes de toute espèce dans ce grand livre en huit gros volumes, comprenant toutes les applications d'un principe. Quelques-uns de ceux qui avaient soulevé et armé la législation révolutionnaire passent à leur tour sous ses fourches, le proscripteur avec le proscrit, l'homme de la convention après l'homme de Coblentz. La révolution, fidèle à l'image de Vergniaud, dévorait ses enfans comme Saturne; mais, quoique les rangs fussent pressés au tribunal qui les condamnait comme les autres, avec toutes les conséquences de la même législation, il paraît que la plupart n'avaient que leurs têtes à donner aux bourreaux, car très-peu de ces noms d'une génération fanatique et pauvre, au moins de ceux qui sont fameux, ont laissé un héritage ou des héritiers qui, en raison de la condamnation, les aient fait inscrire au registre de l'indemnité. Dans les états de liquidation du département de la Gironde, on aperçoit une indemnité de 17,777 fr. 48 c. au nom de la veuve Gensonné. Dans ceux du département de l'Aisne figurent deux ayant-droit de Saint-Just, pour partager une somme de 81 fr. Dans un autre, on voit moitié d'une indemnité de 51,159 fr. 24 c., allouée à la dame veuve Fouché, duchesse d'Otrante. Comme les états de liquidation n'énoncent que le fait matériel qui donne droit à l'indemnité, il est très-difficile de saisir des certitudes qui puissent permettre d'étendre beaucoup la classe spéciale de ces indemnitaires; l'on s'exposerait à trop d'erreurs, si l'on essayait de la faire complète; et complète, elle serait encore très-courte. Aussi l'on n'y prétend point, et la consciencieuse gravité qui a présidé à la recherche des faits généraux ne saurait être que compromise, si elle descendait jusqu'à la même ambition dans des détails incertains.

Toutefois il est des figures qui nous ont saisis, des noms qui nous ont frappés pendant la fouille, et qui nous reviennent encore après le travail. Ce n'est pas sans émotion qu'on voit reparaître dans l'histoire contemporaine des représentans de l'histoire passée, et qu'en épluchant des chiffres, on est surpris par quelque vieille gloire de la patrie cachée au fond d'une addition. C'est ainsi que nous avons noté une indemnité de 98,741 fr., recueillie dans le

département du Morbihan, par la dernière descendante de Duguesclin, d'autres au nom de d'Assas, de Suffren, de Corneille, de Fléchier, de Buffon.

Pour dernière surprise, nous signalerons la présence de la pacifique Académie française dans la répartition du milliard. C'était bien avant la loi du 27 avril un émigré rentré et indemnisé; aussi n'est-elle venue au partage, conjointement avec l'Académie des sciences et les hospices civils de Paris, que comme héritière du vénérable Montyon, pour une liquidation de 144,600 fr. dans le département de la Seine.

A. Malitourne.

Voir tome III, 3e livraison, page 184; tome IV, 2e livraison, page 194; tome V, 4e livraison, page 209.

LITTÉRATURE MODERNE.

DU STYLE TOPOGRAPHIQUE.

Fragment.

Diderot nous donne quelque part un des plus rares secrets de son talent, dans cette spirituelle définition de l'auteur qui raconte et qui décrit. « Celui-ci est assis au coin de votre âtre; il a pour objet la » vérité rigoureuse; il veut être cru; il veut intéresser, toucher, en- » traîner, émouvoir, faire frissonner la peau, et couler les larmes; » effets qu'on n'obtient point sans éloquence et sans poésie. Mais » l'éloquence est une sorte de mensonge, et rien de plus contraire » à l'illusion que la poésie. L'une et l'autre exagèrent, surfont, » amplifient, inspirent la méfiance. Comment s'y prendra-t-il » pour vous tromper? Le voici. Il parsemera son récit de petites » circonstances si liées à la chose, de traits si simples, si naturels, » et toutefois si difficiles à imaginer, que vous serez forcé de vous » dire en vous-mêmes : Ma foi, cela est vrai; on n'invente pas » ces choses-là. C'est ainsi qu'il sauvera l'exagération de l'élo- » quence et de la poésie, que la vérité de la nature couvrira le » prestige de l'art, et qu'il satisfera à deux conditions qui semblent

» contradictoires, d'être en même temps historien et poète, véri-
» dique et menteur. Un exemple, emprunté d'un autre art, ren-
» dra peut-être plus sensible ce que je veux dire. Un peintre exé-
» cute sur la toile une tête; toutes les formes en sont fortes, grandes
» et régulières; c'est l'ensemble le plus parfait et le plus rare. J'é-
» prouve, en le considérant, du respect, de l'admiration, de l'ef-
» froi; j'en cherche le modèle dans la nature, et ne l'y trouve pas.
» En comparaison, tout y est faible, petit et mesquin. C'est une
» tête idéale, je le sens, je me le dis.... Mais que l'artiste me fasse
» apercevoir au front de cette tête une cicatrice légère, une verrue à
» l'une de ses tempes, une coupure imperceptible à la lèvre infé-
» rieure; et d'idéale qu'elle était, à l'instant la tête devient un por-
» trait; une marque de petite-vérole au coin de l'œil ou à côté du nez,
» et ce visage de femme n'est plus celui de Vénus : c'est le portrait
» de quelqu'une de mes voisines. Je dirai donc à nos conteurs his-
» toriques : Vos figures sont belles, si vous voulez; mais il y manque
» la verrue à la tempe, la couture à la lèvre, la marque de petite-
» vérole à côté du nez, qui les rendraient vraies; et comme disait
» mon ami Cailleau : un peu de poussière sur mes souliers, et je ne
» sors pas de ma loge; je reviens de la campagne. »

Atque ita mentitur, sic veris falsa remiscet
Primo ne medium, medio ne discrepet imum.

HORAT.

Il n'est personne qui ne se rappelle ici avec quelle adresse Rousseau a tiré parti de cet artifice, dans la belle lettre de Saint-Preux sur le portrait de Julie. Je remarquerai, en passant, que ce trait est le plus naturel de l'*Héloïse*, où il y en a si peu qui méritent le même éloge.

Ce qui est vrai pour la physionomie de l'homme ne l'est pas moins pour les aspects de la nature, pour ce style mixte entre la poésie et l'histoire, que j'ai appelé le style topographique. Représenter des êtres réels et perceptibles aux sens, dans je ne sais quelle

vague idéalité, et les revêtir, pour tous frais de ressemblance, du vernis d'une prétendue *éloquence* et d'une prétendue *poésie*, c'est ne pas savoir écrire.

Tout en conservant à dessein ces expressions de Diderot, je serai plus sévère que lui sur leur application. Je ne crois pas, comme lui, que l'éloquence soit une sorte de mensonge. Je ne crois pas, comme lui, que rien ne soit plus contraire à l'illusion que la poésie. Je crois que la vérité est essentiellement éloquente; je crois que la poésie est d'autant plus favorable à l'illusion, qu'elle est plus naïve et plus près de la vérité; je crois même que sans vérité, il n'y a ni poésie ni éloquence. C'est que ce qu'on appelait la poésie et le style descriptif à la fin du dix-huitième siècle, est la honte de la littérature. Il fallait toute la pauvreté de sentiment qui caractérise cette époque, pour dégrader la nature à ce point. On croirait que ces gens-là n'avaient vu les fleurs que dans l'étalage des marchandes de modes, et qu'ils n'avaient respiré leurs émanations que chez les parfumeurs. Leur herbe est si polie, si soyeuse et si lustrée, qu'on n'ose pas marcher dessus.

Malheur à vous, si le défaut d'argent ou la goutte sciatique vous retient chez vous dans cette saison de renouvellement, où la nature éveillée rit de toutes parts aux curieuses excursions des voyageurs, et si vous n'avez pour la visiter, dans vos promenades imaginaires, que le journal maniéré de quelque *cicerone* lourdement emphatique ou gauchement coquet, chargé de rhétorique et de suffisance! De quel oripeau il va vous la vêtir! De quel vermillon il va vous l'enluminer! Comme elle aura bonne grâce, quand il se sera acquitté du soin de sa toilette, et qu'elle descendra de son indicible majesté à la juste hauteur d'un boudoir de la Chaussée-d'Antin, ou d'un salon académique où l'on fait des lectures!

Ne craignez pas cependant les difficultés du voyage :

Ce sont petits chemins tout parsemés de roses.

On n'aurait eu garde d'y laisser une pierre sur votre route, et vous n'y serez jamais exposé à souiller le *blacking* resplendissant

de vos escarpins dans la fange noire du torrent. Tous les vallons sont Tempé, toutes les fontaines Castalie, tous les ombrages Tibur. Il n'y a pas un rocher qui n'ait été poli par le marbrier, pas un tronc d'arbre dont la hache n'ait abattu les nœuds et dont la dent du tour n'ait mordu les aspérités, pas une feuille qui n'atteste les caresses de la brosse, et qui ne brille de *flou*. Vous vous diriez transporté au milieu des paysages de satin de MM. tel et tel, qui croient aussi représenter la nature. Eh ! non vraiment, ce n'est point la nature ! Il s'en faut bien que la nature soit aussi jolie. La nature est négligée, irrégulière, inégale, échevelée, sans parure que sa beauté libre et sauvage. C'est un modèle qui défie tout l'art du moelleux Gérard Dow et du suave Miéris. Montrez-moi Rembrant avec ses traits vigoureux, avec ses effets énergiques, avec ses larges lumières coupées d'ombres heurtées et profondes que le vulgaire prend pour des taches. Voilà le peintre de la nature véritable, de la nature telle qu'elle est. Nous laisserons volontiers l'autre aux bergers d'idylles.

Notre jeune littérature a supérieurement compris ces mystères. Elle avait à sa disposition cet écrin fée où tout le monde puise impunément depuis Hésiode, et aux dépens duquel tant d'émeraudes et tant de rubis ont été éparpillés sur les pages de l'*Almanach des Muses;* et Dieu sait qu'elle est devenue aussi économe de tout cet attirail de bijouterie que si on l'achetait au carat. Sa poésie, à elle, consiste en grandes pensées, en sentimens passionnés, en images merveilleuses, et elle s'est avisée que tout cela s'exprimait avec de simples mots, comme les idées les plus vulgaires de la vie, et que les plus simples étaient toujours les meilleures, et que ce qu'il y a de plus poétique et de plus pittoresque au monde, c'est le vrai. Et toutes les ames qui savent sentir sont de son avis.

Ces idées se sont présentées à mon esprit, comme je lisais dans la *Revue* une description de Saint-Etienne, ou plutôt comme je visitais cette ville de Saint-Étienne dans un numéro de la *Revue;* car je suis sûr maintenant d'avoir vu Saint-Étienne, d'avoir parcouru ses rues noires et retentissantes, à la lueur des forges et au bruit des marteaux, et d'avoir circulé à travers la foule occupée de

ses robustes et laborieux citoyens. Il y a plus : je me suis promis de prendre la poste ces jours-ci pour retourner à Saint-Étienne et pour voir le pays de plus près encore; car il y a quelque chose dans son activité tumultueuse, dans l'originalité de ses mœurs toutes spéciales, dans la physionomie caractérisée de ses honnêtes habitans, qui laisse un long souvenir à l'esprit et à l'ame. Voilà de la statistique comme il faut en faire, de la statistique animée, de la statistique qui se fait entendre de la pensée par tous les organes, et qui inspire d'autant plus de confiance, qu'on sent qu'elle ne doit rien aux combinaisons de la complaisance et aux hyperboles de la flatterie. Ce n'est pas l'amplification d'un louangeur de collége, qui trace servilement son sillon apologétique sous le joug de quelques vanités exigeantes : c'est un tableau complet à la Rembrant, avec ses lumières et ses ombres, avec ses masses pittoresques et ses repoussoirs; c'est le portrait dont parle Diderot, avec la cicatrice au front et la coupure à la lèvre; c'est la vérité tout entière et palpitante d'une saine et vigoureuse vie.

Ce que Diderot n'a pas remarqué, c'est que telle jolie femme qui posera pour son portrait dans l'atelier de Paulin Guérin, ne manquera pas de dire, en minaudant, avant que la palette de l'artiste soit chargée : « Faites-moi grâce, je vous prie, Monsieur, de » cette petite coupure à la lèvre, de cette cicatrice au front. Pei» gnez-moi sans imperfection, comme la nature m'avait faite. »

Qui sait même si cette vanité maladroite d'une coquette ne gagnerait pas, au besoin, une nombreuse agrégation d'hommes sensés, et si, quelque jour, dans l'accès d'un caprice fantasque, telle ville ne se plaindra pas de reconnaître à la loupe, dans son portrait statistique, l'accident presque imperceptible qui complète si heureusement sa ressemblance? Une ville est essentiellement raisonnable; et cependant, si celle dont nous parlons avait une petite académie pour conseil et un petit journal classique pour avocat, en vérité, je ne répondrais de rien! . . . . . .

. . . . . .

CH. NODIER.

MÉMOIRES

SUR TALMA,

PAR SON JARDINIER.

Lettre au Directeur de la Revue de Paris.

MONSIEUR,

Vous recevrez par le messager deux grands cahiers (1) d'une écriture irrégulière et compliquée, et d'une teinte un peu jaunâtre, que ne leur a pas donnée la vétusté. A l'orthographe de ces manuscrits, vous les prendrez sans doute pour quelque œuvre posthume du maréchal de Richelieu ou de tout autre noble académicien du temps. Nullement; les paysans d'aujourd'hui écrivent mieux que ne le faisaient les grands seigneurs d'autrefois, et ces pages ne renferment que les élucubrations d'un écrivain en sabots, sur un de nos plus illustres contemporains. Tout semblait dit sur Talma. Le ciseau, la plume, le crayon, avaient travaillé à éterniser les traits de son génie et de son ame; mais voici qu'un homme qui l'a connu depuis longues années, qui a partagé ses épanchemens, qui l'a reçu à sa table, au coin de son âtre, vient nous faire l'histoire de son cœur, et cette histoire est merveilleuse de naïfs détails et d'énergie rustique : cet homme, c'est son jardinier! — Il est vrai que ce jardinier dit fièrement, en parlant de lui : « Il n'était pas mon maître, j'étais son ami; » ami modeste et fidèle, qui traçait au fond de sa cabane, dans le silence, et pour la consolation de quelques vieux camarades, une chronique domestique qui rappelle celle du *bon serviteur*, dont la fidélité bavarde nous a légué la touchante Histoire de Pierre Terrail, le hardi chevalier.

Quand je vis pour la première fois la maison de Talma, dont une main amicale et bienveillante m'a ouvert les portes, cette *villa* simple et élégante, ce parc qui semble une suite de percées dans une forêt, où de longues allées de pins et de sycomores mènent à des massifs d'aulnes et de tulipiers, à de vertes prairies chargées de blanches graminées, mon étonnement fut extrême. J'avais partagé la croyance générale qui a fait de cette demeure un palais des contes arabes. Point de ces statues amenées à grands frais d'Italie, de ces aqueducs romains, de ces galeries, de ces thermes antiques, dont la crédulité parisienne a orné ces lieux si beaux de leur nudité; au lieu de cela, des meubles carrés et massifs, comme les faisait Jacob à l'aurore de l'empire; des lits bien blancs, bien bourgeois, des salons boisés du temps de Louis XV, des eaux vives, des prés et des ombrages noirs et profonds, comme on les aime quand on sait méditer et sentir; en un mot,

(1) Ces manuscrits sont déposés, comme garantie de leur authenticité, chez Me Bouard, notaire de la REVUE DE PARIS.

(*N. du D.*)

une retraite tellement plébéienne, que M. Véro-Dodat, que le directeur du théâtre des Funambules et vingt autres notabilités du canton eussent dédaigné de l'habiter. Maintenant ce paradis attend un heureux; les cours, toujours sablées, sont silencieuses, et n'offrent plus ces traces de carrosses qui affligeaient tant Jean-Jacques chez le maréchal de Luxembourg. Cette cloche qui appela si souvent autour d'une table élégante, David, Châteaubriant, Gérard, Mars, Lebrun, reste muette et immobile, et l'on ne rencontre dans les allées qu'un serviteur allant nonchalamment à un travail que le maître n'est plus là pour encourager, et qui s'arrête pour vous parler longuement de celui dont tout le monde parle ici. Un de ces serviteurs attire surtout l'attention d'un étranger. C'est une physionomie de soldat de Gérard, comme ses pinceaux en tracent dans ses bons jours, de ces belles figures républicaines, brunes et régulières, qui s'en allèrent, en culotte de coutil, conquérir des flottes sur les glaces de la Hollande, et dont les pieds nus s'imprimèrent sur les sables de l'Égypte. Sa voix animée manque de son; ses cheveux sont blancs et ondoyans; il est rude et brusque au premier abord; il semble qu'il ait à se plaindre de tous ceux qu'il voit pour la première fois. C'est l'auteur des fragmens que je vous adresse. Comme il le dit dans ses Mémoires, il s'est lassé d'entendre mille contes absurdes sur la prodigalité de son maître, et l'indignation lui a fait quitter le rateau pour prendre la plume. Cet homme-là ne connaît pas l'art des titres; le sien est presque une préface; mais il vous expliquera tout entière la pensée qui l'occupe, et qui l'a sans cesse dirigé dans son travail. Lisez ces feuilles, Monsieur; vous y trouverez de nobles pensées, qui iront atteindre votre cœur, du milieu d'un déluge de fautes de langue et d'entorses à la grammaire; mais vous serez surtout frappé d'y rencontrer subitement de ces vieilles façons de dire dès long-temps reléguées dans Froissard ou dans Commines, et que le peuple a conservées; de ces termes robustes qui nous frappent dans les comédies de Molière, et qui feraient la fortune d'un vers moderne, si quelqu'un de nos poètes se fût avisé de les exhumer; mots trouvés par une ame simple, élans naturels, qui déconcertent toutes les combinaisons du style, et qui feraient désespérer de l'art.

Je me suis gardé de porter la main sur cette œuvre; je ne sais si je m'abuse, mais ce tableau villageois où Talma figure si bien et d'une manière si inattendue pour ceux qui n'ont pu le connaître, ne doit pas être tout-à-fait sans intérêt pour vos lecteurs; il m'a semblé que ce proverbe à deux personnages était tout aussi amusant que beaucoup de ceux dont on fait vogue. Heems, le fameux peintre hollandais, ne peignait que des pots; et vraiment par un temps où l'on aime les détails, un homme qui peint miraculeusement une marmite qui bout, n'est pas un écrivain qui soit à dédaigner. Il est, au reste, un fait qui doit frapper; chez nous, le peuple avance, les idées gagnent les masses; nous n'avons pas encore des bergers d'Ettrick, des Bloomfield, des Robert Burns; mais en dépit des ennemis de nos progrès, quelques années encore, et nous aurons des génies populaires.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

Brunoy, 14 septembre 1829.

A. Loève-Veimars.

Mémoires

SUR TALMA,

Par son Jardinier.

SOMMAIRE.

Vie privée de M. Talma en sa campagne à Brunoy, faite par son jardinier Louette; et entretiens qu'ils ont eus ensemble depuis 1817 jusqu'au mois d'octobre 1826, relativement aux bienfaits de M. Talma qui sont ineffaçables dans ma mémoire : c'est pourquoi je m'expose d'écrire pour dépersuader aux personnes qui ont été induites en erreur sur la bonne conduite de M. Talma, qui est irréprochable; un homme qui a été grand dans toutes ses manières d'agir, ne pensant toujours qu'à faire du bien, et détestant toujours d'entendre parler de ceux qui font le mal. Depuis dix ans, je puis apprécier son caractère, surtout n'étant pas regardé par lui comme son jardinier, car je puis dire que j'étais son confident

taurer. — Le médecin avait ordonné du vin de Bordeaux, et il n'y en avait pas dans tout le village. — Je le fais entrer près de M. Talma, en lui disant : « Monsieur, la femme de Pierre vient d'accoucher; le médecin ordonne du vin de Bordeaux, et il n'en existe pas dans tout Brunoy. » — M. Talma m'a répondu de suite : « Mon ami, donnez-lui en quatre bouteilles; » et se reprenant, il me dit : « Eh bien! Louette, donnez-lui-en six, car je ne reviendrai que dans six jours. » Après cela, il me dit de plus : « Mon ami, comme vous avez les clés de la cave, s'il se présente quelque malheureux des Bosserons ou de Brunoy en pareil embarras, donnez deux bouteilles. Allez, mon ami, ce n'est pas cela qui nous ruinera, et nous ferons du bien. » — Aussi quand M. Talma arrivait à Brunoy, tous les habitans sortaient aux portes, en disant d'un cœur navré de plaisir : Voilà le boulanger de Brunoy qui arrive!

Les deux jours passés à Brunoy n'ont été que deux heures pour lui, car Brunoy faisait son délice. M. Talma me dit : « Mon ami, que vous avez de bonheur de rester à Brunoy! et moi, il faut que je rentre au milieu d'une foule de monde, qui ne cherche qu'à vous faire du mal, qu'à vous trahir; que j'envie votre bonheur! »

Au moment où M. Talma allait partir, je lui demandai la permission d'aller à Paris pour mes affaires, quelques jours plus tard. M. Talma me répondit : « Eh bien! mon ami, que ne venez-vous aujourd'hui avec moi? Je vous emmènerai dans ma voiture, et nous causerons ensemble sur nos travaux. » Dans le chemin, nous dîmes que, puisqu'il fallait du sable pour sabler quelques allées neuves, il allait me donner une lettre pour aller trouver M. Mabille, conservateur de la forêt de Sénart, qui restait à la Muette, au bois de Boulogne; ce qui fut fait en arrivant à Paris. M. Talma me remit la lettre, et me dit : « Louette, je joue ce soir; vous viendrez me trouver à ma loge, au théâtre, pour me rendre réponse. » Je vas donc à ma commission. M. Mabille m'a très-bien accueilli, vu que c'était pour M. Talma. J'arrive au théâtre; M. Talma était en scène, dans le rôle de Britannicus. Moi qui ne l'avais jamais vu dans aucun costume, étant dans les coulisses, j'ouvre des yeux grands comme des portes cochères, sans pouvoir reconnaître mon maître. Je suis bien

surpris quand je vois arriver droit à moi un homme habillé en souverain, dans la pleine chaleur de son rôle : « Eh bien! en aurons-nous du sable? » — Moi, je ne pus pas lui répondre. De cette fois-là, il rentre en scène de suite, et je me rassurai, et ne le reconnus qu'à la seconde fois. Il me dit : « D'où vient que vous ne m'avez pas répondu, Louette? » — « Monsieur, je ne vous reconnaissais pas; vous m'avez fait peur, mais nous aurons du sable. » Ainsi jugez de l'action de ce grand homme, de mêler du sable dans le milieu de son rôle!

En 1819, nous avons fait des travaux dans la basse-cour assez conséquens. M. Talma a été sept à huit jours à tirer des plans. Tout le monde de la maison voyait bien que nous allions avoir quelque chose de nouveau, mais sans savoir quoi. Un jour enfin, M. Talma vient me trouver à la melonnière, en me disant : « Louette, mon ami, j'ai un projet dans la tête qui va vous faire trembler. » Je lui réponds aussitôt : « Monsieur, jamais l'ouvrage ne m'a fait peur; votre bourse sera peut-être plus tôt lasse de l'ouvrage que mon courage. » Il me dit sur-le-champ : « Eh bien! Louette, occupez-vous de cela de suite; je vous laisse trois jours pour me donner le devis de cet ouvrage, car il ne faut pas nous embarquer sans savoir où cela pourra nous conduire. » Je me mis de suite à toiser, et à faire des calculs. Le lendemain, à midi, M. Talma partit pour jouer. Je lui dis, avant de partir, étant assis sur son canapé tous les deux : « Monsieur, il faut compter sur cinq mille francs de dépense. » Lui : « Louette, vous vous trompez; car moi, je ne trouve que trois mille cinq cents francs. » — « Mais vous n'avez pas observé le tout aussi bien que moi, lui dis-je, car vous ne comptez guère que le travail de terrasse, et moi je trouve une partie pour le paveur, pour le tailleur de pierre, pour le maçon et pour le menuisier. Il me répond : « Ah! mon ami, voyez-vous, je n'avais pas vu cela comme vous. Eh bien! écoutez, je pars demain pour Paris; je calculerai cela en jouant. » Le lendemain, M. Talma arrive, et me fait aussitôt demander. Étant dans son cabinet, il me fait asseoir sur le même canapé, et me dit : « Mon ami, j'ai bien calculé d'après ce que vous m'avez dit; je suis tombé

d'accord avec votre devis, pourvu même que cela n'excède pas. Allons, partons à présent de pied ferme, et n'ayons pas peur. » — L'ouvrage étant en train, l'hiver nous prend, et même nous arrête. Dès le samedi, nous ne pouvons plus rien faire. M. Talma vient le dimanche, et me dit : « Eh bien! Louette, où en sommes-nous? — Monsieur, nous voilà arrêtés. — Comment cela? — Monsieur, c'est la forte gelée qui nous arrête. » M. Talma me répond : « Mais, mon ami, il faut cependant aviser à un moyen pour occuper ces malheureux-là, puisqu'ils mangent leur journée tous les jours. Faut-il donc qu'ils meurent de faim? » — « Monsieur, lui dis-je, nous avions là un gros tas de pierres, que nous devions charrier; mais nous avons décidé de les employer dans la cour. » — « Eh bien! s'écrie M. Talma, c'est égal; allez voir tous vos ouvriers aujourd'hui, et faites-leur charrier ces pierres. S'il faut les rapporter, il les rapporteront; ce sera du moins de l'ouvrage et du pain pour long-temps. » Voyez l'humanité de M. Talma! Aussi quand il est parti, le lendemain, pour Paris, tous les ouvriers se sont trouvés à sa voiture, en lui souhaitant un bon voyage, et en lui disant tous : Adieu, le père de Brunoy.

En 1820, M. Talma acheta environ dix arpens de terre au bout de son jardin. Ces terres étaient en très-mauvais état. M. Talma me dit, en nous promenant ensemble dans cette nouvelle acquisition : « Louette, qu'allons-nous faire de cela? » Je lui réponds : « Monsieur, il nous est impossible de planter dans une terre aussi malheureuse. » — « Eh bien! mon ami, dit-il, comment allons-nous nous y prendre pour nettoyer cette malheureuse terre, afin qu'elle puisse recevoir les plantations que nous avons envie d'y mettre? Il faut alors faire cultiver tout cela à la charrue. » Je lui réponds : « Ce n'est pas là mes intentions; car cela vous coûtera mille francs en deux ans, et votre terrain ne sera pas propre. Mais vous avez tant de malheureux aux Bosserons qui n'ont pas de terrain pour y mettre des pommes de terre, des haricots et généralement des légumes. Toutes ces productions-là exigent beaucoup de façons. Il faut leur donner à chacun d'eux un petit morceau de terre, et vous en priver pendant deux ans. Vous trouverez,

la troisième année, un terrain neuf et très-propre à recevoir toute espèce de plantation. » M. Talma me regarde, en me disant : « Louette, je trouve votre manière de voir très-sage et bienfaisante, car je vois que nous allons encore faire des heureux. Allons, mon ami, c'est arrêté. Vous pourrez, quand vous voudrez, les partager, et le plus tôt sera le mieux, car ce terrain fait peur; il est même déshonorant. » Le dimanche suivant, j'appelle tous mes habitans des Bosserons, et je leur donne à chacun une portion de terre, leur recommandant de bien cultiver cette terre, que je leur laisserais deux ans. De manière que tous les dimanches, il y avait dans cette propriété quarante personnes. Il y avait les pères, les mères et les enfans. L'amour-propre s'était emparé de tous ces malheureux; c'était à qui ferait le mieux pour tâcher que M. Talma fût content. M. Talma venait tous les dimanches à Brunoy, et c'était son bonheur de venir de suite voir sa peuplade. Il fallait voir comme il était accueilli par tous ces malheureux! Il me regardait avec un air satisfait, en me disant : « Louette, croyez-vous que le rapport de cette terre pourra les dédommager de leur temps? » Je lui réponds : « Oui, Monsieur; mais il fallait deux ans, car la première année ne les paiera pas. » — « Allons, mon ami, je m'en rapporte à vous. » Nous allons nous promener aux vannes rouges; ce sont les vannes du moulin de Brunoy, qui jettent l'eau dans notre rivière, quand celle du moulin en a de trop. En revenant de notre promenade, nous arrivons dans la nouvelle propriété, où était la petite république des Bosserons, chacun dans son petit morceau de terre. M. Talma s'arrête, et me regarde, en mettant sa main à son front. Il me dit : « Mon ami, cela me fait un drôle d'effet, de voir ces familles entières de malheureux. Je me figure voir nos malheureux au Champ d'Asile. Et vous, Louette, comment trouvez-vous cela? — Monsieur, s'il existe un Champ d'Asile, en voilà absolument le tableau. » Tous les dimanches, quand M. Talma arrivait à Brunoy, c'était de courir aussitôt voir son Champ d'Asile; mais il n'y avait que nous deux qui connussions ce mot. En arrivant près d'eux, le premier qui l'apercevait appelait tous les autres, en disant : « Voilà le père qui arrive! » De suite

on voyait tout le monde le saluer, le chapeau à la main, avec un air content et satisfait. M. Talma, arrivé près d'eux, leur dit : « Mes amis, vous travaillez donc fêtes et dimanches? — Oui, Monsieur, car l'ouvrage que nous fommes là ne nous servira que cet hiver. En arrangeant bien votre terrain, nous espérons récolter des belles pommes de terre et des haricots; mais cette récolte ne peut nous arriver qu'au mois d'octobre, et il faut que nous travaillions toute la semaine, pour alimenter un vilain meuble que nous avons tous à la maison. » — M. Talma répond : « Quel est donc ce vilain meuble que tu as l'air de ne pas aimer? » L'homme répond : « Monsieur, c'est ma huche (1); car j'ai quatre enfans, moi et ma femme, cela fait six personnes à manger; de manière que tous les dimanches, ma femme prend l'argent de ma semaine, et va chez le meunier. Il ne lui reste quelquefois pas de quoi faire la soupe, et je recommence le lundi, et tous les jours de même. » M. Talma lui demande : « Mais, mon ami, pour vous habiller, comment faites-vous? » Le nommé Morier répond : « Ah! Monsieur, nous fommes les foins et la moisson. Il faut que tout travaille, la mère et les enfans. » M. Talma les quitte en soupirant, et leur dit : « Allons, mes enfans, du courage, j'espère que mon terrain vous dédommagera de vos peines. » En les quittant, M. Talma me dit : « Mais, Louette, si cependant il ne venait ni pommes de terre ni haricots, que deviendrait le temps de ces malheureux? » Je lui dis : « Ah! Monsieur, étant bien cultivé comme cela, c'est inévitable. » M. Talma me répond : « Mon ami, c'est égal; je vous prie, dans le courant de l'été, observez si ces malheureux récoltent bien à peu près pour le temps qu'ils ont employé dans cette terre qui est si misérable; car j'aimerais mieux leur donner un salaire. — Eh! bien, Monsieur, lui dis-je, je suivrai cela avec soin. » L'année a été favorable. Cette année-là, il est sorti de la propriété de M. Talma au moins mille boisseaux de pommes de terre et environ cent boisseaux de haricots. Mais la seconde année a été bien plus avantageuse, vu que la terre était déjà bien nettoyée. La récolte des deux

(1) La huche est un coffre où les paysans placent le pain.

ans a été si avantageuse, qu'aucun de ces malheureux n'avait jamais eu le moyen d'élever un porc, et en deux ans, il a été tué plus de trente porcs, pour consommer les pommes de terre du Champ d'Asile de M. Talma. M. Talma venait les dimanches; je lui faisais voir les cheminées des Bosserons, un petit hameau qui est au bout de sa propriété; je lui disais : « Voyez, Monsieur, toutes ces marmites qui bouillent : c'est le petit salé qui sort de votre Champ d'Asile, qui cuit. » Il me répond : « Comment cela, mon ami? — Monsieur, tous ces malheureux ont élevé des petits porcs avec les pommes de terre de leur Champ d'Asile, qu'ils n'ont pas pu consommer, et dans ce moment-ci, ils jouissent du mal qu'ils se sont donné; ils sont tous bien contens. — Allons, tant mieux! Je le suis autant qu'ils peuvent l'être. » Aussi M. Talma aurait eu besoin de leurs services, à toute heure du jour comme de la nuit, il aurait eu tout le monde, même ceux à qui il n'avait jamais fait de bien, et tout le monde peut croire que M. Talma est immortalisé dans les Bosserons, comme à Brunoy.

M. Talma était un homme d'ordre dans sa maison, et d'un très-bon compte. En 1820, quand nous avons compté pour la fin de l'année, mes comptes étant réglés, il m'a fait voir sa dépense de l'année en bienfaits, tant aux pauvres qu'à sa famille. Cela se montait à la somme de douze mille cinquante francs, tant dans son voyage qu'à la capitale; car il faut observer que M. Talma a élevé une grande famille, et qu'il lui est resté sur les bras cinq enfans, neveux ou nièces, dont il y en avait au berceau. Ces enfans provenaient de deux de ses sœurs qui sont mortes très-jeunes; alors il a fallu les élever, les faire instruire et les établir. Quand M. Talma m'a raconté la perte de ses parens et la charge qui lui était restée, il avait toujours les yeux baignés de larmes, en me disant : « Pauvre Louette, si vous saviez comme j'ai commencé! car j'ai débuté avec rien. Mon père n'était pas riche, mon grand-père l'était encore moins; ainsi je ne suis qu'une troisième génération qui a commencé sa fondation à Pois, en Picardie, près Valenciennes. » — Tous les ans, en revenant de Bruxelles, son bonheur était de passer dans ce village, où existe la maison paternelle de

son père, pour y voir tous ses cousins et cousines. Il avait le soin d'acheter des robes, des fichus, et il les rassemblait et leur distribuait cela en passant; et c'était une fête pour eux chaque fois que M. Talma passait dans ce village. M. Talma me dit : « Mon ami, ce n'est pas tout-à-fait les parens qui m'attirent dans ce village, c'est cette habitation où est né mon père; de voir deux petites pièces au rez-de-chaussée, dont la même était la cuisine, la salle à manger et la chambre à coucher, et l'autre pièce servait à loger le cheval et la vache. Alors, mon ami, quand on sort d'une habitation si malheureuse, pourquoi ne pas se contenter d'une maison comme la mienne? » Je lui réponds : « Monsieur, cela dépend de vous; si vous vouliez vous contenter et vous reposer maintenant, vous l'avez bien gagné. » Il me dit : « Oui, mon ami, je ne mourrai pas de faim à présent, mais je serai privé de faire du bien; et puis j'ai des enfans dont il faut que je m'occupe, tant pour leur éducation que pour leur assurer une certaine existence. » Je lui réponds : « Mais, Monsieur, votre nom est déjà un héritage pour eux. — Oui, mais il faut les mettre à même, par des talens dans telle partie qu'ils désireront de prendre, de dire : Nous sommes les fils de Talma. »

Enfin, voilà le printemps arrivé, voilà les feuilles des arbres qui épaississent, notre jardin neuf qui devient touffu. M. Talma, installé avec sa famille, allait jouer deux et trois fois par semaine. Un beau matin, M. Talma me cherche partout le jardin, m'appelle dans plusieurs parties du parc; mais le bruit de mon ouvrage m'ôtait la faculté d'entendre sa voix. M. Talma avait déjà passé deux fois près de moi, mais un massif très-épais nous ôtait à tous les deux la faculté de nous voir et même de nous entendre. A la troisième fois, j'entends M. Talma qui se mouche; je lui dis : « Si vous avez besoin de moi, je suis par là. » Il arrive sur moi étant très-échauffé de courir, et même j'ose dire que son physique annonçait un peu d'humeur, en me disant : « Mon cher, où diable étiez-vous donc allé? voilà deux heures que je vous cherche par tout le jardin. » — Son air un peu en colère m'a fait réfléchir, ne l'ayant jamais vu en colère; je lui réponds : « Mais, Monsieur,

vous me dites que vous m'avez cherché partout; je suis fâché si vous êtes fatigué, mais ce n'est pas de ma faute, car je ne suis pas sorti de là. » Alors M. Talma commence à se remettre un peu de ses courses et me dit : « Mon ami, quel parti prendrons-nous par la suite pour nous trouver? car notre jardin va toujours aller en augmentant. Alors, si chaque fois que j'aurai besoin de vous, je suis obligé de faire trois lieues, cela deviendra bien ennuyeux. » Je lui réponds : « Ah! Monsieur, nous couperons racine à tous ces pas perdus, et qui finiraient par vous fatiguer. » M. Talma me dit : « Mais, mon ami, il faut aviser à ce moyen le plus tôt possible, car réellement ces courses deviendraient fort désagréables. » — « Eh bien! Monsieur, vous allez demain à Paris, il faut nous rapporter deux sifflets, chacun le nôtre; car je vous prie de croire que le son du sifflet est plus perçant que le son de la voix, et traversera plus facilement les enceintes des massifs. » M. Talma me répond : « Je crois que vous avez trouvé là une bonne idée. Eh bien! je vais bien recommander à Pierre de m'y faire penser demain. » Voilà M. Talma qui part pour Paris, et me dit : « Allons, Louette, à après-demain; nous essaierons les sifflets. » — Cela ne manqua pas. M. Talma arrive avec deux sifflets en ivoire; il accourt de suite chez moi en riant avec les deux sifflets, et il me dit : « Allons, Louette, choisissez. » Je lui réponds : « Ah! Monsieur, je me trouverai déjà assez heureux d'accepter celui qui ne vous conviendra pas, plutôt que d'avoir l'indiscrétion de choisir. » Enfin, M. Talma siffle dans les deux, prend le sien et me donne le mien. Il me dit en riant : « Ah! ça, Louette, il nous faut maintenant un mot de ralliement. » — « Monsieur, lui dis-je, tous les matins, en sortant de chez vous et en entrant sous la futaie, vous donnerez un coup de sifflet. Vous me laisserez le temps de prendre mon sifflet dans ma poche, et vous observerez bien de quel côté va éclater le coup de sifflet. Alors vous marcherez dans la direction d'où vous aurez jugé le coup de sifflet. Quand vous aurez besoin que je vienne à la maison, vous redoublerez un second coup, je saurai ce que cela veut dire. » M. Talma me répond : « Eh bien! c'est entendu. » Mais moi : « Non, monsieur, ce n'est

pas encore tout-à-fait entendu, car j'ai encore une observation à vous faire. » M. Talma me regarda en riant et en disant : « Qu'est-ce que c'est? » Je lui demande : « Ah! ça, Monsieur, si j'ai besoin de vous et que vous soyez dans le jardin, ai-je le même droit sur vous que vous avez sur moi? Je peux-t-il me servir de mon sifflet pour vous répondre? » M. Talma se mit à rire et me dit : « Tout de même, puisque c'est fait pour cela. » Je reprends : « Monsieur, je vous fais cette observation, parce que je crois bien qu'il n'existera que moi en France, et j'ose dire en Europe, qui aura le droit de se servir de cet instrument insolent contre vous. » M. Talma me regarde un peu et me répond en riant : « Aussi, Louette, n'aurez-vous ce droit qu'à Brunoy. » — De ce coup, nous voilà bien entendus; M. Talma va dîner, et je lui dis : « Je vais travailler au potager. » Il me répond : « Bien. Je suis bien aise de savoir où vous êtes. » Je m'en doutais, car j'étais sûr que l'impatience le prendrait de faire épreuve des sifflets. (Avec cela les sifflets ont fait un peu la dérision de la maison pendant quelques jours.) Enfin M. Talma n'a pas eu le temps de dîner, qu'il se lève et sort à la porte de sa salle à manger et me donne un coup de sifflet. Je lui réponds. Il recommence. Je viens à lui dans la salle à manger. Tout le monde se met à rire, et moi aussi; là-dessus, je dis à M. Talma : « Ah! ça, est-ce que ce coup de sifflet n'est que pour rire? » Et M. Talma, avec son air bon d'habitude, me répond : « Oui, mon ami, j'étais bien aise de faire épreuve de notre invention; mais je suis très-content que cela aille bien. » Alors je tire ma révérence en disant à M. Talma : « J'espère que maintenant les sifflets ont fini de rire, que la première fois qu'ils serviront, ce sera pour nécessité, car les ayant achetés pour soulager vos jambes, ils finiront par fatiguer les miennes. » M. Talma répond : « C'est vrai, ce pauvre Louette qui a tant de mal, nous le faisons se promener pour rien. » Quelque temps après, M. le comte d'Avoux, qui reste à Brunoy, a besoin de parler à M. Talma; ne le trouvant pas dans ses appartemens, les domestiques lui disent : « Monsieur, voyez au potager, Louette vous trouvera M. Talma. » Le comte d'Avoux arrive auprès de moi en me disant : « Louette, pourriez-

vous me faire le plaisir de me dire où est Talma ? » Je lui réponds : « Monsieur, suivez-moi, je vais le trouver. » J'entre sous la futaie ; et, tirant mon sifflet de ma poche, je donnai un fort coup de sifflet. Cela surprit beaucoup le comte d'Avoux, de voir la manière dont j'appelais mon maître. M. Talma met un peu de distance à me répondre, parce qu'il ne se rappelait plus dans quelle poche il avait mis son sifflet. Cependant, étant là en observation, voilà M. Talma qui répond. Je dis à M. d'Avoux : « Monsieur, prenez cette allée-là, vous allez le trouver pas loin d'ici. » M. le comte part en riant, et rencontre M. Talma riant aussi, qui lui dit : « Bonjour d'Avoux ; vous riez de notre invention? Mais, mon cher, l'autre jour je cherchai Louette une demi-journée sans pouvoir le découvrir ni le rencontrer. J'étais d'une humeur détestable, et le pauvre Louette n'en était pas cause ; alors Louette me dit : Monsieur, il n'y a pas d'autre moyen à prendre que d'avoir chacun un sifflet ; et je crois que cela a réussi très-bien.

En 1821, M. Talma me dit au mois de septembre, un jour en arrivant à Brunoy : « Eh bien ! Louette, avons-nous bien des malheureux dans les Bosserons? » Je lui réponds : « Monsieur, ce n'est pas le moment où la misère se fait sentir, c'est au mois de janvier, car les voilà tous qui arrivent de la moisson ; mais j'en connais plusieurs qui n'ont pas encore d'ouvrage. C'est la Saint-Martin que tous ces malheureux appréhendent ; c'est pour payer le loyer de leur misérable chaumière : l'un c'est 60 francs, l'autre 80 francs ; souvent ils n'ont pas gagné cette somme avec leur famille dans la moisson, et il faut avec cela quelques vêtemens pour l'hiver. M. Talma me dit : « Mais si ces malheureux n'avaient pas d'ouvrage de long-temps, que feraient-ils? Mourir de faim? » Je réponds : « Monsieur, je crois qu'il doit toujours exister une bienveillance dans les riches particuliers de chaque commune, qui les fait pourvoir au sort des malheureux. M. Talma reprend : « Oui, vous avez raison ; mais depuis que je suis à Brunoy, je crois bien avoir payé mon écot. — Oui, Monsieur ; mais tous les autres bourgeois ne se joignent pas à vous ; car vous en faites plus à vous seul chaque année que tous les autres ensemble. » M. Talma me dit : « Eh bien !

continuons. Allons, venez, nous allons faire une partie de dominos.» C'est le seul jeu que M. Talma se permettait. Étant en train de faire la première partie, à peu près vers la moitié, il me regarda et me dit : « Louette, je pense à une chose. Je veux faire parqueter mon salon rouge. Combien cela me coûtera-il bien pour le faire en point de Hongrie ? » Je lui réponds : « Monsieur, il faudrait que j'en connaisse la longueur et la largeur. — C'est trop juste, dit-il. Eh bien! mon ami, laissons là notre jeu, prenons chacun une chandelle, et allons en prendre la mesure. » Nos mesures prises bien exactes, nous faisons nos calculs, et nous trouvons à peu près six cents francs. Il me dit : « Eh bien! Louette, voilà déjà de l'ouvrage trouvé pour les menuisiers, cet hiver. Allons finir notre partie de dominos. Nous réfléchirons à trouver quelque chose pour nos malheureux terrassiers les Bosserons. » Nous n'avons pas le temps de finir notre première partie, qu'il s'arrête au moment de poser un domino, et me regarde en me disant : «Tenez, Louette, je pense à une chose. Il y a long-temps que j'ai envie de faire un petit canal dans la prairie pour la rendre plus saine. Avec les terres qui en sortiront, nous nivellerons bien notre prairie, nous boucherons le faux bras qui coupe notre belle prairie; cela sera une fois plus beau, et nous allons tout de suite trouver de l'ouvrage pour nos terrassiers.» Il me dit : « Allons, tenez; mon ami, ne jouons plus; allez vous coucher; demain matin, vous toiserez la longueur et la largeur, et vous ferez les calculs de ce que cela pourra nous coûter. Enfin je lui dis bonsoir, et je me relève. M. Talma était si satisfait d'avoir trouvé de l'ouvrage, qu'il n'a pas dormi de la nuit. Il est venu cogner à ma porte le lendemain matin au petit jour, en me disant : « Louette, je vous attends pour aller à notre canal. » Je lui répondis : « Donnez-moi, je vous prie, le temps de m'habiller. » Il me dit : « C'est juste. Eh bien! Louette, je m'en vais devant, apportez votre toise. Nous allons faire l'opération ensemble. » Enfin je suis arrivé. M. Talma avait déjà fait le tour de la prairie. Je vas à sa rencontre, et nous nous mettons à opérer dans la rosée, les pieds pleins d'eau. Je voulus le renvoyer, de crainte qu'il n'attrappât du mal. Il me répond : « Mon ami, vous me faites

cette observation bien sérieusement; puisque vous avez des enfans, votre absence auprès d'eux leur ferait autant faute que la mienne auprès des miens.» — « Monsieur, lui dis-je, c'est que vous feriez un grand vide sur la surface de notre pays, et que moi, le temps d'ouvrir le cercueil et de le fermer, il n'y paraîtrait plus.» — « Oui, mon ami, pour le public, mais nous finirions le même jour, que mes enfans comme les vôtres perdraient autant les uns que les autres. Passé cela, il n'est rien. » —Enfin nous continuons notre opération; l'heure du déjeûner arrive comme nous finissions. Je lui dis : « Eh bien! Monsieur, nous finirons notre calcul en déjeûnant. » Il me répond : « Oui, mais vous le ferez seul, et moi, qui pars pour Paris à midi, je veux encore faire le tour de mon jardin, et de plus je ne connais rien à votre métier. Tâchez de finir vos calculs avant que je parte, que je voie si cela dépassera la dépense que je veux faire cet hiver, car ma maison est trop lourde à soutenir, sans le bien que j'ai à faire ailleurs. » Enfin, à midi, M. Talma arrive auprès de moi, venant de faire le tour de son jardin. Il me dit : « Eh bien! mon ami, où en êtes vous? » — « Monsieur, tout mon résumé fait d'après les inconvéniens des eaux qui pourraient nous gêner, 1500 francs de dépense. » — « Eh bien! mon ami, vous m'avez bien dit qu'il y avait des ouvriers à rien faire dans les Bosserons, il faut les prendre demain. » — C'était le vendredi; je lui dis: « Monsieur, ce n'est pas le tout de prendre des ouvriers, il faut avoir de l'ouvrage de tracé. » Il me répond: « Ah! c'est juste, Louette. Ecoutez-moi donc: je joue demain samedi. Dimanche, je viendrai de bonne heure, et nous tracerons cela ensemble. Cela m'amusera, et deux avis valent mieux qu'un. » — Il est bon de dire que le bonheur de M. Talma était de tracer quelque chose de nouveau dans son jardin, si bien, que plusieurs de ses amis le nommaient M. *Du Piquet;* car on le voyait sans cesse planter des piquets pour tracer des allées ou des massifs. Enfin, je me mets à préparer de ces piquets en attendant M. Talma. En arrivant de Paris, son bonheur était d'être au coin de mon feu, et de manger à ma table. M. Talma descend de sa calèche, et dit à ma femme : « La mère, j'ai bien faim. » Ma femme répond : « Monsieur, que voulez-vous

manger? » M. Talma voyait bouillir ma marmite, qui renfermait une épaule de mouton avec des choux, et le manche de l'épaule qui sortait en bouillant, faisant de temps en temps lever le couvercle de la marmite. Il sortait, à la vérité, une odeur qui est bonne. M. Talma me dit, ayant les yeux sur ce qu'il voyait et qu'il sentait : « Louette, faites-moi donc le plaisir de me dire ce qui fait ce bruit dans votre marmite, et qui sent si bon! » Je lui découvre la marmite et le lui fais voir. Il se mit à claquer des mains, et me demanda où était ma femme. Je lui dis : « Monsieur, elle est allée à Brunoy, vous chercher des côtelettes. « Il me répond : « Eh bien! vous mangerez des côtelettes, et je mangerai votre soupe. Je n'y tiens plus ; je me meurs de faim. » Et je lui réponds : « Oui, et puis l'envie de manger de ces mêts choisis! » — « Mon cher, ils sont rares pour moi, car Louise est bonne cuisinière, mais jamais je n'ai meilleur appétit que chez vous. » Ma femme arrive avec ces côtelettes et nous trouve à table. M. Talma lui dit: « Allez, la mère, vous pouvez bien garder vos côtelettes pour votre souper. Jamais je n'ai fait un pareil repas. » M. Talma ne mangeait que très-peu d'habitude; il a mangé qu'il y avait du plaisir à le voir; mais aussi, il faut tout dire, je vis bien que l'odeur de son jardin, qu'il aimait tant, assaisonnait tous les mets que je pouvais lui offrir à Brunoy.

Monsieur me dit en nous promenant : « Mon ami Louette, je gagne bien de l'argent, mais je n'en gagne pas encore assez, car je ne voudrais pas qu'il existe un seul malheureux dans Brunoy. » Je lui réponds : « Monsieur, vous remplaceriez pour les pauvres gens, M. le marquis de Brunoy. » M. Talma répond : « Oui, mais je leur ferai faire la procession avec des brouettes ; au moins, après moi, je laisserai des ouvriers, et M. le marquis de Brunoy avec ses processions ne pouvait faire que des fainéans. » J'avais opposé M. Talma à M. le marquis de Brunoy, vu que le marquis avait été le seigneur de Brunoy pendant bien des années, et qu'il n'occupait tout le monde qu'à l'église, qu'il a fait dorer du haut en bas, comme on le voit encore. Le marquis de Brunoy a fait des processions de la Fête-Dieu, qui ont coûté deux cents mille

francs, et M. Talma me disait qu'il aimerait mieux faire changer son jardin de face, que de dépenser tant d'argent aussi inutilement.

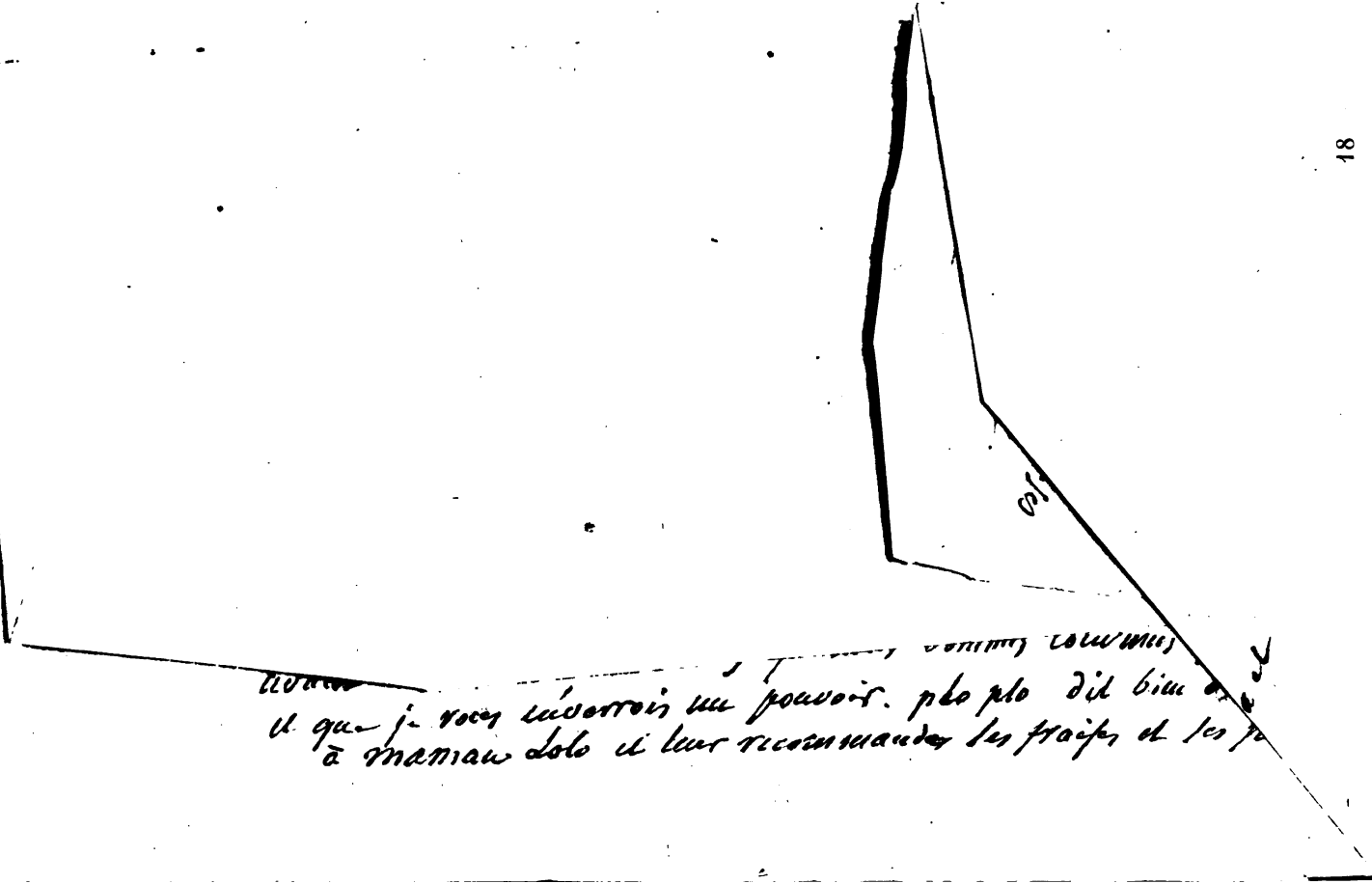
En 1822, au mois de septembre, M. Talma me dit : « Allons, Louette, il faut nous armer de courage. Il nous faut une grande provision de piques. Voici tous nos malheureux qui vont nous débarrasser notre Champ d'Asile, et nous aurons de quoi tracer. » Enfin, M. Talma n'a pas eu la patience d'attendre que tous les malheureux, qui avaient chacun leur petite portion, eussent récolté, pour tracer cette partie du jardin qui était assez conséquente ; elle contenait près de dix arpens. En traçant nos allées, souvent nous traversions des morceaux où il y avait des pommes de terre de plantées et prêtes à arracher. De dire que M. Talma avait la précaution de déranger les branches de crainte de marcher dessus ! « Louette, me disait-il, croyez-vous que nous ne fassions pas de tort à ces malheureux ? » Je lui répondais : « Non, Monsieur, les pommes de terre sont mûres ; n'ayez pas de crainte. » Ce jour-là, la terre était sèche et très-dure. M. Talma me dit en déjeûnant : « Ah ! Louette, que cette allée-là nous a donné de mal ! J'en ai eu le cauchemar. Elle vous a ennuyé aussi, Louette, car vous avez bâillé plusieurs fois. » Je lui réponds : « Ah ! Monsieur, ce n'est pas tout-à-fait l'allée qui m'a ennuyé, c'est que vous preniez votre prise, et moi je ne pouvais pas fumer ma pipe. » M. Talma : « Comment, Louette, vous vous privez de fumer pour moi ? vous avez tort, mon ami, car j'aime la pipe de passion. Si je ne fume pas, c'est pour le monde. » Mais revenons-en à notre allée. Il me dit : « Louette, vous devez avoir mal aux mains, mon ami, car la terre est bien dure. Ecoutez, mon ami, chacun son tour. Vous avez les yeux meilleurs que moi, peut-être que nous irons plus vite. » Nous voilà arrivés sur le terrain. Je sème des piques pour tracer l'allée du berceau qui va à la chaumière ; voici M. Talma qui empoigne à son tour la corvée la plus rude. Ainsi, me voilà à commander mon maître ; mais je vis l'instant où nous allions nous fâcher, parce qu'il n'était pas obéissant. Au quatrième piquet, nous commencions à tourner, je lui dis : « Tirez ! » Il pousse. Je

redouble : « Tirez ! » Il pousse encore. Ma foi, je me mets en colère ; je jure en lui disant : « Mais, s..... nom de Dieu, je ne vous dis pas de pousser, je vous dis de tirer ; je crois bien que nous ne sommes plus ensemble. » M. Talma se retourne vers moi en me disant : « Pardon, Louette, c'est vrai. C'est moi qui suis bête. » Je lui réponds : « Ah! Monsieur, je vous prie de m'excuser si je vous ai un peu brusqué ; c'était pour vous rappeler auprès de moi, car je crois bien que votre tête était ailleurs. » — « C'est vrai, Louette, comme nous avions parlé glacière en déjeûnant, je cherchais la place de la glacière. Je lui réponds : « Ah! Monsieur, n'embrassons pas tant de chose à la fois, car nous ne ferions rien de bon. » Nous finîmes notre allée d'un clin d'œil, sans y revenir à plusieurs fois ; ce qui arrivait rarement, car celle du matin, nous l'avions recommencée au moins six fois. Notre allée finie, je bats le briquet, M. Talma prend sa prise, étant assis tous les deux sur une roche. M. Talma se met à côté de moi, bien près, de manière qu'en causant, de temps en temps je lui envoyais de la fumée. — « Ah! combien cette odeur de pipe me fait plaisir, Louette ! » Je lui réponds : « Tant mieux, Monsieur ; je peux vous régaler à peu de frais. » M. Talma me dit : « Ah ! ma foi, Louette, à présent, vous alignerez les allées vous-même ; vous avez les yeux meilleurs que moi ; nous aurons bien plus tôt fait, et nous aurons bien moins de mal. » Je lui réponds : « Monsieur, je ne veux plus même que vous y touchiez ; car c'est trop rude d'enfoncer les piques, vu que la terre est rude. Nous nous entendrons seulement ensemble sur le plan des allées, et je me charge du reste ; car j'aurai plus de hardiesse à commander mon garçon jardinier que vous. » Il me répond : « Oui, surtout quand vous me dites de tirer, je pousse. » Je lui dis : « Mais, Monsieur, ce n'est pas mauvaise volonté ; il faut attribuer l'inadvertance à la glacière que vous aviez dans la tête. » M. Talma reprend : « Maintenant, Louette, occupons-nous de la glacière. » — « Eh bien ! dis-je, puisque nous voulons chercher un point de vue dans la partie la plus haute du jardin, pour découvrir tout ce qu'il y a de mieux dans nos environs, alors la glacière nous servira de point de vue.

La terre qui sortira de la fouille de la glacière nous servira à la couvrir, et nous monterons la terre dessus le plus que nous pourrons. » — « Ma foi, dit M. Talma, votre idée est bonne; cela va nous fournir bien de la terre. » Il me dit : « Mais comment pourrons-nous prendre la hauteur jusqu'où nous pourrons la monter, pour bien découvrir l'horizon? » Je lui réponds : Eh bien! Monsieur, vous partez aujourd'hui, vous jouez demain, vous revenez après-demain; je préparerai une échelle double qui a vingt-quatre pieds, et vous monterez jusqu'à ce que vous découvriez toutes les sommités des montagnes environnant votre propriété. » M. Talma me regarde en riant et me dit : « Ah! Louette, votre invention est bonne. Je vais avoir hâte d'arriver de Paris pour voir ce que nous pourrons découvrir. » Enfin la brune arrive, nous prenons le chemin de la maison; M. Talma s'assied près de mon feu, et, fatigué d'avoir enfoncé des piques, me dit : « Ma foi, Louette, je ne suis plus étonné si vous désirez votre lit tous les jours, car moi, je suis las, et je vais aller me coucher. Allons, bonsoir; à demain matin. » — Deux jours après, M. Talma arrive de Paris avec la goutte. M. Talma me dit : « Et notre échelle double, est-elle en place? Pourrons-nous voir cela demain? » — « Mais, Monsieur, si vous ne pouvez pas marcher? » — « Ma foi, mon cher, je me ferai plutôt porter, la hâte que j'ai de voir cela! » Le lendemain matin, avant que le soleil fût levé, il existait une grande rosée; je vois arriver M. Talma avec une petite béquille à la main, des mauvaises pantoufles de chambre vertes, si minces, qu'avant d'arriver à moi, elles étaient déjà traversées par l'humidité de la rosée. Je me mets à le réprimander, en lui disant : « Quelle imprudence! vous ne pouviez pas attendre que la rosée soit passée! Vous mériteriez que la goutte vous dure un mois de plus! » Il me répond : « Louette, je n'y tiens plus, jusqu'à ce que j'aie vu notre découverte. » Je lui dis : « Oui, mais il faut passer sur un morceau de gazon près de l'échelle; vous allez avoir les pieds tout mouillés. » Il me répond : « Eh bien! vous me porterez. » — « Je le veux bien; mais c'est le tout de vous charger. » Enfin, je le prends dans mes bras comme je peux, pour le conduire à l'échelle double.

Arrivés là, nous montons chacun de notre côté; quand nous avons monté à dix-huit pieds sur l'échelle, M. Talma me dit : « Ma foi, Louette, nous monterions vingt pieds de plus, nous n'en verrions pas davantage; descendons. » Je dis : « Ce n'est pas le tout de descendre, c'est de vous en aller; comment allez-vous faire? » Il me dit : « Mais, Louette, je ne peux plus me tenir sur mon pied. » Je lui réponds : « Monsieur, c'est votre imprudence; c'est l'humidité que vous avez déjà attrapée en venant qui fait son effet. — Mon ami, c'est fort bien; mais d'être venu, ce n'est que la moitié; il faut cependant que je retourne à la maison. » Je lui dis : « Allons, je vas m'armer de courage, et je vas vous porter. — Mais, mon ami, comment allez-vous faire? » Je le prends par le bras, et le fais remonter à reculons l'échelle double; je lui fais monter deux échelons, toujours en le tenant par le bras, ensuite je lui tourne le dos et je lui dis : « Allons, accrochez-vous après mes épaules; » ce qu'il fit de suite. Une fois sur mon dos, je lui dis : « Êtes-vous bien? — Oui. » Je lui réponds : « Un instant, il faut que je m'arrange aussi pour me mettre à mon aise. » Je lui prends une cuisse dans chaque bras, et puis je secone un peu pour me mettre en charge. Alors je pars avec mon fardeau sur mon dos, dirigeant mes pas vers la maison. Le long du chemin, M. Talma me dit : « Ah! mon Dieu, Louette, que mon jardin est beau! » Je lui réponds : « Oui, surtout quand on s'y promène en pareille voiture. » M. Talma me dit : « Louette, est-ce que je suis bien lourd? » Je réponds : « Vous pesez au moins cent quatre-vingt. » Il reprend en riant : « Sans la réjouissance? » — Mais M. Talma était si bon, qu'on l'aurait servi pour le plaisir d'être commandé par lui. Non, celui qui a connu et servi M. Talma comme moi ne peut l'élever trop haut : faut-il qu'il soit descendu si bas aujourd'hui! non, le terrain du Père-Lachaise ne devrait vraiment pas consumer de pareilles chairs!

PIERRE LOUETTE.



[illegible] vomitus convulsus [illegible]

[illegible] et que je vous enverrois un pouvoir. plo plo dit bien [illegible]
à maman Lolo et leur recommandes les fraises et les [illegible]

à Brunoi

par Villeneuve St George près Paris
Dept. de Seine et oise.

France.

TAYLOR INSTITUTION
OXFORD
LIBRARY

Je réfléchis qu'il faut que vous m'a
de ma lettre, afin que je sois sûr que vo
[illegible]

BEAUX-ARTS.

PORTRAIT DE M. VICTOR HUGO,

PAR M. ACHILLE DEVÉRIA (1).

Nous sommes dans un temps de biographies; nous voulons tout connaître des hommes célèbres de nos jours ou d'autrefois, non-seulement leurs œuvres ou leurs actions publiques, mais leur vie intérieure, leur visage, leur costume, leur écriture! Nous sentons que tout se tient en eux, et que, pour en avoir une idée complète, nous ne saurions les retourner et les examiner par trop de côtés, même les plus indifférens et les plus futiles en apparence. Dans cette disposition des esprits, les portraits des hommes célèbres sont considérés, plus que jamais, comme partie intégrante de leur histoire, comme appendice indispensable de leurs actes ou de leurs œuvres. Or, dans les traits, sur le visage d'un homme, il y a deux choses : les formes, les lignes, le masque, la part matérielle en un mot, et le *je ne sais quoi* de vivant qui anime ce masque, et s'y réfléchit du dedans. Quelquefois, par un caprice de la nature, ces deux parts, le moule et l'esprit qui s'y répand, sont en désaccord parfait, ou du moins semblent n'être pas destinées l'une à l'autre, comme dans la tête de Socrate, par exemple. D'autres fois, et le plus souvent, il existe entre la *forme* et l'*expression* une relation étroite, exacte et intime, qu'il est du talent de l'artiste de mettre en lumière, et de dégager. Il faut que le portrait ou le buste soit fait à l'image du masque physique et de l'apparence matérielle, sans doute, mais encore plus à l'image du génie, qui par momens y rayonne et y révèle l'homme intérieur. Cela est si vrai, et la postérité se contente si peu de ces ressemblances superficielles, en *fac-simile*, qui satisfont souvent les contemporains, que des artistes de talent, venus des siècles après, restituent, et créent, pour ainsi dire, des ressemblances plus intimes et plus profondes pour les mêmes hommes, qu'ils n'ont jamais vus que d'après des portraits sans caractère. C'est ainsi

(1) Chez tous les marchands d'estampes.

que notre célèbre statuaire David nous a créé un Racine, tel que le burin ni le ciseau des artistes contemporains n'avaient su nous le transmettre, avec une expression calme, recueillie et sereine, et toute l'ame de *Phèdre* et d'*Esther* répandue sur son beau front. C'est ainsi qu'il va nous rendre le Corneille du *Cid* et de *Cinna;* c'est ainsi encore que, dans un genre inférieur, M. Achille Devéria a restitué un charmant portrait de Mme de Sévigné, en s'inspirant de celui qu'avait tracé la plume de Bussy. Mais quelque talent sagace, quelque génie divinatoire que puissent apporter à ces résurrections posthumes les statuaires et les peintres d'un autre âge, il est mieux et plus sûr que les grands artistes contemporains les préviennent, et s'interdisent, en présence de la réalité, les légers mensonges inévitables d'un art conjectural. En cela, notre siècle n'a pas à se plaindre de ses artistes. M. David, que nous citions tout à l'heure, a conçu et déjà poussé fort loin deux galeries admirables de figures contemporaines. L'une se compose de médailles en bronze, dont le nombre est maintenant peut-être de deux cents. C'est pour lui sa forme abrégée, commode, expéditive; c'est sa manière de *lithographie.* L'autre galerie comprend les bustes en marbre; c'est sa forme solennelle, colossale. On y voit Châteaubriand, Lamartine, Béranger, Rossini, La Fayette, Bentham; on va y voir l'illustre et vénérable Goëthe, pour qui M. David vient de faire exprès le voyage de Weimar. Walter Scott y sera l'année prochaine. Notre illustre statuaire exécute donc en marbre et en bronze, en médailles et en bustes, tout ce qu'un haut talent, soutenu d'un ardent amour de son art, peut accomplir. Mais il reste à faire encore. Il y a place, de nos jours, pour un Josua Reynolds. La gloire serait belle au peintre qui deviendrait le Thomas Lawrence de notre pays et de nos hommes célèbres. En attendant, voici M. Achille Devéria, peintre aussi, peintre même en ses lithographies et en ses dessins, qui, par le portrait de M. Victor Hugo, vient d'ouvrir avec honneur une série de portraits que tous les amis de l'art et de son talent l'engageront vivement à poursuivre.

C'est peut-être la première fois qu'un portrait sur pierre ressemble autant à une peinture, et qu'un seul et même crayon a su produire à l'œil l'illusion de tant de nuances diverses. L'ensemble est plein d'agrément, d'éclat, et saisit tout d'abord. La tête, haute et puissante, se détache en blanc sur un fond noir, et cette blancheur des parties saillantes du front et de la face fait ressortir davantage l'ardeur inextinguible et redoublée des yeux. A regarder de plus près, le *modelé* des joues est d'une exécution achevée. Il n'est pas jusqu'à la nuance lustrée de cette cravate de soie noire qui ne se distingue du collet noir de l'habit, autant que la blancheur de la joue se sépare du blanc de ce gilet. La ressemblance réelle est frappante; l'expression de l'ame et du talent de M. Hugo ne l'est pas moins; il semble qu'un rayon intérieur, un pâle éclair se brise, se reflète, et joue sur les contours de ce front immense et de cette noble et grave figure. Il est impossible de ne pas faire reposer un glorieux avenir sur cette tête de vingt-sept ans. M. Devéria n'aurait su débuter, dans sa série de portraits contemporains, par une plus belle œuvre, ni par un modèle plus digne. M. Motte mérite sa part des éloges, pour avoir fort habilement dirigé l'impression lithographique.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SIXIÈME VOLUME

DE LA REVUE DE PARIS.

LITTÉRATURE ANCIENNE.

Pages.

Bossuet, par M. A. Malitourne 5

La Fontaine, par M. Sainte-Beuve 121

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

Une représentation de don Juan, par E. T. A. Hoffmann 57

Souvenirs d'un écolier des jésuites en Angleterre (*New Monthly Magazine*), traduction de M. Lesourd 137

LITTÉRATURE MODERNE.

Le la Littérature pendant la révolution.—Éloquence de la tribune.—Robespierre.—IIe fragment, par M. Charles Nodier 23

De l'Institution des sourds-muets en France et à l'étranger, par M. Palluy . . 36

Le Paradis et l'Enfer, par M. Kératry 49

Pages.

Essai de Palingénésie sociale. — IIIe fragment, par M. Ballanche. 79

Un bal à Moscou, par M. Frédéric Fayot. 99

La Danse et les Ballets, depuis Bacchus jusqu'à Mlle Taglioni. — IIe art., par M. Castil-Blaze. 104

Discours en vers pour une représentation solennelle en l'honneur de Pierre Corneille, par M. Casimir Delavigne. 153

Le Séminariste, ou *à l'impossible nul n'est tenu*. Proverbe, par M. Théodore Leclercq. 159

Lettre à M. le comte de la Borde sur les États-Unis, par M. Réal. 223

Recherches sur la répartition du milliard de l'indemnité. — IVe article, par M. A. Malitourne. 229

Du Style topographique, par M. Charles Nodier..... 241

Mémoires sur Talma, par son jardinier. — Ier fragment..... 247

Fac-simile d'une lettre de Talma..... .....

Beaux-arts. — Portrait de M. Victor Hugo..... 271

FIN DE LA TABLE DU TOME SIXIÈME.

ÉVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN, N° 16.

PREMIER SEMESTRE.

Contenu des Volumes déjà publiés.

PREMIER VOLUME. — AVRIL 1829.

PREMIÈRE LIVRAISON.

PRÉFACE.
Boileau, par M. SAINTE-BEUVE.
Du Merveilleux dans le Roman, par Walter SCOTT.
Bulletin bibliographique de la Littérature anglaise, par M. Amédée PICHOT.
L'Ame du Purgatoire, ballade, par M. Casimir DELAVIGNE.
Souvenirs et Portraits de la Révolution française, par M. Charles NODIER. — Ier article. De Robespierre le jeune et de la terreur.
Des Bals costumés de MADAME, duchesse de Berri, comparés aux diverses mascarades qui ont eu lieu en Cour depuis le quatorzième siècle, par M. DUPONCHEL. — Ier article.
Bulletin bibliographique de la Littérature française et des Arts.

DEUXIÈME LIVRAISON.

Des Livres apocryphes du premier au second siècle de l'ère chrétienne, par M. SAINT-MARC GIRARDIN.
Stances écrites à l'abbaye de Valombreuse, en Toscane, par M. DE LAMARTINE.
De l'Industrialisme du moyen-âge, par M. Ph. CHASLES.
Tableaux de Mœurs, Ier proverbe, par M. E. SCRIBE. Un Ministre sous Louis XV, ou le Secret de rester en place. — Ire partie.
Bulletins bibliographiques des Littératures française, étrangères et des Arts.

TROISIÈME LIVRAISON.

Observations sur le caractère et l'esprit des Chroniques du moyen-âge, par M. MICHAUD, de l'Académie française.
Souvenirs et Portraits de la Révolution française, par M. Charles NODIER. — IIe article. Eulogie Schneider ou la Terreur en Alsace.
De l'État actuel des fouilles de Pompéi, par M. RAOUL-ROCHETTE, Membre de l'Académie des Inscriptions-et-Belles-Lettres.
Tableaux de mœurs, par M. E. SCRIBE. — Ier Proverbe. Un Ministre sous Louis XV, IIe et dernière partie.
Bulletins bibliographiques des Littératures française et étrangères.

QUATRIÈME LIVRAISON.

Mœurs anglaises. — Des Clubs de Londres, par M. Amédée PICHOT.
La Mort du Bandit, ballade, par M. Casimir DELAVIGNE.
De la Comédie en France, et des obstacles qu'elle y rencontre, par M. MAZÈRES.
Des Bals costumés de MADAME, duchesse de Berri, comparés aux diverses mascarades qui ont eu lieu en Cour depuis le XIVe siècle; par M. DUPONCHEL. IIe article.
Bulletin bibliographique de la Littérature française et des Arts.
Musique de M. ROSSINI, sur la ballade de M. Casimir Delavigne (l'Ame du purgatoire).
Table des Matières contenues dans le Ier volume.

DEUXIÈME VOLUME. — MAI 1829.

PREMIÈRE LIVRAISON.

Madame de Sévigné, par M. SAINTE-BEUVE.
Des Institutions littéraires à la Chine, par M. J. P. ABEL-RÉMUSAT.
Mœurs de la Corse. — Mateo Falcone, par M. MÉRIMÉE.
Portrait de sir Walter Scott, par M. le duc de LÉVIS.
De l'Influence du Gouvernement représentatif sur la santé, par M. A. MALITOURNE.
Bulletin bibliographique de la Littérature française et des Arts.

DEUXIÈME LIVRAISON.

Contes fantastiques d'Hoffmann, traduction d'un extrait du Pot d'or, par M. SAINT-MARC GIRARDIN.
Souvenirs et Portraits de la Révolution française, par M. Charles NODIER. IIIe article.—De la Réaction thermidorienne et des Compagnies de Jésus.
Tableaux de mœurs, IIe proverbe, par M. E. SCRIBE. — Le Jeune Docteur, ou le Moyen de parvenir.

TROISIÈME LIVRAISON.

Aloysius Block, par M. A. LOÈVE-VEIMARS.
Essais de Palingénésie sociale. — Ier Fragment, par M. BALLANCHE.
La Basse-Bretagne, ses mœurs, son langage, et ses monumens, par M. A. ROMIEU.
Des Critiques en matière d'Arts, par M. Eugène DELACROIX.
Lettre à M. le docteur A*** sur l'hospice des Fous de Glascow, par M. le duc de LÉVIS.
Bulletin des Littératures étrangères.

QUATRIÈME LIVRAISON.

Souvenirs de l'enfance de Walter Scott, racontés par lui-même; trad. de M. Amédée PICHOT.
Une Nuit dans Alexandrie, par M. J. JANIN.
Portraits et Souvenirs de la Révolution française, par M. Charles NODIER. — IVe article. Les Prisons de Paris sous le Consulat.—Ire partie. Le Dépôt de la Préfecture et le Temple.
Panurge, Falstaff et Sancho, par M. Philarète CHASLES.
Bulletin de la Littérature anglaise. Analyse de deux légendes romantiques de Southey : Tout pour l'Amour, et le Pendu ou le Coq et la Poule. — Analyse du nouveau roman de Walter Scott : Charles-le-Téméraire, ou Anne de Geierstern, la Fille du Brouillard.

TROISIÈME VOLUME. — JUIN 1829.

PREMIÈRE LIVRAISON.

J.-B. Rousseau, par M. SAINTE-BEUVE.

Statistique des Journaux hebdomadaires de Londres, traduit de la Revue de Westminster, par M. A. LESOURD.

Des Sociétés secrètes au moyen-âge. — Ier article. — Par M. CAPEFIGUE.

Examen critique de Marino Faliero, mélodrame en cinq actes et en vers, de M. Casimir Delavigne; par M. Charles NODIER.

Barcarolle chantée dans Marino Faliero, paroles de M. Casimir DELAVIGNE, musique de M. PERUCHINI.

DEUXIÈME LIVRAISON.

Gluck, souvenirs de 1809, par E. T. A. Hoffmann (traduction de M. LOÈVE-VEIMARS).

Mœurs anglaises. — Inconvénient d'avoir un frère aîné, lorsqu'on est Anglais et gentilhomme. (London Magazine.)

Le Carrosse du Saint-Sacrement, saynete, par M. MÉRIMÉE.

Bulletin bibliographique de la Littérature française.

TROISIÈME LIVRAISON.

Mœurs anglaises : *Toujours Perdrix* (London Magazine), par M. Th. HOOCH.

Des Monastères au moyen-âge, par M. MICHAUD de l'Académie française.

Poésie. Le Gondolier. Ballade par M. Casimir DELAVIGNE.

Les Catacombes de Saint-Michan, par M. Ph. CHASLES.

Statistique. Recherches sur la répartition du milliard de l'indemnité, par M. A. MALITOURNE. — Ier art.

QUATRIÈME LIVRAISON.

Fragment, par M. Victor HUGO.

Le Camp de Compiègne (1698), scènes historiques, par M. LOÈVE-VEIMARS.

Quelques jours à Taganrog pendant la dernière maladie de l'empereur Alexandre, par M. Frédéric FAYOT.

Lecture du *Moïse* de M. de Châteaubriand à l'Abbaye-aux-Bois, avec citation de quelques scènes et chœurs de cette tragédie, par M. DE LATOUCHE.

QUATRIÈME VOLUME — JUILLET 1829.

PREMIÈRE LIVRAISON.

Souvenirs et portraits de la Révolution française, par M. Charles NODIER. Ve article. — Les Prisons de Paris sous le consulat. — IIe partie. Sainte-Pélagie.

Quinze jours à Rome pendant le dernier conclave, par M. le baron Henri SIMÉON.

Lettre de M. le duc de Choiseul sur les Mémoires de madame Dubarry.

Fac-simile de deux lettres de Louis XV et de deux lettres de madame Dubarry.

DEUXIÈME LIVRAISON.

Le Brun, par M. SAINTE-BEUVE.

Barba Yorghi, pilote grec (Extractor), par M. LESOURD.

Statistique. — Recherches sur la répartition du milliard de l'indemnité, IIe article, par M. A. MALITOURNE.

Observations sur un passage des Mémoires de M. de Bourrienne, par M. le comte Alex. DE LA BORDE.

Portrait de Pie VII, de sir Thomas Lawrence, par M. Eugène DELACROIX.

Bulletin bibliographique de la littérature française.

TROISIÈME LIVRAISON.

Souvenir du siége de Dresden (1813), par E. T. A. HOFFMANN.

Essais de Palingénésie sociale, par M. BALLANCHE. — IIe fragment (année 259 de Rome).

Le Sermon de Société, ou les Actes sont des mâles et les paroles sont des femelles. Proverbe, par M. Th. LECLERQ.

La Danse et les Ballets, depuis Bacchus jusqu'à Mlle Taglioni. — Ier article, par M. CASTIL-BLAZE.

QUATRIÈME LIVRAISON.

Les Almanachs anglais (the Extractor), par M. A. LESOURD.

De don Pèdre, roi de Castille, surnommé el Cruel, el Justiciero, el Necessitado; et du chroniqueur don Lopez Ayala, contemporain de ce prince, par M. Ph. CHASLES.

Vision de Charles XI, par M. P. MÉRIMÉE.

Le Couvent des Trapistes de Bellefontaine, par M. Auguste ROMIEU.

CINQUIÈME VOLUME. — AOUT 1829.

PREMIÈRE LIVRAISON.

De la littérature pendant la révolution. — Ier fragment. — Éloquence de la tribune. — La Gironde, par M. Ch. NODIER.

Rapport au ministre de l'intérieur sur la situation des bibliothèques publiques en France, par M. BUCHON.

De l'Éducation par les voyages, par M. Alexandre DE LA BORDE.

Économie politique. — De la Taxe du pain à Paris, par M. PALLUY.

Bulletin bibliographique de la Littérature française.

DEUXIÈME LIVRAISON.

Recherches sur l'origine du recueil de contes intitulé les MILLE ET UNE NUITS, par M. Sylvestre DE SACY.

Recherches statistiques et économiques sur les pâturages de l'Europe. — Ier article, par M. MOREAU DE JONNÈS.

Poésie. — Rêverie, par M. X. B. SAINTINE.

Sermons de l'abbé Joie, par M. A. LOÈVE-VEIMARS.

De la Musique en France. — De Rossini. — De Guillaume Tell. — Ier article, par M. G. IMBERT DE LAPHALÈQUE.

De l'audience accordée par S. M. Charles X à M. Victor Hugo, par M. L. VÉRON.

TROISIÈME LIVRAISON.

Mathurin Régnier et André Chénier, par M. SAINTE-BEUVE.

La Cour d'Artus, conte fantastique, par E. T. A. HOFFMANN.

Recherches statistiques et économiques sur les pâturages de l'Europe. — IIe article, par M. A. MOREAU DE JONNÈS.

De la Musique en France. — IIe article, par G. IMBERT DE LAPHALÈQUE.

QUATRIÈME LIVRAISON.

Lord Byron à Bruxelles et sur le champ de bataille de Waterloo, trad. de M. A. LESOURD.

Recherches sur la répartition du Milliard de l'indemnité. IIIe art., par M. A. MALITOURNE.

La Première Représentation, ou *il faut voir pour savoir*. Proverbe, par M. TH. LECLERCQ.

De la Musique en France. — IIIe et dernier article, par M. G. IMBERT DE LAPHALÈQUE.

Bulletin de la Littérature anglaise. — THE BOOK OF THE BOUDOIR. Le Livre du Boudoir, par lady Morgan.

CINQUIÈME LIVRAISON.

La mort d'un Ange, par JEAN-PAUL.

Fragment d'un voyage aux Alpes, par M. Victor HUGO.

De l'Invention de l'Imprimerie, par M. LEGOUVÉ.

— Sur le même sujet, par M. SAINTINE.

La ville de Saint-Etienne, par M. Jules JANIN.

Bulletin de la Littérature française et des Arts.

Table des matières du 5e volume.

SIXIÈME VOLUME. — SEPTEMBRE 1829.

PREMIÈRE LIVRAISON.

Bossuet, par A. MALITOURNE.

Éloquence de la tribune. — Robespierre. — IIe fragment, par M. CH. NODIER.

Statistique. — Des institutions des Sourds-Muets en France et à l'étranger, par M. PALLUY.

Le Paradis et l'Enfer, par M. KÉRATRY.

DEUXIÈME LIVRAISON.

Une représentation de Don Juan, par E. T. A. HOFFMANN.

Essais de Palingénésie sociale. — IIIe fragment, par M. BALLANCHE.

Un Bal à Moscou, par M. Frédéric FAYOT.

La Danse et les Ballets, depuis Bacchus jusqu'à Mlle Taglioni. — IIe article, par M. CASTIL-BLAZE.

TROISIÈME LIVRAISON.

La Fontaine, par M. SAINTE-BEUVE.

Souvenirs d'un écolier des Jésuites en Angleterre (*New-Monthly* magazine), par M. LESOURD.

Discours en vers pour une représentation solennelle en l'honneur de Pierre CORNEILLE, par M. CASIMIR DELAVIGNE.

Le Séminariste, ou *à l'impossible nul n'est tenu*, proverbe, par M. TH. LECLERCQ

QUATRIÈME LIVRAISON.

Lettre à M. le comte de la Borde, sur les États-Unis, par M. RÉAL.

Recherches sur la Répartition du Milliard de l'indemnité. IVe article, par M. A. MALITOURNE.

Du Style topographique, par M. CH. NODIER.

Mémoires sur TALMA, par son jardinier. — Ier fragment.

Fac-simile d'une lettre de Talma.

Beaux-Arts. — Portrait de M. Victor Hugo.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

La *Revue de Paris*, imprimée sur papier vélin grand-raisin, dans le format in-8°, paraît par volume composé de 260 à 320 pages.

Chaque volume est divisé en quatre ou cinq Livraisons.

LE PRIX DE LA SOUSCRIPTION EST FIXÉ :

PARIS. —	POUR	3 VOL.	20 FR.	—— PROVINCE. —	POUR	3 VOL.	22 FR.	50 C.
»	POUR	6 »	40	—— »	POUR	6 »	45	00
»	POUR	12 »	80	—— »	POUR	12 »	90	00

ÉTRANGER (ANGLETERRE EXCEPTÉE) :

POUR 3 VOL. 25 FR. — POUR 6 VOL. 50 FR. — POUR 12 VOL. 100 FR.

LONDRES :

3 VOL. liv. st. 1. 4 sh. — 6 VOL. liv. st. 2. 8 sh. — 12 VOL. liv. st. 4. 16 sh.

On souscrit à Paris,

Rue des Filles-Saint-Thomas, N° 17.

ET CHEZ LEVAVASSEUR, LIBRAIRE.

A Londres,

CHEZ TREUTTEL ET WURTZ.

A Bruxelles,

A LA LIBRAIRIE PARISIENNE, FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE.

Paris. — ÉVERAT, imp. rue du Cadran, N° 16.